



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

8^e Ye
11029

ÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES
POÈMES PHILOSOPHIQUES

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

EDMOND ESTÈVE

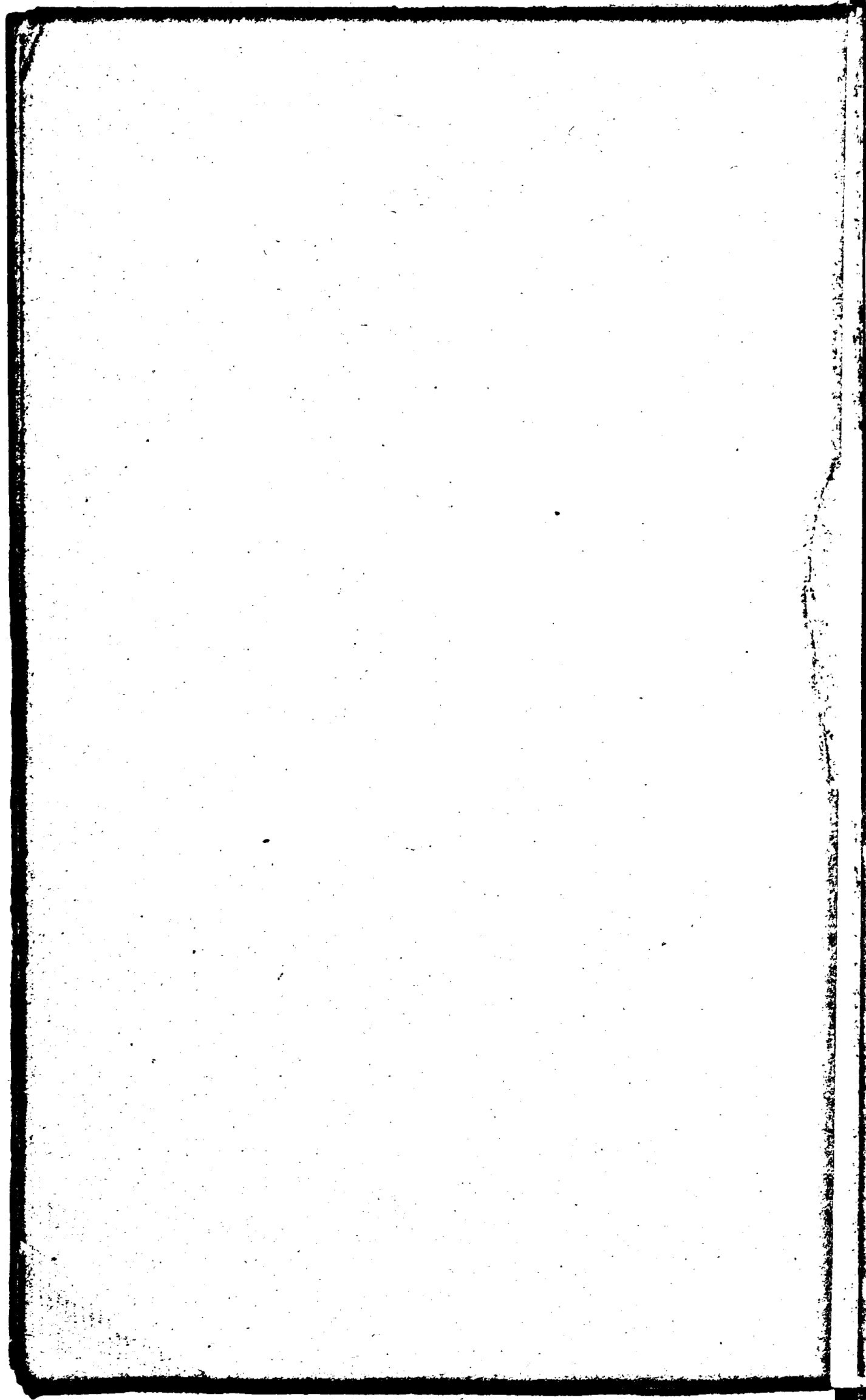


PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

10 FR.



ALFRED DE VIGNY



LES DESTINÉES
POÈMES PHILOSOPHIQUES

8. Ve

11027



*Il a été tiré de cet ouvrage quatre-vingts exemplaires sur papier
Van Gelder.*

*Tous ces exemplaires sont numérotés et barafés par le Secrétaire
général de la Société.*

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

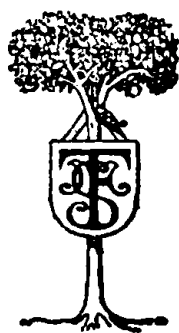
ALFRED DE VIGNY

 LES DESTINÉES
POÈMES PHILOSOPHIQUES

ÉDITION CRITIQUE

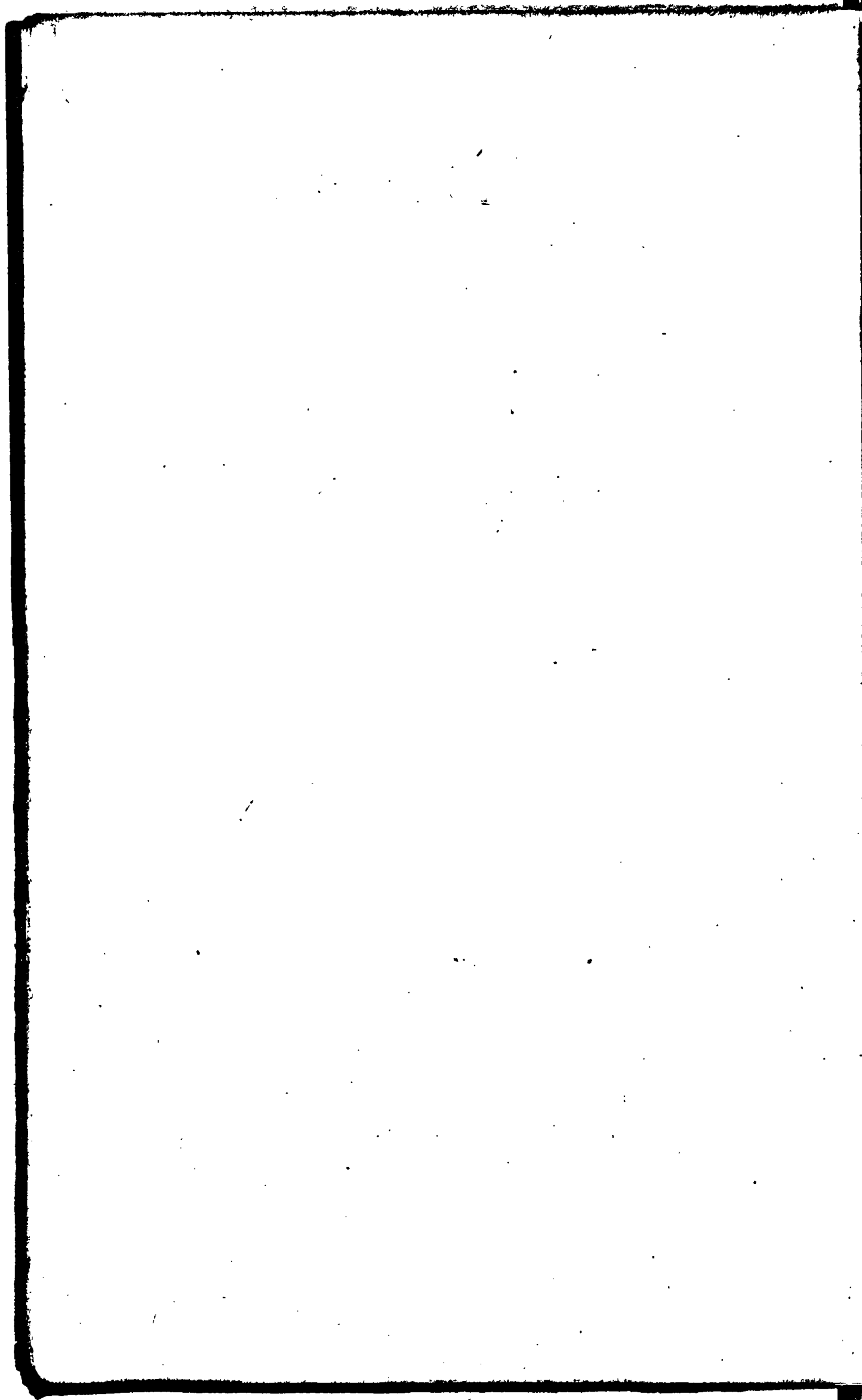
PUBLIÉE PAR

EDMOND ESTÈVE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924



INTRODUCTION

I

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS

Il y a trois séries de textes dont une édition critique des *Destinées* doit faire état :

- 1° Les manuscrits des poèmes, ceux du moins qui sont présentement accessibles ;
- 2° Les éditions isolées, pour les pièces qui ont paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* ;
- 3° Le recueil de 1864.

Ces trois groupes seront représentés, dans l'apparat critique, le premier par la lettre M, accompagnée, quand il y aura lieu, d'un numéro d'ordre ; le second par la lettre R ; le troisième par la lettre D.

1° — *Manuscrits (M)*

Il existe, à ma connaissance, des manuscrits de *huit* poèmes, sur les *onze* qui composent les *Destinées*. J'ai pu, grâce à la bienveillante libéralité de leurs possesseurs, à qui j'en exprime ici ma vive gratitude, les collationner tous les huit. En voici la description sommaire :

LES DESTINÉES. — Manuscrit autographe, complet, en huit feuillets, appartenant à M. Gabriel Thomas : mise au net, avec quelques surcharges.

LA MAISON DU BERGER. — Manuscrit autographe, incomplet (28 strophes seulement sur 48), en onze feuillets de dimension inégale, écrit tantôt à l'encre bleue, tantôt à l'encre noire (de deux teintes), appartenant à M. Louis Barthou : mise au net, avec d'importantes corrections ; certaines parties encore à l'état de brouillon.

J'ai pu, en outre, pour *la Maison du Berger*, insérer dans l'apparat critique deux premières rédactions de la strophe III (v. 15-21), et une de la strophe XXIV (v. 162-168), qui ont été trouvées par M. Baldensperger dans les papiers d'Alfred de Vigny qu'il a eus entre les mains, et publiées par lui dans son édition des *Poèmes* (Paris, Louis Conard, 1914). M. Baldensperger, d'accord avec son éditeur, a bien voulu m'autoriser gracieusement à les reproduire.

LES ORACLES, et le POST-SCRIPTUM des *Oracles*. — Manuscrit autographe, complet, en neuf feuillets, appartenant à M. Gabriel Thomas : mise au net avec quelques corrections.

LA MORT DU LOUP. — Manuscrit autographe, complet, en cinq feuillets, faisant partie de la Collection de Spoelberch de Lovenjoul, propriété de l'Institut de France : mise au net, avec quelques variantes.

LA FLUTE. — Manuscrit autographe, complet, en six feuillets, appartenant à M. Louis Barthou : mise au net en vue de l'impression.

LE MONT DES OLIVIERS. — Manuscrit autographe, complet, en sept feuillets (le premier à l'encre bleue, les autres à l'encre noire), appartenant à M. Pierre Champion : mise au net ayant servi à l'impression.

WANDA. — Manuscrit autographe, complet, en quatorze feuillets, appartenant à M. Gabriel Thomas : mise au net avec corrections.

Ce manuscrit donne, du BILLET DE WANDA, *deux*, et du SECOND BILLET DE WANDA, *trois* rédactions différentes, qui seront désignées, dans l'apparat critique, par M¹, M², M³.

20 — *Éditions isolées, dans la Revue des Deux Mondes,
de 1843 à 1854 (R)*

Bien que Louis Ratisbonne, quand il a publié, en 1864, la première édition collective des *Destinées*, ait fait précéder le titre de la mention « Œuvres posthumes », six des poèmes qui composent le recueil avaient paru, du vivant d'Alfred de Vigny, dans la *Revue des Deux Mondes*, de 1843 à 1854, à savoir :

POÈMES PHILOSOPHIQUES. N° I. LA SAUVAGE (livraison du 15 janvier 1843).

POÈMES PHILOSOPHIQUES. N° II. LA MORT DU LOUP (livraison du 1^{er} février 1843).

POÈMES PHILOSOPHIQUES. N° III. LA FLUTE (livraison du 15 mars 1843).

POÈMES PHILOSOPHIQUES. N° IV. LE MONT DES OLIVIERS (livraison du 1^{er} juin 1844).

LA MAISON DU BERGER, POÈME, LETTRE A ÉVA (livraison du 15 juillet 1844).

LA BOUTEILLE A LA MER. CONSEIL A UN JEUNE HOMME INCONNU (livraison du 1^{er} février 1854).

Un septième poème, LA COLÈRE DE SAMSON, a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1864, quatre mois après la mort d'Alfred de Vigny (17 septembre 1863). Il n'a pas été fait état de ce texte, lequel est identique à celui de l'édition collective ci-après.

30 — *Recueil de 1864* (D)

ŒUVRES POSTHUMES DU COMTE ALFRED DE VIGNY. — LES DESTINÉES, POÈMES PHILOSOPHIQUES. *Paris, Michel Lévy frères, A la Librairie Nouvelle.* MDCCCLXIV. Un volume in-8°, de 195 pages, avec un portrait de Vigny photographié par Adam Salomon, gravé par Baudran.

Annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 16 janvier 1864.

L'ouvrage a été imprimé sur les manuscrits d'Alfred de Vigny, par les soins de Louis Ratisbonne, son exécuteur testamentaire. Il présente, dans *la Sauvage*, deux variantes par rapport au texte publié par Vigny dans la *Revue des Deux Mondes* (voir v. 77 et 189-190), et dans l'ensemble un certain nombre de fautes de lecture, de ponctuation ou d'impression.

II

L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Comme on l'a vu plus haut, des onze pièces qui composent le recueil des *Destinées*, six ont été publiées par Alfred de Vigny lui-même. Nous possédons les manuscrits de huit, tant de celles que l'auteur avait mises au jour de son vivant que de celles qui sont réellement posthumes. Seul *l'Esprit Pur* nous est connu exclusivement par l'édition de 1864.

Dans ces conditions, la tâche de l'éditeur était toute tracée. Il devait prendre pour base le texte *publié par Vigny* ; à défaut de ce texte, le texte des manuscrits ; à défaut des deux premiers, le texte de 1864. C'est ce qu'il a fait. Le tableau ci-dessous donnera, pour chacun des poèmes, le texte qui a servi de base (c'est celui dont le sigle est énoncé le premier) et les textes

secondaires auxquels, quand il y a lieu, les variantes ont été empruntées :

Les Destinées.....	M D
La Maison du Berger.....	R M D
Les Oracles.....	M D
La Sauvage.....	R D
La Colère de Samson.....	M D
La Mort du Loup.....	R M D
La Flûte.....	R M D
Le Mont des Oliviers.....	R M D
La Bouteille à la mer.....	R D
Wanda.....	M D
L'Esprit pur.....	D

Au texte de cette dernière pièce, qui, sur le manuscrit (que nous n'avons pas), paraît avoir été particulièrement mal lue, l'éditeur a fait plusieurs corrections, proposées par divers critiques et par lui-même ; il en a rejeté d'autres. Dans la plupart des onze poèmes, il a rectifié et régularisé la ponctuation, en ayant soin d'en avertir le lecteur toutes les fois qu'il y avait intérêt à le faire. Enfin il a tâché également de régulariser l'emploi des majuscules. Vigny, systématiquement, écrit avec une majuscule les noms communs qui désignent des objets personnifiés (la Bouteille, le Loup) ou doués d'une valeur symbolique (la Maison, la Flûte), ou bien des idées abstraites, personnifiées elles aussi (la Nature, l'Histoire, la Réverie), ou honorées par le poète d'une considération particulière (le Juste, le Bien, l'Art, le Savoir). Mais il arrive aussi qu'il prodigue ces majuscules sans raison apparente et sans règle, par une pure habitude graphique, assez commune d'ailleurs chez les gens de sa génération. Voici, par exemple, comment se lisent, sur le manuscrit, les dix premiers vers du *Post-Scriptum* des *Oracles* :

Mais pourquoi de leur cendre évoquer ces journées
Que les dédains publics effacent en passant ?
Entre elles et ce jour ont marché douze années ;

Oublions et la Faute et la Fuite et le Sang,
 Et les corruptions des pâles adversaires.
 — Non. — Dans l'Histoire il est de noirs anniversaires,
 Dont le spectre revient pour troubler le Présent.

Il revient, quand l'Orgueil des obstinés coupables
 Sort du limon confus des révolutions
 Où pêle-mêle on voit tomber les Incapables, etc.

Sur les sept majuscules que contiennent, à l'intérieur des phrases, ces dix vers, on n'en a conservé qu'une. On ne voit pas, en effet, pourquoi on n'en mettrait pas une à *corruptions*, si on en met une à *Faute*, *Fuite* et *Sang*, une à *adversaires* et à *coupables*, si on en met une à *Incapables* ; une à *dédains*, si on en met une à *Orgueil* ; une à *révolutions*, si on en met une à *Présent*. Il convient de se borner aux cas où l'intention du poète d'accentuer, pour ainsi dire, emphatiquement le terme qui vient sous sa plume ne saurait être douteuse.

III

LE TITRE DE L'OUVRAGE

On peut se demander si le titre donné par Ratisbonne aux *Destinées* est bien celui qu'Alfred de Vigny avait, dans sa pensée, assigné à son recueil. Si l'on en croit M. Dorison (*Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 186), il aurait songé un moment à l'intituler POÈMES HUMAINS. Ce libellé devait tenter le poète qui a écrit dans la *Maison du Berger* :

J'aime la majesté des souffrances humaines,

et dans son *Journal* (éd. C.-Lévy, 1882, p. 181, sous la date de 1844) : « Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. L'esprit d'humanité¹, l'amour entier de l'humanité et

1. Et non *l'esprit de l'humanité*, comme Ratisbonne l'a imprimé par erreur.

de l'amélioration de ses destinées. » Mais c'est sous le titre de POÈMES PHILOSOPHIQUES qu'il les a publiés dans la *Revue des Deux Mondes* et qu'il en parle ordinairement, comme on l'a vu à l'instant même, dans sa correspondance et dans son *Journal*. Si à cette époque, il les avait réunis en volume, nul doute qu'il ne leur eût gardé le nom qu'il leur avait tout d'abord choisi, et qu'il n'eût placé en tête, pour leur servir de prologue, comme il en avait annoncé l'intention dans la *Revue* du 15 juillet 1844, la *lettre* ou plus exactement les *trois lettres à Éva* dont il avait fait la *Maison du Berger*.

Mais la publication se fit attendre. La pensée de Vigny continua son évolution. Le problème de la liberté et de la fatalité, qui de bonne heure s'était imposé à son esprit, captiva de plus en plus son attention et prit, à un moment donné, dans ses préoccupations le premier rang. Quand il eut écrit — en 1849 — le poème des *Destinées*, il donna le pas à cette pièce sur tous ses autres « poèmes philosophiques », même sur la *Maison du Berger* ; et non seulement il ne modifia pas, dans les dernières années de sa vie, l'ordre ainsi fixé, mais il le maintint formellement. C'est ce qu'atteste la numérotation définitive inscrite de sa main, sur chacun des manuscrits que nous possédons, en 1862 ou en 1863, — ou tout au moins revue et confirmée à cette époque, — puisqu'elle embrasse les *Oracles*, qui sont datés de février 1862.

L'ordre où nous lisons les poèmes de Vigny dans l'édition de Ratisbonne est donc bien celui où nous devons les lire. De plus, qu'il ait été dans le dessein du poète que le premier donnât son nom au volume tout entier, nous en avons la preuve dans la mention autographe que porte, dans le manuscrit, le feuillet initial du poème des *Destinées*. A l'épigraphe : « C'était écrit ! », le poète a mis la note suivante : « Épigraphe du volume entier, à placer sur le titre et le faux-titre. » La généralisation de l'épigraphe ne se comprendrait pas sans la généralisation du titre qu'elle est destinée à accompagner. Il n'y a dès lors aucune raison de modifier la dénomination qui a été imposée par Ratisbonne, — en exécution, tout porte à le

croire, de la volonté d'Alfred de Vigny, — à l'ouvrage considéré dans son ensemble, et que l'usage de plus d'un demi-siècle a consacrée.

Ces lignes étaient écrites quand il m'a été donné de lire un très intéressant et pénétrant article de M. F. Baldensperger, intitulé : « *Destinées* » ou « *Poèmes philosophiques* » ? *remarques critiques sur le titre du recueil posthume de Vigny* ¹. Après avoir étudié minutieusement la question qui nous occupe, M. Baldensperger, dont chacun sait, en tout ce qui concerne Vigny, la vaste information et la parfaite compétence, conclut ainsi :

« Il est possible que Vigny, hésitant vers 1851-1853 entre le titre de *Poèmes philosophiques* et celui de *Destinées*, ait décidé-ment choisi ce dernier.

« Il est plus probable que le légataire de ses œuvres littéraires a donné la préférence — pour diverses raisons — à un pluriel émouvant.

« Une idée d'irréremédiable fatalité est, en tout cas, attachée à ce mot : servant d'étiquette, en quelque sorte, au recueil entier, il lui confère une intention, implicite et latente, d'absolu pessimisme.

« Cette idée n'est conforme, ni à ce que nous savons par ailleurs de la pensée de Vigny, ni à la signification réelle des poèmes philosophiques. »

Que ce titre de *Destinées* ne soit pas très heureusement choisi, à qui d'ailleurs que nous devons en imputer le choix ; qu'il n'exprime exactement ni la pensée dominante ni le sens profond du recueil posthume de Vigny ; qu'il ait même contribué, et qu'il contribue encore, à fausser dans une certaine mesure les jugements des critiques et les impressions des lecteurs, c'est de quoi je me déclare autant convaincu que M. Baldensperger. La question qui se trouve ainsi soulevée est d'une singulière ampleur, puisqu'on ne peut se dispenser, pour y

¹. *Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson*, Paris, Hachette, 1922, p. 337 et suiv.

répondre, de déterminer la nature et la portée de ce qu'on est convenu d'appeler le pessimisme d'Alfred de Vigny. Cette discussion n'est pas à sa place ici, et je me suis réservé de la développer ailleurs ¹. Mais la disconvenance, ou, pour parler plus justement, l'adaptation inadéquate et imparfaite du titre à l'œuvre qu'il désigne n'exclut nullement la possibilité que ce titre lui ait été donné par l'auteur. M. Baldensperger, on l'a vu, est le premier à le reconnaître. En fait, il est certain qu'avant d'avoir écrit le poème des *Destinées*, Vigny désignait sous le nom de « poèmes philosophiques » les compositions nouvelles qu'il avait commencé, en 1843, de publier dans la *Revue des Deux Mondes*. Il n'est pas moins certain qu'après avoir écrit le poème des *Destinées*, il en a étendu le titre à l'ensemble du recueil qu'il projetait. Ceci ressort des trois précieuses citations du *Journal inédit* que nous apporte l'article de M. Baldensperger et dont voici la teneur :

« (1851) *Les Destinées*. Un des poèmes doit être intitulé *Les Constellations*.

« (Juillet 1851) Vue générale du livre des *Destinées*. Comme dans la *Maison du Berger*, je mettrai la personne à qui j'écirai dans un nuage avec un arc-en-ciel à ses pieds...

« (Mars (?) 1853, après un schéma que le poète se propose)... Telle sera la marche de chaque composition des *Destinées*. »

Des deux titres entre lesquels Vigny hésitait, selon M. Baldensperger, ou plutôt qu'il employait concurremment, rien, à mon avis, ne nous permet d'affirmer qu'il ait, à une date postérieure, rejeté expressément ni l'un ni l'autre. Il est vrai que parmi les papiers qu'il laissait après lui, une liasse portait la mention : *Poèmes philosophiques*. Mais il n'est pas moins vrai — comme je l'ai déjà fait remarquer, et ce point me semble capital — que jusqu'au bout il a conservé soigneusement à ces *Poèmes philoso-*

1. Dans un volume : *Alfred de Vigny, sa pensée et son art*, qui vient de paraître à la librairie Garnier.

phiques le classement qui mettait en vedette le poème des *Destinées*, comme il était naturel dans le cas où ce poème devait donner son nom au recueil. Que conclure de là, sinon que Ratisbonne, familier et confident littéraire d'Alfred de Vigny, n'a point trahi la pensée de son maître et ami, mais qu'il s'y est au contraire très exactement conformé, en réunissant les deux intitulés et en les inscrivant, l'un au-dessous de l'autre, à la première page du volume qu'il était chargé de publier.

IV

LE COMMENTAIRE

Le commentaire, comme celui des *Poèmes Antiques et Modernes* que j'ai édités précédemment dans la même collection, est fait exclusivement au point de vue des sources. Par sources j'entends non pas seulement les passages d'œuvres antérieures qui paraissent avoir été imités volontairement par Alfred de Vigny, mais ceux qu'il semble avoir eus, plus ou moins consciemment, présents à l'esprit lorsqu'il écrivait tel ou tel vers. La définition est très large, j'en conviens, et prête à l'arbitraire. Quelles sont les références qu'on peut admettre ? Quelles sont celles qu'il faut exclure ? Il est souvent assez difficile de le dire, et le départ se fera différemment au gré de chacun. J'ai tâché, dans le cas présent, de me tenir dans la juste mesure, sans me dissimuler qu'on me reprochera certainement d'en être sorti, soit dans un sens, soit dans l'autre. Pour moi, — sans prétendre par là me justifier des omissions involontaires, auxquelles d'autres, je l'espère, pourront suppléer, — je souhaiterais de donner au lecteur l'impression que je suis plutôt resté en deçà.

V

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Pour établir cette édition, sans parler de mes recherches personnelles, j'ai consulté les ouvrages ou articles suivants :

Georges Ascoli, *Note sur une strophe de l'Esprit Pur* (Revue d'Histoire littéraire de la France, avril-juin 1912).

Fernand Baldensperger : *Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle*, Paris, Hachette, 1912 ; — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny : Servitude et grandeur militaires ; Poèmes*, 2 vol., Paris, Conard, 1914 ; — *Un billet inédit d'Alfred de Vigny* (Revue de Littérature comparée, avril-juin 1921) ; — « Destinées » ou « Poèmes philosophiques » ? remarques critiques sur le titre du recueil posthume de Vigny, dans les *Mélanges Lanson*, Paris, Hachette, 1922.

Paul Bonnefon, *Lettres et fragments inédits d'Alfred de Vigny* (Mercure de France, 1^{er} juillet 1916).

Ferdinand Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1894.

Paul Buhle, *Alfred de Vignys biblische Gedichte und ihre Quellen*, Rostock, 1908.

René Canat, *Alfred de Vigny, morceaux choisis*, Paris, Didier, 1914.

Gustave Charlier, *Sur un passage de Comme il vous plaira de Shakespeare* (Revue du Seizième Siècle, 1920, 1-2).

Gilbert Chinard, *Shelley et Vigny, une source possible de la Maison du Berger* (Revue de Littérature comparée, juillet-septembre 1922).

Marc Citoleux, *Vigny et l'Angleterre* (Feuilles d'histoire, de janvier à juin 1914) ; — *Vigny et ses amis* (Revue des Poètes, 10 juin et 10 juillet 1914) ; — *Chateaubriand et Alfred de Vigny* (Annales de Bretagne, novembre 1914) ; — *Vigny et l'Allemagne* (Feuilles d'histoire, février 1915) ; — *Vigny et les litté-*

littératures méridionales (Bulletin Italien, avril-juin 1915) ; — *Vigny et le Dix-huitième siècle* (Feuilles d'histoire, novembre 1915) ; — *Quelques Muses d'Alfred de Vigny* (Revue d'histoire littéraire de la France, janvier-juin 1916) ; — *Alfred de Vigny et Lamennais* (Annales de Bretagne, octobre 1916) ; — *Vigny et l'Hellénisme* (Revue d'histoire littéraire de la France, octobre-décembre 1919 et janvier-mars 1920) : — *Vigny et André Chénier* (Revue Universitaire, juillet 1921) ; — *Vigny et les Beaux-arts* (*Ibid.*, mars et avril 1922).

Albert Counson, *Dante et les Romantiques français* (Revue d'Histoire littéraire de la France, juillet-septembre 1905).

Georges Dalmeyda, *Note sur un vers de Vigny* (Revue d'Histoire littéraire de la France, juillet-septembre 1910).

Louis Delaruelle, *Qui est Èva dans la Maison du Berger ?* (Revue d'Histoire littéraire de la France, avril-juin 1903).

Aurélien A. Digeon, *L'origine de la Mort du Loup* (Revue d'Histoire littéraire de la France, avril-juin 1909).

Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe*, Paris, Colin, 1892.

Jules Douady, *Alfred de Vigny marin* (Grande Revue, 25 avril 1914).

Auguste Dupouy, *Alfred de Vigny (1797-1863), la vie, l'œuvre*, Paris, Larousse, s. d.

Ernest Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, Paris, Soc. Fr. d'imprimerie et de librairie, 1905 ; — *Alfred de Vigny, les amitiés, le rôle littéraire*, Paris, Soc. Fr., 1910-1912 ; — *Alfred de Vigny, la vie et l'œuvre*, Paris, Hachette, 1913.

Edmond Estève, *Byron et le Romantisme français*, Paris, Hachette, 1907 ; — *Sainte-Beuve et Alfred de Vigny, notes autographes recueillies sur un exemplaire des Destinées* (Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1907) ; — *Alfred de Vigny et Bernardin de Saint-Pierre ; l'origine d'un symbole, à propos de la Bouteille à la mer* (*Ibidem*, octobre-décembre 1913) ; — *Vico, Michelet et Vigny* (Revue Universitaire, mars et avril 1919) ; — *Alfred de Vigny, sa pensée et son art*, Paris, Garnier, 1923.

Jean Giraud, *Alfred de Vigny et Chateaubriand* (Revue Universitaire, 15 juillet 1909); — *Notes sur la Maison du Berger* (*Ibidem*, 15 juin 1910); — *Alfred de Vigny, œuvres choisies*, Paris, Soc. Fr. d'imprimerie et de librairie, 1913; — *Toujours les sources de Vigny* (Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1914). — M. Jean Giraud, en outre, m'a très généreusement communiqué des notes manuscrites sur le poème de *Wanda*.

M. Jouglard, *Sur une source de la Maison du Berger* (Revue d'Histoire littéraire de la France, avril-juin 1911).

J. Ct., *Shakespeare et la Société des Études Rabelaisiennes* (Journal des Débats, *Échos*, 15 et 24 juin 1920). — A quoi il faut joindre, dans le même journal, n° du 5 juillet 1920, un *Écho* anonyme : *A propos d'un vers de Shakespeare*.

Maurice Lange, *Encore les sources d'Alfred de Vigny* (Revue d'Histoire littéraire de la France, avril-juin 1912).

Jacques Langlais, *Les Origines littéraires d'Alfred de Vigny* (Annales Romantiques, janvier-février 1906).

Gustave Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 11^e éd., Paris, Hachette, 1909 (Livre II, ch. III : *La Poésie romantique*).

Emile Lauvrière, *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, Paris, Colin, 1909.

Charles Lesans, *Notes sur deux poèmes de Vigny* (Revue d'Histoire littéraire de la France, octobre-décembre 1911).

Pierre Martino, *La Maison du Berger, notes sur sa composition et son interprétation* (Revue Universitaire, juin 1913); — *Note sur trois corrections au texte de l'Esprit Pur* (Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1919).

Philippe Martinon, *Sur deux textes de Hugo et de Vigny* (Revue d'histoire littéraire de la France, janvier-mars 1908); — *Les Strophes, étude historique et critique sur les formes de la poésie lyrique en France depuis la Renaissance*, Paris, Champion, 1911; — *Répertoire général de la strophe française depuis la Renaissance*, Paris, Champion, 1911.

P.-M. Masson, *L'influence d'André Chénier sur Alfred de*

Vigny. (Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1909).

Gustave Michaut, *L'Esprit Pur d'Alfred de Vigny* (Revue Universitaire, mars 1920).

Gamille Pitollet, *Lettre au directeur de la Revue Universitaire* (Revue Universitaire, 15 juillet 1910).

Paul Reyher, *Alfred de Vigny, Shakespeare et George de Montemayor* (Revue de l'Enseignement des langues vivantes, janvier 1920).

Léon Séché, *Alfred de Vigny : I, la vie littéraire, politique et religieuse ; II, la vie amoureuse* ; Paris, Mercure de France, 1913.

N. Serbanesco, *Léopardi et la France, essai de littérature comparée*, Paris, Champion, 1913 ; — *Alfred de Vigny et Frédéric II, étude d'influence littéraire*, Paris, Champion, 1920.

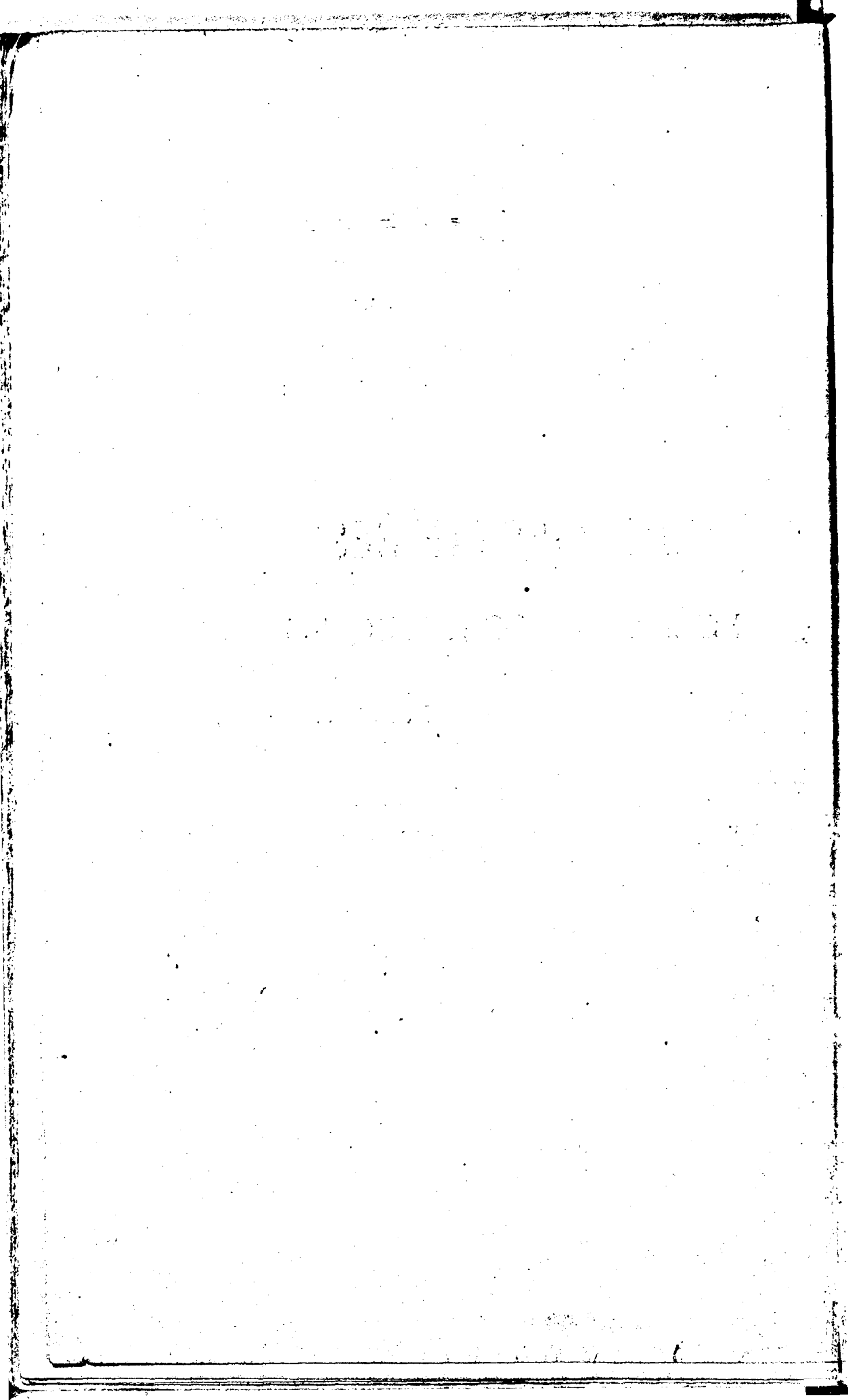
François Vézinet, *La Bouteille à la mer et les croisières australes* (Revue d'Histoire littéraire de la France, janvier-mars 1919).

Il m'est particulièrement agréable d'ajouter à cette liste le nom de M. Henri Bernès, qui a lu en manuscrit la présente édition des *Destinées*. Je dois beaucoup à ses suggestions et à ses avis. Je ne dois pas moins à M. Jacques Madeleine, qui a bien voulu revoir les épreuves de ce volume, comme il avait revu celles des *Poèmes Antiques et Modernes*, avec autant de compétence que de dévouement.

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES

C'était écrit !



LES DESTINÉES

C'était écrit !

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée¹
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

TITRE : M. Baldensperger croit que le poème des DESTINÉES a dû, à un certain moment, s'intituler : LES CONSTELLATIONS. Il se fonde sur un passage du Journal Inédit : « (1851). *Les Destinées*. Un des poèmes doit être intitulé : *Les Constellations*. » Il semble plutôt, d'après ce texte, qu'il s'agit d'un autre poème du recueil des Destinées, demeuré, celui-là, à l'état de projet. — M, dans le coin supérieur gauche du premier feuillet, de la main de Vigny : 1^{er} Poème Philosophique.

ÉPIGRAPHE : M, à ces trois mots, note au bas du feuillet : Épigraphe du volume entier, à placer sur le titre et le faux-titre. — D, l'épigraphe ne se trouve que sur le faux-titre du poème.

1. Il est tout à fait invraisemblable que la personnification des Destinées ait été suggérée à Vigny par les deux vers de son ami Philippe Busoni qu'on peut lire dans une pièce (*Les Martyrs*) du recueil intitulé *Les Etrusques* (1843). L'idée de la fatalité antique obsédait depuis longtemps la pensée du poète (voir, dans les *Poèmes Antiques et Modernes*, *Le Malheur*, daté de 1820, v. 48-50). Il n'avait, pour personnifier la Destinée ou les Destinées, qu'à s'inspirer des *Moires* grecques ou des *Parques* latines. Et Byron, qu'il connaissait bien, l'avait fait avant lui dans son *Manfred*, acte II, sc. 3. Les Destinées, au nombre de trois, y sont représentées comme des divinités méchantes, qui parcourent le monde en y semant toutes sortes de fléaux, guerre, tempête, peste ; elles célèbrent tour à tour leurs hauts faits, puis s'écrient en chœur : « Nos mains tiennent les cœurs des hommes ; leurs tombeaux sont nos marche-pieds ; nous ne donnons le souffle à nos esclaves que pour le leur reprendre. » Mais, pour figurer les redoutables déesses, Vigny a emprunté quelques-uns des traits qu'Eschyle a donnés aux Erinyes dans les *Euménides*, qu'il lisait et pratiquait aussi vers 1820 (voir dans les *P. A. et M.* les épigraphes de la *Dryade* et du *Somnambule*). Les rapprochements qui s'imposent seront signalés en leur lieu.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
 5 Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
 Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
 Sur le crâne et les yeux des Hommes leurs esclaves,
 Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

10 Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves ;
 Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
 Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental,
 Femmes au voile blanc, immuables statues,
 15 Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
 Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
 Aux têtes des mortels sur la terre épandués,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
 20 Sur les cheveux dressés des races éperdues,
 Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié¹.

8 : D, hommes

9 : M, errans

10 : D, entraves,

13 : M, Oriental

18 : M, épandués *surcharge un mot dont les quatre dernières lettres
 seulement sont lisibles :tues (sans doute : abattues, du vers 16, répété
 par distraction).*

1. Eschyle, *Euménides*, trad. de La Porte du Theil, Paris, an III,
 t. II (qui est celle dont se servait, au moins vers 1820, A. de Vigny) ;
 v. 930-934, ATHÉNA : « Je m'applaudis pour mes citoyens d'avoir fixé
 parmi eux ces puissantes et implacables Divinités. Ce sont elles qui

Un soir, il arriva que l'antique planète
 Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
 | « Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète,

25 « Il a le front sanglant et le côté meurtri,
 | « Mais la Fatalité meurt aux pieds du Prophète ;
 « La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
 Tout Homme était courbé, le front pâle et flétri ;
 30 Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort, ~
 Toutes les Nations à la fois s'écrièrent :
 (« O Seigneur ! est-il vrai ? le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
 35 Les filles du Destin, ouvrant avec effort
 Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

26 : D, au pied

29 : D, homme

30 : M, ce *surcharge* le.

règlent tout parmi les hommes. » — V. 953-958, ATHÉNA : « Les Furies ont un grand pouvoir auprès des Dieux du Ciel et des Enfers. Maîtresses souveraines de la destinée des hommes, elles font vivre les uns dans les chants et la joie, les autres dans la tristesse et dans les larmes. » — V. 369-378, LE CHŒUR : « La gloire des humains la plus brillante aux yeux des hommes, flétrie dans les Enfers, s'efface à notre sombre aspect, et s'anéantit sous nos pieds tout sanglants. D'un élan vigoureux nous atteignons au loin le coupable. En vain il se fatigue pour nous fuir ; notre poids l'accable, il tombe. » — V. 384-396, LE CHŒUR : « Le destin l'a voulu ; habiles et constantes, gardant le souvenir des crimes, inexorables aux mortels, nous régnons, séparées des Dieux, sans pompe et sans éclat, dans un séjour que n'éclaire point le soleil, où marchent avec peine et le Voyant et l'Aveugle. Mortels, vous entendez ces lois éternelles, dictées par la *Parque*, et que les Dieux ont imposées ; respectez-nous, tremblez... »

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
 Leur main inexorable et leur face inflexible ;
 Montant avec lenteur en innombrable essaim,

40 D'un vol inaperçu, sans ailes ¹, insensible,
 Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
 D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;
 La Terre frissonna dans son orbite immense,
 45 Comme un cheval frémit délivré de son frein ².

Tous les astres émus restèrent en silence,
 Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
 Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
 50 Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
 Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

40 : M, inaperçu

44 : D, terre

47 : D, l'homme

1. Eschyle, *Euménides*, v. 51-52, LA PYTHIE : « Ces femmes-ci n'ont point d'ailes. Elles sont noires, d'un aspect affreux... » — V. 249-251, LE CHŒUR : « Nous avons parcouru la terre, et, volant sans ailes (πρωτήμασιν ἀπτεροῖς), aussi vite que son vaisseau, nous l'avons poursuivi [Oreste] au-delà des mers. »

2. La théorie de l'évolution de l'humanité à laquelle Vigny fait allusion pour la rejeter ensuite est celle qui dirigeait dès 1827 les premiers travaux historiques de Michelet. « A l'École Normale, il montrait dans l'avènement du Christianisme le premier triomphe d'une religion de liberté sur les religions fatalistes de l'Orient. La grâce représentait à ses yeux le libre arbitre, en opposition à la loi, qui était la fatalité. » (Monod, *Renan, Taine, Michelet*, p. 246, n.) Il a développé des idées analogues dans l'*Introduction à l'histoire universelle* (1831). « Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant : celle de l'homme contre la nature, de l'esprit

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.
« Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
« Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

(« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années ;
« Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
« Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
« Où tombaient tour à tour les races consternées.
« Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

[« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
« Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,
« Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

contre la matière, de la liberté contre la fatalité. L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte. » Il en suit le déroulement depuis l'Inde, en passant par la Perse, l'Égypte, la Judée, Athènes et Rome, jusqu'à l'avènement du christianisme, qui est l'avènement de la liberté, sauf que la religion nouvelle n'est pas allée jusqu'au bout dans l'œuvre d'affranchissement, qu'il était réservé à la France de la Révolution d'avoir l'honneur d'achever. Mais peu de temps après Michelet changea d'avis sur le sens profond de la doctrine chrétienne ; elle se résuma pour lui « dans l'opposition de la justice et de la grâce, opposition que son cœur ne pouvait admettre. » (Monod, ouvr. cité, p. 245.) L'antagonisme de la grâce et de la liberté fut désormais une de ses idées familières : on la trouve exprimée dans le premier volume de l'*Histoire de France* (1833), à propos de l'hérésie gauloise du pélagianisme, et à propos encore de la controverse du moine saxon Goteschalk et de Jean Scot ; exprimée de nouveau, et très nettement, dans la préface des *Mémoires de Luther* (1835) : « Cet homme qui fit de la liberté un si énergique usage, ressuscite la théorie augustinienne de l'anéantissement de la liberté. Il a immolé le libre arbitre à la grâce, l'homme à Dieu, la morale à une sorte de fatalité providentielle. » Il est au moins curieux de comparer le mouvement général du poème de Vigny avec celui des idées de Michelet.

« Le moule de la vie était creusé par nous.
 « Toutes les passions y répandaient leur lave,
 « Et les événements venaient s'y fondre tous.

70 « Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
 « Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
 « Vous déliez les pieds de l'Homme notre esclave ¹.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
 « Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
 75 « Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ ? »

Il se fit un silence, et la Terre affaissée
 S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
 Sur les flots orageux dans la nuit balancée. ~

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
 80 Où s'engendrent sans fin les mondes dans l'espace ;
 Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

72 : D, l'homme

78 : D, Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

80 : D, Où s'engendrent, sans fin, les mondes

1. Le chœur des Destinées, réclamant par-devant Jéhovah contre l'ordre nouveau établi par une divinité plus clément à l'homme, rappelle singulièrement, dans les *Euménides*, l'attitude et le langage du chœur des Erinnyes, des « vieilles déesses », comme elles s'appellent elles-mêmes (v. 731), protestant contre la protection accordée à Oreste par Apollon et par Athéna. — V. 169-173, LE CHŒUR (à Apollon) : « Dieu prophète ! sans respecter votre propre sanctuaire, vous y avez, vous-même ! appelé, amené un impur Suppliant ! Vous n'honorez que d'injustes Dieux, et méprisez les antiques Parques. » — V. 493-496, LE CHŒUR : « Des lois nouvelles, si ce parricide triomphe, vont tout renverser... » — V. 748-750, LE CHŒUR : « O Nuit ténébreuse ! O ma mère ! tu le vois : il y va de notre existence entière. Nous périrons, ou nous conserverons nos droits. » — V. 781-782, LE CHŒUR : « Ah ! Divinités nouvelles !... Au mépris des plus anciennes lois, vous arrachez donc le coupable de mes mains !... »

| « Retournez en mon nom, Reines, je suis la Grâce,
« L'Homme sera toujours un nageur incertain
« Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

85 | « Vous toucherez son front, ô filles du Destin !
« Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
« Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

| « Il sera plus heureux, se croyant maître et libre,
« En luttant contre vous dans un combat mauvais
90 | « Où moi seule d'en haut je tiendrai l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
« Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
| « Faire ce que je veux pour venir OÙ JE SAIS ¹. »

95 | Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
| Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

82 : D, reines

83 : D, L'homme

90 : D, Où moi seule, d'en haut, je tiendrai

1. L'influence de la Destinée sur la vie humaine a été de bonne heure un sujet de préoccupation pour Alfred de Vigny. On lit dans le *Journal d'un Poète*, sous la date de 1824 : « Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et, de même, l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie ; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés » ; et sous celle de 1829 : « TRAGÉDIE : J'y veux représenter toujours la destinée et l'homme, tels que je les conçois, l'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance ou grand parce qu'il lui

On entendit venir la sombre Légion
 Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
 Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

100 Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles.
 — Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,
 105 Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
 La Volonté transporte à des hauteurs sublimes
 105 Notre front éclairé par un rayon du ciel.

100 : D, invisibles ;

101 : D, Mais,

104 : D, volonté

résiste. » — Un fragment du *Journal Intime*, de 1832 (cité par Dorison, *Alfred de Vigny poète philosophe*, p. 174), développe expressément l'opinion philosophique exposée dans le poème des *Destinées* : « Je ne vois nulle part une place assez grande donnée à la volonté de l'homme. A tout prendre, je ne vois guère, en les analysant profondément, dans la Fatalité et la Providence que des effets dont la cause est la lutte des caractères les uns contre les autres. Ces effets extraordinaires étonnent, et on les attribue, par effroi, à des puissances inconnues, l'Orient et l'Antiquité à la Destinée fatale, l'Occident à la fatalité providentielle, ce qui revient au même en changeant de nom et l'appelant Livre de Dieu où l'avenir est inscrit. » — Une note inédite de 1834, conçue dans le même esprit et presque dans les mêmes termes, traite encore du Destin et de la Providence. « L'un est exactement la même chose que l'autre. » Mais Vigny remarque que le Destin antique est fort sérieux de caractère ; il fait de l'homme un Œdipe ; tandis que la Providence plaisante amèrement ; avec elle l'homme est comme Job. Il conclut : « Fatalité, Providence, livre du Destin ou livre de Dieu..., vous êtes une seule puissance qui faites de moi ce qu'il vous plaît, que je ne dois ni bénir ni maudire, mais ignorer jusqu'à la mort. Voilà la réalité. » — La question de la Grâce n'a cessé de se poser à son esprit. « Il défendait la grâce contre Pélagie, écrivait-il à propos de saint Augustin ; mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous... » (*Journal d'un Poète*, 1838) ; et sur la fin de sa vie il s'appliquait encore à définir la grâce nécessitante, la grâce efficace et la grâce particulière suffisante. (*Journal Intime*, 1857-1862, cité par Dorison, p. 236.)

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
 Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
 Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

110 { Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !
 Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
 Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous ?

{ Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
 Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
 S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,
 115 { Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
 A nos belles ardeurs une immuable entrave,
 A nos efforts sans fin des coups inattendus !

{ O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
 Question sans réponse où vos Saints se sont tus !
 120 { O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave !

{ Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
 SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;
 Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST !

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

119 : D, saints

M, au bas du dernier feuillet, de la main de Vigny : 123 vers.

1. Le rythme sur lequel ce poème est écrit cherche visiblement à copier la *terza rima* de Dante. Vigny, à cette époque, lisait la *Divine Comédie*, dans le texte, semble-t-il (voir, à la suite du *Journal d'un Poète*, le sonnet *A Lvariste Boulay-Paty* du 15 avril 1852), en s'aidant peut-être d'une des traductions qui, depuis moins de vingt ans, avaient été publiées en France par des écrivains de ses amis : traduction en

vers d'Antoni Deschamps (1829), traduction en prose de Brizeux (1841). D'autre part, les rimes tiercées, délaissées chez nous depuis la fin du xvr^e siècle, venaient d'être remises en honneur au temps du romantisme par plusieurs poètes, dont Théophile Gautier paraît bien avoir été le premier en date, son *Triomphe de Pétrarque* ayant été inséré dès 1836 dans l'*Ariel* de Lassailly. Chez lui, l'imitation du rythme dantesque est parfaite. Les rimes de ses tercets s'entre-lacent exactement comme dans la *terza rima*. Il n'en est pas de même chez Vigny, ainsi qu'on a pu le remarquer. Soit à dessein, soit plutôt par négligence ou par défaut d'habileté technique, l'auteur, à plusieurs reprises, laisse se rompre l'enchaînement suivi dans les premiers vers, essaye, assez gauchement, de le renouer, et termine irrégulièrement, par une rime quadruplée, sa pièce à laquelle manque le vers final. Ses tercets ne sont qu'une imitation éloignée et maladroite de la *terza rima* classique. Ils ont encore moins de rapport avec le tercet monorime, introduit par Brizeux dans notre poésie à l'imitation d'un « rythme bardique », et inauguré par lui en 1841 dans le recueil intitulé *Les Ternaires*, depuis *La Fleur d'or*.

LA MAISON DU BERGER

LETTRE A ÉVA ¹

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie, |
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,

TITRE : M, dans le coin supérieur gauche, à l'encre noire : STANCES ; — en allant vers le milieu de la page, à l'encre bleue : PROLOGUE ; — dans le coin supérieur de droite : 30 mars 1842 (biffé) ; — au-dessous du titre définitif : LA MAISON DU BERGER, un titre antérieur : LE DÉPART, surchargé, à l'encre bleue, du mot : LETTRES ; — au-dessous de ce mot : A ÉVA ; — à gauche de cette dédicace : 1^{re} LETTRE (biffé à l'encre bleue). — R, LA MAISON DU BERGER | POÈME | LETTRE A ÉVA. En note au titre : Ce poème est le prologue du volume des *Poèmes philosophiques* de M. Alfred de Vigny, dont les quatre premiers : *la Sauvage*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, *le Mont des Oliviers*, ont été publiés dans cette Revue. — D, LA MAISON DU BERGER | A ÉVA.

N. B. Toutes les strophes qui figurent sur le manuscrit sont numérotées, tantôt en chiffres arabes, tantôt en chiffres romains. Ce numéro sera indiqué, sous l'une ou l'autre forme, selon le cas, dans les notes critiques, au premier vers de la strophe.

I : M, (strophe) I. — [sous le poids de la] du poids de notre vie,

1. Est-ce à un être imaginaire, est-ce à une femme réelle que sont adressés, en 1844, *la Maison du Berger*, en 1862, *les Oracles*, en 1863, *l'Esprit Pur* ? Si c'est à une femme, est-ce, dans les trois cas, à la même ? Et quelle est, parmi les femmes qui ont traversé ou côtoyé la vie d'Alfred de Vigny, celle qu'on peut identifier avec la mystérieuse Éva ? La question a été souvent agitée. M. Delaruelle a proposé Madame Dorval : mais Vigny avait rompu définitivement avec elle, dès 1838, en des termes qui ne permettent pas de croire qu'elle ait pu, en 1844, inspirer *la Maison du Berger*, et elle est morte en 1849. M. Lauvrière penche pour Madame Alfred de Vigny (Lydia) : cette hypothèse ne peut s'accorder avec le v. 47 du poème. M. E. Dupuy hésite entre

Portant comme le mien, sur son aile asservie,
 | Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;

Madame Alfred de Vigny, la comtesse d'Agoult, ou quelque belle anglaise aimée par le poète. M. Martino, après avoir cité le nom de la vicomtesse du Plessis, met en avant l'amie inconnue à qui sont destinées, dans la *Correspondance*, éd. Sakellaridès, les sept lettres datées des 25 novembre 1841, 21 septembre 1843, 7 septembre 1856, 23 février, 3 mai, 29 mai 1862, 20 avril 1863, que le *Figaro* du 21 septembre 1895 publiait avec l'avertissement que voici : « Ces lettres où nous avons dû nous résigner à faire un choix, car elles s'espacent sur une période de plus de vingt années, de 1841 à 1863, Vigny les adressait à une charmante amie d'enfance. Sa plume lui donne le nom de « sœur », mais son cœur éprouva peut-être pour elle un autre sentiment, quelque chose comme un amour ramené aux termes d'amitié. » Quoi qu'il en soit, ce n'est que reculer la difficulté, car ces lettres ne nous apprennent pas grand'chose de l'amie en question, sinon qu'elle s'appelle Anna, qu'elle est mariée, malade, coquette, très bonne et très belle, grande voyageuse, et qu'en septembre 1843 elle se trouvait en Italie. On a nommé encore, un peu au hasard, Mademoiselle Camilla Maunoir, la « puritaine », Madame de Girardin, Madame Louise Colet, Madame Lachaud, et même Clotilde Busoni. Léon Séché allègue une lettre de Ph. Busoni à Émile Deschamps, du 25 janvier 1864, qui fournit du problème une solution au moins ingénieuse : « Je croyais que vous saviez qui se cachait sous ce nom d'Éva. Elles sont deux, la mère et la fille, et vous les connaissez aussi bien que moi. C'est à Madame Holmès que Vigny a dédié la *Maison du Berger*, et c'est à sa fille Augusta qu'est dédié l'*Esprit Pur*. » Ce témoignage serait confirmé par le *Journal* inédit de Guttinger, et par une amie d'enfance d'Augusta, Madame Marguerite Deutz (*Alfred de Vigny, II, La vie amoureuse*, Paris, 1913, p. 336, n. 2 et 3). Madame Holmès mourut à Paris, le 10 mai 1858 ; Augusta Holmès, née à Paris le 16 décembre 1847, y est morte en 1903. — D'autres ont voulu voir en Éva une abstraction personnifiée, l'Amour, la Poésie, la Femme, l'Humanité. Aucune des explications proposées ne paraît décisive. Sans doute ne connaissons-nous pas encore assez, malgré bien des révélations, la vie intime de Vigny. Peut-être aussi cherchons-nous à mettre dans sa pensée une unité qui n'y est pas. Sous le nom d'Éva, il s'adresse tantôt à la Femme, tantôt à une femme. Rien ne nous assure qu'il s'agisse de la même en 1844 et en 1863 ; d'autre part, on trouve dans ses papiers inédits (collection de Lovenjoul) des notes sur la femme et sur l'amour, prises en vue d'une nouvelle *Consultation du Docteur Noir* ; plusieurs d'entre elles sont datées de 1838 et semblent se rapporter à la liaison du poète avec Madame Dorval : elles sont classées sous la rubrique : ÉVA. Ne serait-il pas prudent d'admettre, jusqu'à plus ample informé, qu'Éva désigne pour Vigny à la fois la nature féminine et les femmes qui lui ont donné l'occasion d'en faire l'expérience, et dont plus d'une s'est dissimulée à son tour derrière ce pseudonyme collectif ?

5 S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé ¹ ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
10 Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer ²,
Et cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
\ La lettre sociale écrite avec le fer ;

15 Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant ;

6 : M, l'Amour D, l'amour

8 : M, (*strophe*) ² — [Éva, timide femme,] ainsi que l'est mon âme,

10 : M, Sur [le bord du vaisseau] sa galère en deuil [laissant] laisse

15 : M, *cette strophe, par exception, n'est pas numérotée ; le brouillon en est jeté au verso du 1^{er} feuillet.* — Si ton corps est brisé [sous] par les lourdes contraintes | Et — *Reprise* : Si ton corps [élégant est brisé par n] frémissant [jusqu'au fon] des passions secrètes

16 : M, [Est] S'indigne

1. Alfred de Vigny doit-il être considéré comme ayant inventé le septain dont il se sert ici pour la première fois et qui demeurera désormais son rythme favori ? On ne connaît, pour l'avoir employé avant lui, que Claude Gauchet dans son *Livre de l'Ecclésiastique* (1596), Alfred de Musset dans le *Prologue des Marrons du feu* (*Contes d'Espagne et d'Italie*, 1830), et Petrus Borel, dans ses *Rhapsodies* (1832). Il est peu probable qu'il connût le premier ; on ne sait pas s'il avait lu le troisième ; seules les trois strophes de Musset ont pu vraisemblablement lui servir de modèle. Mais à supposer qu'il n'ait pas créé pour son compte cette forme lyrique, il a deviné la secrète harmonie par laquelle elle s'adaptait remarquablement à l'expression de sa pensée, et il se l'est appropriée par l'usage répété qu'il en a fait.

2. On peut se demander si, en écrivant ces deux vers, Vigny n'avait pas plus ou moins vaguement dans l'esprit le tableau de Gleyre intitulé tantôt *la Barque*, tantôt *le Soir*, tantôt *les Illusions perdues*. Le poète, assis sur le rivage d'où s'éloigne le beau navire chargé des gracieuses figures qui symbolisent les rêves envolés, a laissé tomber sa lyre à son

S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
 Pour la mieux dérober au profane insultant ;
 Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
 20 Si ton beau front rougit de passer dans les songes
 D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
 Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
 Du haut de nos pensers vois les cités serviles
 25 Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.

17 : M, [Languit et se] [Gémit de sa beauté] [Et] Et cherche [pour]
 à sa beauté de profondes retraites

18 : M, [Qui [dér] la dér] Pour la mieux dérober

*M. Baldensperger donne de la strophe III, en les datant, sans indiquer
 ses raisons, de « 1836 ? », les deux avant-rédactions suivantes, trouvées
 dans les papiers de Vigny :*

(A) Si ton beau corps pâlit de se voir face à face
 De ce mort ranimé que l'on dit ton époux,
 Si ta main s'amaigrit dans cette main de glace
 Qui n'a de mouvement qu'un mouvement jaloux ;
 Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges
 Et si ton beau front pur est rougi par des songes
 Qui me vengent dans l'ombre en te parlant de nous,

(B) Si ton corps séparé de ce corps qui le presse
 Et le berce [endormi] la nuit comme un lit palpitant,
 Est contraint de cacher ton âme de maîtresse
 Et d'en montrer une autre au profane insultant,
 Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
 Si ton beau front rougit de passer dans les songes
 D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

22 : M, (strophe) 3.

23 : M, [des chemins] du chemin,

24 : M, en face de ce vers, une croix. — Du haut de [mes pensers]
 [notre amour] [tes] nos pensers

côté; il courbe la tête et semble pleurer au bord du fleuve qui
 emporte ce qu'il aimait. « Cette œuvre... fut exposée au Salon de 1843.
 Elle fit une immense sensation... Le gouvernement acheta le tableau
 pour le Musée du Luxembourg; les éditeurs de gravures et les copistes
 s'en emparèrent aussitôt. » (Ch. Clément, *Gleyre, étude biographique et
 critique*, p. 163.) — Virgile, *Enéide*, V, 615 : « ... Pontum adspecta-
 bant flentes. »

Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles ¹.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre.
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs ².

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages ³,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

29 : M, (strophe) 4.

36 : M, cette strophe manque.

1. Byron, *Don Juan*, ch. IV. st. 27-28 (épisode des amours de Don Juan et d'Haydée) : « Le monde n'était pas fait pour eux... Ils auraient dû vivre ensemble au fond des bois, invisibles comme le rossignol qui chante ; ils n'étaient pas faits pour hanter ces solitudes peuplées qu'on appelle les sociétés, séjour de la Haine, du Vice et du Souci. Voyez comme toute créature née libre vit solitaire ! Les oiseaux dont le chant est le plus doux nichent par couples ; l'aigle plane sans compagnon ; la mouette et le corbeau s'attroupent au-dessus de la charogne qu'ils convoitent, tout comme plus bas les hommes. »

2. Voir *la Sauvage*, v. 20 :

Et tous les animaux ferment leurs reposoirs...

3. Milton, *Paradis Perdu*, IV, v. 598 et suiv. : « Puis le soir paisible vint, et le gris crépuscule de sa sobre livrée revêtit toutes choses ; le silence lui faisait escorte, car bêtes et oiseaux s'étaient retirés,

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
 Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
 45 Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
 Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
 Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
 Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
 J'y roulerai pour toi la Maison du Berger ¹.

50 Elle va doucement avec ses quatre roues,
 Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux ;

43 : M, cette strophe manque, sauf le vers 49 : J'y roulerai pour toi la maison du berger. — Dans une lettre à la vicomtesse du Plessis, du 8 août 1848, Vigny cite les vers 43, 44 et 47 avec les variantes suivantes : v. 44, Où les pas du chasseur aiment à se plonger, — v. 47, Viens y cacher ta vie et ta divine faute ! Il ajoute que sa correspondante n'aime pas ces vers.

50 : M, (strophe) [5] [8] 7.

celles-là sur leur couche d'herbe, ceux-ci dans leurs nids ; tous, sauf le vigilant rossignol... Puis le firmament s'illumina de vivants saphirs. Hespérus, qui guidait l'armée des astres, s'avança le plus brillant de tous, jusqu'à l'heure où la lune, se levant dans une majesté ennuagée, et enfin manifestement reine, dévoila sa lumière sans rivale et sur l'ombre jeta son manteau d'argent. »

1. Byron, *Childe Harold*, IV, st. 177 : « Oh ! que le désert n'est-il mon séjour, avec un esprit de beauté pour serviteur ! Si je pouvais oublier toute la race humaine, et, sans haïr personne, l'aimer elle seule ! » — Chateaubriand, *Atala* (c'est Chactas qui parle) : « Qu'une hutte avec Atala sur ces bords eût rendu ma vie heureuse !... Là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves qui n'ont pas même un nom dans le désert. » — *Martyrs*, livre X (Velléda à Eudore) : « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger sans songer qu'elle me suffirait avec toi... Nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. » — Vigny s'est déjà inspiré de ces passages dans les *Poèmes Antiques et Modernes*, *La Prison*, v. 235-239 :

Je ne fais pas le mal ; allez, dites au Roi
 Qu'aucun homme jamais ne se plaindra de moi ;
 Que je serai content si, près de ma compagne,
 Je puis errer longtemps de montagne en montagne,
 Sans jamais arrêter nos loisirs voyageurs !

La couleur du corail et celle de tes joues
 Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
 Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
 Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
 Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige ¹,
 Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
 Ceux que heurtent les vents, ceux que la mer assiège,
 Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
 Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
 Que m'importe le jour, que m'importe le monde ?
 Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante ²
 Sur le fer des chemins qui traversent les monts,

57 : M, (*strophe*) [9] 8.

61 : M, [au] du hasard

62 : D, Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?

64 : M, *cette strophe manque.*

1. Alfred de Musset, *La Nuit de Mai* (*Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1835) :

Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
 Voici la verte Écosse et la brune Italie,
 Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux...

2. Toute cette tirade est inspirée par les événements contemporains : discussion à la Chambre des Députés, du 26 avril au 12 mai 1842, du projet de construction des grandes lignes de chemins de fer ; catastrophe de la ligne de Versailles, survenue au cours de ces débats. Le 8 mai, dimanche de la Pentecôte, jour des grandes eaux à Versailles, un convoi de dix-sept voitures, traînées par deux locomotives, ramenant les promeneurs à Paris, dérailla vers 6 heures du soir dans la tranchée de Bellevue. Un grand nombre de personnes furent tuées ou blessées par le choc ; le feu des locomotives renversées s'étant propagé aux wagons, beaucoup d'autres périrent dans les flammes. Suivant de près l'explosion du bateau à vapeur américain *le Président*, qui avait causé beaucoup de victimes, cet horrible accident fit une grande impression sur les esprits. Vigny en fut particulièrement affecté. Un passage de la correspondance tendrait à faire croire qu'il eut directement quelque

Qu'un Ange soit debout sur sa forge bruyante,
 Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
 Et, de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
 Transperce les cités et saute les rivières,
 70 Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds !

Oui, si l'Ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
 Et le glaive à la main ne plane et la défend,
 S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
 Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
 75 S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise ¹,
 Pour jeter en éclats la magique fournaise
 Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

71 : M, *cette strophe manque.*

vision des horribles conséquences de la scène tragique : « La santé de Madame de Vigny, son horreur des chemins de fer depuis l'accident de Versailles dont elle a vu les débris humains, ainsi que moi, me font prévoir que nous ferons rarement le voyage du Maine-Giraud » (Lettre à « un cousin », du 1^{er} septembre 1846). Quoi qu'il en soit, tout remué par les comptes rendus des journaux et les récits des gens bien informés, il écrivait, le surlendemain de l'événement, à la marquise de La Grange : « Depuis la mort de Madame de Balby, vous n'allez plus, je pense, à Versailles, et moins encore le jour des grandes eaux que tout autre jour. Cependant je crains, je ne sais pourquoi, que quelque personne de nos amies ne se soit trouvée dans ce malheureux convoi de dimanche. Quel auto-da-fé ! Quel sacrifice horrible à l'Industrie ! C'est, pour la France, le *Président* de l'Amérique, ce pauvre *steam-boat*. Irez-vous souvent vous atteler à ces machines aveugles et inexorables ? C'est bon pour nous autres hommes, nous autres chair à canon. Mais vous, c'est trop de danger et de supplices ! Quel martyre ! Avez-vous tout lu aujourd'hui ? Et que d'horreurs je sais par un de nos amis, que je ne vous conterai pas de peur de vous faire mal. » La catastrophe donna lieu à des interpellations à la Chambre des Députés et à la Chambre des Pairs, et à un procès intenté en police correctionnelle aux employés de la Compagnie, accusés d'homicide et blessures par imprudence. Les débats durèrent du 22 novembre au 10 décembre 1842, et les plus grands avocats du temps y prirent la parole.

1. Vigny semble faire allusion aux causes par lesquelles on expliquait la catastrophe du 8 mai : excès de vitesse, éclatement de chaudière, rupture de l'essieu des roues motrices.

Sur ce taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
 L'homme a monté trop tôt¹. Nul ne connaît encor
 Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
 Et le gai voyageur lui livre son trésor² ;

78 : M, *cette strophe manque*. — D, Sur le taureau

1. Plaidoirie de M^e Bethmont, avocat des prévenus : « L'homme a soumis l'eau et le feu à sa puissance. Il s'est dit : de cette nouvelle puissance je ferai l'âme de mon industrie. Alors il a fait à cette âme un corps digne d'elle. Il lui a donné des organes de cuivre, d'acier et de fer. L'homme a eu sa machine à vapeur. Il s'est dit encore : Cette machine va traverser les mers ; je veux les franchir ; emporte-moi ! Et la machine obéit à l'homme, et elle traverse l'immensité des mers ! Un jour le *Président* s'abîme ; la vapeur a trahi son maître, l'esclave a brisé ses fers. — Un autre jour, c'est une population tout entière qui quitte la capitale pour aller visiter la ville des magnificences royales du grand siècle. Elle va revenir à Paris ; elle va dire à la vapeur : Emporte-moi rapidement vers les joies de la famille ! La vapeur trahit son maître, elle fait périr de nombreuses victimes ; et parce que l'esclave a encore une fois trahi son maître, il faudra des procès et des condamnations ? — Ah ! si vous voulez triompher, résignez-vous aux sacrifices qui amènent et assurent le triomphe. Toute conception a son travail et sa douleur. Vous ne pourrez profiter des immenses avantages de la vapeur qu'en supportant les fardeaux qu'elle vous impose, et les chances qui sont ses compagnes. » — Plaidoirie de M^e Philippe Dupin : « Sachons... subir les imperfections de nos œuvres, les inconvénients de nos découvertes, et ne nous étonnons pas si la faible main de l'homme ne peut créer le bien sans naufrage... Nous voulons dévorer l'espace ; nous disons à la matière intelligente de marcher d'elle-même ; nous lui imprimons le mouvement ; et nous nous étonnons que sa brutale impétuosité nous brise contre des écueils. Ah ! quittons ces inconséquences et ces contradictions ! N'accusons pas les hommes de ce qui vient de Dieu ! »

2. Plaidoirie de M^e Liouville, avocat des parties civiles : « Si on démontre que l'événement n'a pu être prévu ni empêché, pas de plus grands obstacles à l'établissement des chemins de fer. Qui osera s'y confier ?... Dites-moi quel père de famille sera assez hardi pour confier sa personne, celle de ses enfants, aux hasards homicides que chaque wagon porterait dans son sein ? » — Déposition de M. Apiau, une des victimes : « Je demande mon fils mort. L'un m'a été rapporté tout couvert de blessures, brûlé, défiguré... Je dis à mon frère : Cherchez mon fils aîné. On court partout... il n'y était pas. Je le crus dévoré par les flammes. Voyez-vous ce jeune homme beau et bon, car il était beau et bon, suspendu à un wagon. Il appelle à son secours : personne ne peut arriver jusqu'à lui. Il appelle son père : mais il n'avait plus de père ; j'étais là saisi par la mort... Un homme l'a arraché à ces flammes, mutilé, et il est mort non loin de là... »

Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
 Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
 Qui les rejette en cendre aux pieds du Dieu de l'or¹.

84 : D, dieu

1. Milton, *Paradis Perdu*, I, v. 392-396 : « Le premier, c'est Moloch, l'horrible roi, barbouillé du sang des sacrifices humains et des larmes des pères et des mères, bien que, dans le vacarme des tambours et des tambourins, on n'entendît pas les cris de leurs enfants jetés à travers le feu à sa sinistre idole. » — Dom Calmet, *Dissertation sur Moloch, dieu des Ammonites*, dans le *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, tome I^{er}, 2^e partie, Paris, 1724 ; reproduite dans la *Bible de Vence*, tome II, Paris, 1768 : « Nous apprenons par plusieurs endroits des Livres saints qu'on offrait des enfants à Moloch et qu'on les faisait passer par le feu. Mais de quelle manière les y faisait-on passer ? C'est ce qu'on ne nous dit point, et c'est sur quoi les écrivains sont extraordinairement partagés. Les uns veulent qu'on les fit seulement sauter par-dessus la flamme allumée devant l'idole... D'autres... soutiennent qu'on les faisait mourir dans les flammes : mais c'est encore sur quoi il y a variété d'opinions. On ne sait si c'était dans un feu qui brûlait devant Moloch, ou dans le sein de cette statue, ou dans une armoire pratiquée dans le bronze qui la composait, ou sur ses mains et entre ses bras, ou enfin si après les avoir mis sur les mains de la statue ils n'en tombaient pas pour aller se consumer dans un brasier allumé devant la figure... Les Rabbins assurent que la statue de Moloch était de bronze, assise sur un trône de même métal, ornée des ornements royaux ; sa tête était comme celle d'un veau et ses bras étendus comme pour embrasser quelqu'un. Lorsqu'on voulait lui immoler quelques enfants, on échauffait la statue en dedans par un grand feu, et, lorsqu'elle était toute brûlante, on mettait entre ses bras la misérable victime, qui y était bientôt consumée par la violence de la chaleur. On faisait cependant un grand bruit de tambours et d'autres instruments pour empêcher qu'on n'entendît les cris que les enfants poussaient en brûlant... Le Saturne des Carthaginois avait aussi beaucoup de ressemblance avec Moloch. Diodore de Sicile [ap. Eusèbe, l. 4, ch. 16, *Præpar.*] nous le dépeint de cette sorte : C'était une figure de bronze dont les mains étaient renversées et penchées vers la terre, de manière que quand on mettait un enfant sur ses bras pour le lui consacrer, il en tombait bientôt et allait mourir dans un brasier qu'on entretenait dans une fosse aux pieds de cette divinité. C'est apparemment ce Saturne que les Carthaginois appelaient *Hamilca*. Athénagore nous apprend le nom de ce dieu, et ce nom a un parfait rapport avec celui de *Moloch*. » — Peut-être au souvenir de ces commentaires bibliques se mêle-t-il, dans l'esprit de Vigny, quelque réminiscence du taureau de Phalaris, lequel pourrait être appelé, à la

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : « Allons ! » — mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien ! que tout circule et que les grandes causes
Sur les ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions.
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations.

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

85 : M, *cette strophe manque.*

92 : M, (*strophe*) 14.

96 : M, commerce

99 : M, (*strophe*) 15.

100 : M, Jette en nous appelant

rigueur, le taureau de Carthage, puisque, ayant été enlevé par les Carthaginois lors du sac d'Agrigente, en 400 av. J.-C., et transporté à Carthage, il y demeura jusqu'à la prise de cette ville par Scipion, qui le restitua aux Agrigentins. (Voir Diodore de Sicile, XIII, 90).

- Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,
 Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
 Que la flèche lancée à travers les espaces
 Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air ¹.
 110 Ainsi jetée au loin, l'humaine créature
 Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
 Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

- On n'entendra jamais piaffer sur une route
 Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
 115 Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
 Le rire du passant, les retards de l'essieu,
 Les détours imprévus des pentes variées,
 Un ami rencontré, les heures oubliées,
 L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

- 120 | La distance et le temps sont vaincus. La science
 Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
 | Le Monde est rétréci par notre expérience
 Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.

106 : M, (strophe) 16. — Cette strophe est écrite à l'encre bleue, à la différence des strophes précédentes, depuis la première, qui sont écrites à l'encre noire.

108 : D, lancée

113 : M, cette strophe et la suivante manquent ; mais à la hauteur de la strophe [17] 19 (ci-dessous, v. 127), Vigny, à l'encre noire, a écrit : 2 strophes ici : On n'entendra, etc., etc... La distance, etc., etc.

120 : M, cette strophe manque ; voir la note ci-dessus.

1. Dante, *Enfer*, ch. VIII : « Un arc ne lance pas la flèche dans l'air aussi promptement que s'avancait une petite barque montée d'un seul nocher... »

125 Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
 Immobile au seul rang que le départ assigne,
 Plongé dans un calcul silencieux et froid ¹.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
 N'y verra sans horreur son pied blanc attaché ;
 Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
 130 Versent un long regard, comme un fleuve épanché ;
 Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
 Et, des secrets divins se faisant une étude,
 Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

127 : M, (*strophe*) [17] 19. — Sur la numérotation, voir la note au v. 113. — M, rêverie

1. Alfred de Musset, *Dupont et Durand*, 1838 :

Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
 De Paris à Pékin ceindra ma république.
 Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
 Feront une Babel d'un colossal wagon.
 Là, de sa roue en feu le coche humanitaire
 Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
 Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
 Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
 Le monde sera propre et net comme une écuelle,
 L'humanitaierie en fera sa gamelle,
 Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
 Comme un grand potiron roulera dans les cieux.

— Montalembert, *Discours à la Chambre des Députés*, le 31 mai 1842 :
 « Faut-il vous dire le fond de ma pensée ? Je crois qu'en exagérant, en stimulant artificiellement le besoin de mouvement naturel à l'homme, on augmentera considérablement cet ennui et cette tristesse qui semblent graduellement envahir la société civilisée et surtout le pays que nous habitons... J'espère que jamais le matérialisme ne prédominera au point de faire regarder les communications rapides et à bon marché comme la première condition de gloire et de bonheur pour un peuple habitué à fixer les regards du monde par d'autres succès. Ne dédaignons pas ce moyen de richesse, s'il existe, mais reléguons-le, reléguons les intérêts matériels à la place subordonnée et inférieure qui leur convient, au-dessous de tout ce qui fait la grandeur d'une nation... Protestons contre cet enthousiasme de commis-voyageurs qui s'est emparé d'une foule d'esprits communs, qui a trouvé une foule d'échos dans la presse. »

II

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !
 135 Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,

134 : *M*, cette strophe manque

1. La comparaison de la poésie à une perle était assez courante dans le langage de ce temps-là. Voyez ci-dessous, p. 27, n. 2, la citation empruntée à *Il Pianto*. — Elle n'était pas toujours prise en bonne part, témoin ce fragment de lettre d'Alfred de Musset à M^{me} Jaubert, du 11 août 1835 : « Je vous compare à une perle fine... Il y a bien de vous dans une perle : d'abord elles vivent dans l'eau ; ensuite Heine n'a-t-il pas dit quelque part que la poésie est la maladie de l'homme, comme la perle est la maladie du pauvre animal appelé huître ? Oui, les perles sont des larmes devenues joyaux, vrais symboles de la poésie... » C'est dans *Die Romantische Schule*, II^e partie, ch. 4, que Henri Heine avait lancé cette boutade : « Oder ist die Poesie vielleicht eine Krankheit des Menschen, wie die Perle eigentlich nur der Krankheitsstoff ist, warum das arme Austertier leidet ? » Sainte-Beuve la recueillit soigneusement et l'enchâssa dans le début d'un article sur Alfred de Vigny, à propos de *Servitude et Grandeur militaires*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1835. A la poésie des temps antiques ou primitifs « faculté humaine, générale, populaire, aussi peu individuelle que possible », il opposait la poésie des sociétés avancées, « espèce de rêverie singulière ou de noble maladie ». Il trouvait à celle-ci quelque chose de malsain. « Il y a dans les fleurs des couleurs brillantes et des beautés qui sont de véritables dégénération déguisées. La perle, si chère aux poètes, n'est rien autre, dit-on, qu'une production malade d'un habitant des coquilles sous-marines, qui répare comme il peut son enveloppe entamée. L'encens, non moins cher à la poésie, et qui par son parfum rappelle si bien celui de quelques œuvres mystiquement exquises dont nous aurons à parler, l'encens lui-même n'est guère qu'une aberration de la vraie sève, un trésor lent sorti d'une blessure, et douloureux sans doute au tronc qui le distille... » Et parmi ces poésies morbides, il rangeait celle de Jean-Jacques, de Cowper, de Chatterton, du Tasse, de Gilbert, de Werther, d'Hoffmann et de Stello. (*Portraits contemporains*, t. II, p. 52-56). On peut se demander si en reprenant ces termes de *perle* et de *trésor* pour les appliquer emphatiquement à la poésie, Vigny n'avait pas dans sa mémoire très fidèle le souvenir de ce passage peu bienveillant de Sainte-Beuve.

Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
 D'amasser les couleurs qui doivent te former ¹.
 Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,
 Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
 140 Le vulgaire effrayé commence à blasphémer ².

[Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
 Qui ne sauraient porter son ardeur ni son poids.
 Pourquoi le fuir? — La vie est double dans les flammes.
 D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :

141 : M, cette strophe manque.

1. Alfred de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, livre III, ch. 8 : « Chaque vague de l'Océan ajoute un voile blanchâtre aux beautés d'une perle ; chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite ; chaque flocon d'écume qui se balance sur elle lui laisse une teinte mystérieuse, à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement deviner un rayon intérieur qui part de son cœur. »

2. Auguste Barbier, *Il Pianto* (1833), *Bianca* :

O Poésie, Amour, perles de la nature !
 Des beautés de ce monde essence la plus pure,
 Sublimes diamants et bijoux radieux,
 Semés à tous les plis de la robe des cieux,
 Qu'a-t-on fait du trésor de vos pures lumières ?
 Pourquoi, divins objets, rouler dans les poussières ?
 Avez-vous tant perdu de valeur et de prix,
 Que les hommes pour vous n'aient plus que du mépris ?
 Ah ! malheur aux mortels qui traînent par les fanges
 L'éclat pur et serein de l'image des anges !
 Malheur ! cent fois malheur à tous les cœurs méchants
 Qui poussent la beauté sur leurs tristes penchants !
 Malheur aux esprits froids, aux hommes de la prose,
 Éternels envieux de toute grande chose,
 Qui n'éveillant sur terre aucun écho du ciel
 Et toujours enfouis dans le matériel,
 Chassent d'un rire amer les divines pensées
 Comme au fond des grands bois les nymphes dispersées !...

- 145 C'est le Soleil du-ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;
 Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
 Tout en les maudissant, on les chérit tous trois ¹.

- La Muse a mérité les insolents sourires
 Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
 150 Dès que son œil chercha le regard des Satyres,
 Sa parole trembla, son serment fut suspect,
 Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
 Au passant du chemin elle criait : largesse !
 Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

- 155 } Ah ! fille sans pudeur ! fille du saint Orphée ²,
 Que n'as-tu conservé ta belle gravité ³ !

148 : M, en tête du feuillet qui débute par cette strophe, le titre : LETTRE 2^{me}. — La strophe porte le numéro : 2 bis (biffé).

150 : RD, satyres,

155 : M, (strophe) III (biffé). — Fille Fille D, fille de saint Orphée,

1. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, III^e Partie, ch. I^{er}, *De la Philosophie* : « On a voulu jeter, depuis quelque temps, une grande défaveur sur le mot de philosophie. Il en est ainsi de tous ceux dont l'acception est très étendue ; ils sont l'objet des bénédictions ou des malédictions de l'espèce humaine, suivant qu'on les emploie à des époques heureuses ou malheureuses ; mais, malgré les injures et les louanges accidentelles des individus et des nations, la philosophie, la liberté, la religion ne changent jamais de valeur. L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie ; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature ; mais voudrait-il pour cela les éteindre ? »

2. Horace, *Art Poétique*, v. 391 et suivants :

Silvestres homines sacer interpresque deorum
 Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus...

. Fuit hæc sapientia quondam

Publica privatis secernere, sacra profanis...

. Ne forte pudori

Sit tibi Musa lyræ sollers et cantor Apollo.

3. Auguste Barbier, *Iambes, Melpomène* (la pièce, datée de 1831, est dédiée à M. Alfred de Vigny) :

O fille d'Euripide, ô belle fille antique,

Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
 Chanter aux carrefours impurs de la cité ¹,
 Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
 Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
 Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté.

O muse ! qu'as-tu fait de ta blanche tunique ?
 Prêtresse du saint temple, oh ! que sont devenus,
 Les ornements sacrés qui couvraient tes pieds nus,
 Et les cheveux dorés relevés sur ta tête,
 Et le grave cothurne, et la lyre poète,
 Et les voiles de lin en ta marche à longs plis
 Flottant et balayant les dalles du parvis,
 Et le fleuve éternel de tes larmes pieuses,
 Et tes sanglots divins, douleurs harmonieuses ?
 O belle fille antique, ô toi qu'on adorait !
 De tes chastes habits, prêtresse, qu'as-tu fait ?
 Tu les as échangés contre des haillons sales ;
 Ton beau corps est tombé dans la fange des halles,
 Et ta bouche, oubliant l'idiome de miel
 Qu'elle semblait puiser dans les concerts du ciel,
 Ta bouche, aux passions du peuple descendue,
 S'est ouverte aux jurons de la fille perdue.
 C'en est fait aujourd'hui de la beauté de l'art !
 Car l'immoralité, levant un œil hagard,
 Se montre hardiment dans les jeux populaires...

Le poète s'attaque aux auteurs dramatiques, aux romanciers ; il leur reproche de flatter les plus bas instincts :

C'est à qui chaque soir, sur des planches banales
 Étalera le plus d'ordures, de scandales,
 A qui déroulera dans un roman piteux
 Des plus grossières mœurs les traits les plus honteux,
 Et, sans aucun respect pour la femme et pour l'âge,
 Fera monter le plus de rougeurs au visage.

Tous ces auteurs,

le scalpel en main,
 Cherchent, les yeux ardents, au fond du cœur humain
 La fibre la moins pure et la plus sale veine
 Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.

1. Barthélemy, *Némésis*, IX, 29 mai 1831 (il s'agit de « la feuille des Bertin », le *Journal des Débats*) :

Aux carrefours obscurs de la grande cité,
 Trente ans elle a vendu son impudicité.

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
 Un vieillard, t'enivrant de son baiser jaloux,
 Releva le premier ta robe de prêtresse,
 165 Et, parmi les garçons, t'assit sur ses genoux.
 De ce baiser mordant ton front porte la trace ;
 Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace,
 Et Voltaire à la cour te traîna devant nous.

Vestale aux feux éteints ! les hommes les plus graves
 170 Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ;

162 : M, (strophe) 4 (biffé).

M. Baldensperger donne comme « un premier projet » de cette strophe, les sept vers suivants, trouvés dans les papiers de Vigny :

Toute petite encore et fraîche adolescente,
 Nos graves magistrats comme Étienne Pasquier
 Flétrirent en public ta parole décente
 Et tu dansas pour eux dans leur sénat grossier.
 Bohémienne, après la lutte sérieuse
 Ils aimaient à t'entendre impudente et riense
 Célébrer une puce aux Grands Jours de Poitiers ».

169 : M, (strophe) [7] 6.

1. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, éd. Charpentier, Paris, s. d., p. 128 (1^{re} édition en 1828, nouvelle édition en 1842) : « Pendant la tenue des Grands-Jours à Poitiers, en 1579, les plus considérables personnages de la magistrature se réunissaient chez les dames Des Roches mère et fille, la fleur et l'ornement du pays poitevin, toutes deux recommandables par leurs vertus, leurs talents et leur beauté. Un soir qu'on y causait poésie et galanterie, comme à l'ordinaire, Étienne Pasquier, alors avocat au Parlement, aperçut une puce sur le sein de mademoiselle Des Roches, et la fit remarquer à la jeune dame, qui en rit beaucoup. Le lendemain, elle et Pasquier apportèrent chacun une petite pièce de vers sur l'accident de la veille. Dès ce moment ce fut à qui célébrerait la puce de mademoiselle Des Roches. Ces savants élèves de Cujas, ces vertueux sénateurs, Achille de Harlay et Barnabé Brisson à leur tête, se mirent en frais de gentillesse, et placèrent à l'envi le puceron bienheureux au-dessus de la colombe de Bathylle et du moineau de Lesbie. Rapin, Passerat, Pierre Pithou, Scévole de Sainte-Marthe, Joseph Scaliger, Odet Turnèbe, prirent part au divertissement ; je ne sais par quel hasard le président Pibrac n'en fut pas ; quelques-uns, pour varier la fête, joignirent aux vers français et latins des vers espagnols, italiens et grecs. »

Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poète est pour eux un affront ¹.
Ils jettent leurs penses aux vents de la tribune,
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
175 Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude
180 La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;
Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour horizon leur salle de spectacle ;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
185 Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ;
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

174 : RD, fortune,

176 : M, *cette strophe manque.*

183 : M, *cette strophe manque.*

1. Allusion possible à la carrière politique de Lamartine. Dès 1834, Vigny notait dans le *Journal d'un Poète*, éd. C. L., 1882, p. 87 : « Il est déplorable qu'un poète comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac que demandent des commettants. Il devrait y avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres, députés des Français. » Le 17 septembre 1839, il écrivait au prince Maximilien-Joseph de Bavière : « Si l'auteur des *Méditations* s'est un moment trompé sur lui-même ; si, trop confiant dans sa trop facile improvisation, il a eu deux fois la fantaisie malheureuse, à mon avis, de quitter le Lyrisme et l'Élégie pour ébaucher des poèmes dont la composition et le style lui échappent, c'est la tribune sans doute qu'il faut en accuser... »

- 190 L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
 Et que pour le scrutin on quitte le labour.
 Cependant le dédain de la chose immortelle
 Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
 Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
 195 { Poésie, il se rit de tes graves symboles,
 O toi des vrais penseurs impérissable amour !

190 : M, (*strophe*) 9.

193 : M, [ces avocats] quelque avocat

1. Le mépris dont Vigny accable ici les « avocats d'un jour » est une réplique au dédain que les politiciens de son temps — et de tous les temps — lui paraissent professer pour les manifestations de la poésie et de la pensée pure. Ce mépris était de longue date enraciné en lui. « Il est dit que jamais je ne verrai une assemblée d'hommes quelconque sans me sentir battre le cœur d'une sourde colère contre eux, à la vue de l'assurance de leur médiocrité, de la suffisance et de la puérilité de leurs décisions, de l'aveuglement complet de leur conduite » (*Journal d'un Poète*, éd. de 1882, p. 53, sous la date de 1830). On sait le rôle que le poète, dans *Stello* (1832), prête à M. Beckford et à Robespierre et les propos qu'il met dans leur bouche. Il avait trouvé de l'indifférence, sinon de l'hostilité, des hommes politiques à l'égard des hommes de lettres une preuve toute récente dans la façon dont l'opinion parlementaire avait accueilli le projet de loi sur la propriété littéraire présenté par le gouvernement. Ce projet, voté par la Chambre des Pairs en 1839, portait de 10 à 30 ans la survivance du droit de l'auteur au profit de sa veuve ou de ses héritiers. Il ne vint en discussion à la Chambre des Députés qu'en février 1841. Vigny, dans l'intervalle, s'était plaint publiquement de cette lenteur. « On dit qu'enfin on pourra terminer aux Chambres cette loi depuis assez longtemps projetée sur l'héritage de la propriété littéraire. Cette grave question, il faut l'avouer, n'a jamais été qu'ébauchée et traitée avec une sorte de légèreté... » (*De M^{lle} Sedaine et de la propriété littéraire*, *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1841). Il craignait qu'elle ne fût pas agitée plus sérieusement à la Chambre : « Le moment venu, on craint d'insister ; les plus lettrés se montrent les plus timides ; je ne sais pourquoi un scrupule les prend, à leur insu, de ne plus se faire voir peut-être assez hommes d'État, de toucher à leur propre cause et de tenir trop aux œuvres d'imagination, non qu'ils ne sachent bien que ce sont là les premières et les plus sérieuses sous une forme passionnée, mais ils désespèrent de le persuader... » (*Ibidem*, ch. IV). Il fut invité, — peut-être sur l'initiative de son ami le marquis de La Grange, qui en faisait partie, — à déposer devant la Commission de la Chambre

Comment se garderaient les profondes pensées,
 Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur
 Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?

197 : M, (*strophe*) 10. — Comment se [garderaient] [garderont] garderaient

198 : M, sans [enchâsser] [rassembler] [amasser] [concentrer] rassembler

qui fut chargée d'examiner le projet de loi ; mais il ne fut pas écouté, à son gré, avec assez d'attention. « Pour vous je veux dire quelques mots de *profonde politique*, comme j'ai eu l'honneur insigne d'en débiter pendant une heure et demie à la Commission de la Chambre qui n'y a pas été fort sensible, et qui m'a répondu sur le *noir* quand je lui parlais du *rouge* et m'a fait par un de ses aigles perchés à votre gauche des objections sur le *droit commun*, que je ne voulais pas, quand je venais proposer le contraire. Mais qu'importe, lorsqu'on répond à un auteur qui trouve que, de toutes les choses sérieuses, une Chambre est la plus bouffonne. » (Lettre au marquis de la Grange, du 26 octobre 1841). La commission, par l'organe de son rapporteur Lamartine, demanda que le délai fût porté de 10, non pas à 30, mais à 50 années. Mais les juristes de la Chambre s'élevèrent contre le principe même de la propriété littéraire. « Il n'y a pas, disait Lestibouois, de propriété de la pensée. » Et Berville déclarait : « L'auteur qui se fait beaucoup lire est largement rémunéré ; celui qui est moins lu est rémunéré en proportion de son talent. Cette récompense me paraît suffisante, et je ne crois pas, moi, que les auteurs de mérite se trouvent dans une condition pire que celle des avocats ou des magistrats de talent. » Le projet fut, le 2 avril 1841, purement et simplement repoussé. Dans un *post-scriptum* à la lettre *De M^{lle} Sedaine et de la propriété littéraire*, daté du 15 janvier 1843, qui fut ajouté à la brochure, Vignyregistra l'accomplissement de ses prévisions de 1841. « Quinze jours après ma lettre ont commencé sur cette question des débats auxquels vous n'avez prêté que cette demi-attention distraite que je redoutais... La loi et le projet de la Commission, attaqués avec aigreur, défendus avec éloquence, furent fondus l'un dans l'autre, maniés et ballottés pendant quelques jours par des mains insouciantes, et ne présentèrent plus bientôt qu'un informe assemblage de principes incomplets et de corollaires sans principes. Des paroles inspirées, des élans généreux étaient écoutés, avec défiance et du bout des corridors, par des législateurs ambulants et dédaigneux ; ceux qui s'arrêtaient dans leurs inquiètes promenades jetaient de leurs bancs quelques mots de mécontentement qui témoignaient qu'une sorte de mauvaise humeur obstinée leur ôtait l'envie de s'appliquer à comprendre. Les belles-lettres et l'art étaient comme suspects de prétentions exagérées et d'envahissement, et tout à coup, au dernier jour, lorsqu'il s'agit de l'ensemble de la loi, une majorité

200 Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
 Reste des nations mortes, durable pierre
 Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
 On cherche les cités sans en voir un seul mur.

205 Diamant sans rival, que tes feux illuminent
 Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison !
 Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
 Que le berger t'enchâsse au toit de sa Maison.
 Le jour n'est pas levé ¹. — Nous en sommes encore
 (210 Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
 Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
 Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,

204 : M, (strophe) II.

205 : M, raison !

206 : M, les Peuples

207 : M, Que le Berger [t'enchâsse] [te grave] t'enchâsse D, maison.

211 : M, cette strophe manque.

survint qui n'en avait pas écouté la discussion, et elle fut déchirée comme un brouillon mal fait. » Et, sous la date de 1844, le poète écrivait encore dans son *Journal* (éd. de 1882, p. 178) : « Il est curieux de voir la morgue des députés. Ils ont, en général, des capacités de notaire et de clerc d'avoué, et s'en targuent comme de choses rares qui leur donnent droit de dédaigner les poètes et les philosophes. »

1. Allusion aux espérances d'une ère nouvelle suscitées par la prédication des premiers théoriciens socialistes, de Saint-Simon, de Fourier. L'ouvrage capital de celui-ci, la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* (1808), portait comme épigraphe ce vers de Voltaire :

Mais quelle épaisse nuit couvre encor la nature ?

emprunté au VI^e *Discours sur l'homme*, avec une légère variante (*couvre*, au lieu de : *voile*).

Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
 Met aux coups mutuels le premier appareil ¹.
 15 La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
 Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
 Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil ².

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde ;
 Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
 20 L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
 Où sont accumulés d'impalpables trésors.
 Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
 Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
 Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps ³.

218 : M, cette strophe manque.

1. Lamennais, *Politique à l'usage du peuple*, 1837-1839, *De la fraternité humaine* : « Et voyez, ce n'est pas seulement au sein de chaque peuple que la fraternité devenue pratiquement la loi interne de l'homme et la loi extérieure de la société, opérera cette union sainte ; elle doit, selon les desseins de Dieu, l'opérer encore entre les peuples, destinés, eux aussi, à ne former un jour qu'une grande famille, la famille universelle du genre humain. Jour pressenti dès l'origine, jour salué de loin par tous les prophètes de l'avenir, et dont les fils d'Adam ne cessent de chercher le signe précurseur dans l'Orient mystérieux des âges, quand luira-t-il enfin sur la terre ? Nous l'ignorons. Toutefois, les temps approchent, on n'en saurait douter. Déjà les nations chrétiennes, se dégageant des langes de l'antique barbarie où l'on s'efforce en vain de les retenir, appellent de tous leurs vœux une législation fondée sur le principe de la fraternité humaine, incapables désormais d'en supporter une autre ; et les peuples eux-mêmes commencent partout à se reconnaître comme frères... »

2. L'image est familière, à cette époque, à Alfred de Vigny. Voyez *Stello*, ch. III : « Je vous déclare d'abord que je suis las d'entendre parler de la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité*. l'une, pareille au dieu Terme et les jambes dans sa gaine, ne pouvant bouger... » et la lettre à la Vicomtesse du Plessis, du 10 novembre 1850 : « Moi qui suis en ce moment comme le dieu Terme, les pieds dans la terre, enfoncés jusqu'aux genoux, mais la tête ailleurs, je l'avoue, très près du ciel quelquefois. »

3. Malebranche, *De la Recherche de la Vérité*, l. III, 2^e partie, ch. vi : « Il faut... savoir que Dieu est très étroitement uni à nos

III

- 225 Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
 Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
 Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
 D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,

225 : M, en haut du feuillet qui débute par cette strophe, au milieu : III ; — à gauche : Lettre [seconde] troisième ; — à droite : Lettre (biffé) ; au-dessous : [2^{me}] 3^{me} lettre à Éva. — La strophe porte le numéro : 1.

226 : M, [quelle est ici ta fin] quel est ici ton but

227 : M, l'Homme

âmes par sa présence ; de sorte qu'on peut dire qu'il est le lieu des esprits, de même que les espaces sont en un sens le lieu des corps... Demeurons donc dans ce sentiment, que Dieu est le monde intelligible ou le lieu des esprits, de même que le monde matériel est le lieu des corps ». — Ch. XII : « Je l'ai appelé [l'esprit] esprit pur ou entendement pur, lorsqu'il reçoit de Dieu les idées toutes pures de la vérité, sans mélange de sensations et d'images ; non pas par l'union qu'il a avec le corps, mais par celle qu'il a avec le Verbe, ou la sagesse de Dieu... » — A la rigueur Vigny, sans avoir lu le livre de Malebranche, aurait pu retenir la formule de la vision en Dieu telle qu'elle est donnée par Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, 10^e entretien : « La première fois que je lus dans le grand ouvrage de cet admirable Malebranche, si négligé par son injuste et aveugle patrie, que *Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps*, je fus ébloui par cet éclair de génie et prêt à me prosterner. Les hommes ont peu dit de choses aussi belles. » Mais, outre que le second passage de Malebranche cité plus haut semble bien être passé sous ses yeux, il est intéressant de remarquer que les vers 223-224 semblent être la transcription poétique de l'épigraphe mise aux *Œuvres Complètes de Malebranche*, publiées par MM. de Genoude et de Lourdoueix, Paris, Sapia, 1837 : « Le Verbe est le lieu des intelligences, comme l'espace est le lieu des corps (MALEBRANCHE). » Il est possible que Vigny ait fait, vers cette époque, une étude attentive, dans cette édition, de *la Recherche de la Vérité*. En 1842 il notait, à propos de la critique faite par Malebranche de Montaigne, la « finesse et exactitude géométrique de l'analyse », et il ajoutait : « Le livre III^e, De l'entendement ou de l'esprit pur, est un des meilleurs. » (Document inédit cité par Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 217.)

Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
 230 En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
 Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir¹ ?

[Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
 Compagne délicate ! Éva ! sais-tu pourquoi ?
 C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
 235 Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
 — L'enthousiasme pur dans une voix suave.
 (C'est afin que tu sois son juge et son esclave
 Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi².

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
 240 Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
 Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
 Ton regard redoutable à l'égal de la mort³ ;

232 : M, (strophe) II.

236 : M, suave. —

239 : M, (strophe) III.

1. La Rochefoucauld, *Maximes posthumes*, DIX (éd. des *Grands Écrivains de la France*, Paris, Hachette, t. I, p. 224) : « Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fit un Dieu de son amour-propre, pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie. » — Vigny a lu cette maxime soit dans l'édition de Blaise, Paris, 1813, soit dans celle d'Aimé Martin, Paris, 1822, qui, en la publiant d'après une lettre à M^{me} de Sablé (*Portefeuille de Vaillant*, t. II, f° 256) ont, l'un et l'autre, imprimé par mégarde : *se fit un bien*, au lieu de : *se fit un dieu*. — « L'arbré du savoir » est une réminiscence directe de la *Genèse*, ch. II, v. 9 : « Le Seigneur Dieu avait aussi produit de la terre toute sorte d'arbres beaux à la vue et dont le fruit était agréable au goût, et l'arbre de vie au milieu du Paradis, avec l'arbre de la science du bien et du mal. »

2. *Genèse*, ch. III, v. 16 : « Dieu dit aussi à la femme : ... Vous serez sous la puissance de votre mari, et il vous dominera. »

3. *Cantique des Cantiques*, ch. VI, v. 9 : « Quelle est celle-ci, qui s'avance comme l'aurore quand elle se lève, ... et qui est terrible comme une armée rangée en bataille ? » — Ch. VIII, v. 6 : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras, parce que l'amour est fort comme la mort... » — *Ecclésiaste*, ch. VII, v. 27 : « Et j'ai trouvé la femme plus amère que la mort. »

Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...

— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
245 Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
250 Parfois, sur les hauts lieux ¹ d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
255 Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitude,
Tu pousses par le bras l'homme... il se lève armé ².

243 : M, [Tous cherchent] Chacun cherche

246 : M, (*strophe*) IV. — Ta Pensée

251 : M, [Troublée au bruit des vents, ta mobile Pensée] [Le bruit des vents la trouble : oui, ta faible Pensée] Troublée au bruit des vents, ta mobile Pensée

253 : M, (*strophe*) V.

256 : M, L'orgue [gémit] entend

257 : M, le vers entier a été biffé, puis récrit, sans changement, par Vigny.

259 : M, [Et poussé par ton bras l'homme] Tu pousses par le bras l'homme ; il

1. « Les hauts lieux (*excelsa*) » expression fréquemment employée dans le langage biblique. — *Rois*, l. III, ch. III, v. 2 : « Le peuple néanmoins immolait dans les hauts lieux. » — Voir même livre, ch. III, v. 4 ; ch. XII, v. 31 et 32 ; ch. XIII, v. 2 ; ch. XIV, v. 23, etc.

2. Milton, *Paradis Perdu*, VIII, v. 540-559 (c'est Adam qui parle d'Ève) : « Je comprends bien que, selon le premier dessein de la nature, c'est elle qui est l'inférieure par l'esprit et par ces facultés

60

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.

260 : M, (strophe) VI. — [Bénéissons cette] : ces deux mots esquissent un début de strophe qui n'a pas eu de suite.

internes qui sont les plus excellentes ; que dans son extérieur aussi elle ressemble moins à l'image de celui qui nous a faits tous deux, et qu'elle exprime moins le caractère de cette domination qui nous a été accordée sur les autres créatures ; cependant, quand je m'approche de ses charmes, elle me semble si parfaite et en elle-même si accomplie, si consciente de ses droits, que tout ce qu'elle résout de faire ou de dire semble le plus sage, le plus vertueux, le plus prudent, le meilleur. La science la plus haute en sa présence tombe à rien ; la sagesse, en discourant avec elle, perd contenance et prend l'air de la folie. L'autorité et la raison vont à sa suite, comme si elle avait été conçue la première, et non pas créée ensuite par accident ; et, pour tout achever, la grandeur d'âme et la noblesse édifient en elle leur demeure la plus charmante, et créent autour d'elle un respect mêlé de frayeur, mis comme une garde angélique. » — Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, X, *De la figure humaine* : « Le beau sexe... est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux ; il est encore, pour ceux qui ont un cœur,... le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables, le sexe consolateur qui prend soin des malades et qui les touche sans les blesser. L'homme a beau vanter sa puissance et sa force : si ses mains robustes manient le fer, celles de la femme, plus adroites et plus utiles, savent filer le lin et les toisons de brebis. L'un combat les noirs chagrins par les maximes de la philosophie, l'autre les éloigne par l'insouciance et les jeux. L'un résiste aux maux du dehors par la force de sa raison ; l'autre, plus heureuse, leur échappe par la mobilité de la sienne... Ainsi ils ont été créés afin de supporter ensemble les maux de la vie, et pour former par leur union la plus puissante des consonances et le plus doux des contrastes... La femme plaît à tous nos sens par sa forme et par ses grâces. Elle a dans son caractère tout ce qui peut intéresser le cœur humain dans tous les âges... Sa légèreté et ses caprices mêmes balancent, en tout temps, la gravité et la constance trop réfléchie de l'homme, et en acquièrent réciproquement de la pondération. Ainsi les excès d'un sexe et les défauts de l'autre se compensent mutuellement. Ils sont faits, si j'ose dire, pour s'encastrent les uns dans les autres comme les pièces d'une charpente... L'homme sans la femme, et la femme sans l'homme, sont des êtres imparfaits dans l'ordre naturel. Mais plus il y a de contrastes dans leurs caractères, plus il y a d'union dans leurs harmonies. »

265 Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;
270 L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant ¹.

266 : M, clairement *surcharge un premier adverbe peu lisible ; peut-être : nettement.*

267 : M, (*strophe*) 18. — [Le ciel n'est plus pour moi qu'une vaste]
Viens donc, le ciel pour moi n'est plus qu'une D, Viens donc,
le ciel

1. Milton, *Paradis Perdu*, VIII, v. 510-520 (c'est Adam qui parle d'Ève) : « Au bosquet nuptial je la menai, rougissante comme le matin : tout le ciel et toutes les constellations heureuses répandirent à cet instant leurs plus exquis influences ; la terre et toutes ses collines firent un signe de congratulation ; joyeux étaient les oiseaux ; les fraîches brises, les vents légers chuchotaient la nouvelle aux bois, et de leurs ailes ils nous jetèrent des roses, ils nous jetèrent les parfums ravis au buisson embaumé, à plaisir, jusqu'à l'heure où l' amoureux oiseau de la nuit entonna le chant des épousailles et ordonna à l'étoile du soir de monter en hâte au sommet de la colline pour allumer le flambeau nuptial. » — Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, XII, *Du sentiment de l'amour* (en parlant de deux jeunes amants) : « L'amour prend dans leurs âmes pures tous les caractères de la religion et de la vertu. Ils fuient les assemblées tumultueuses des villes, les routes corrompues de l'ambition, et cherchent dans les lieux reculés quelque autel champêtre, où ils puissent jurer de s'aimer éternellement. Les fontaines, les bois, le lever de l'aurore, les constellations de la nuit, reçoivent tour à tour leurs serments. Souvent égarés dans une ivresse religieuse, ils se prennent l'un l'autre pour une divinité. Toute maîtresse fut adorée, tout amant fut idolâtre. L'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent, leur paraissent consacrés par leur atmosphère... »

75 Éva, j'aimerais tout dans les choses créées,
 Je les contemplerai dans ton regard rêveur
 Qui partout répandra ses flammes colorées,
 Son repos gracieux, sa magique saveur :
 Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
 30 Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
 Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur ¹.

274 : M, (*strophe*) 19. — [Ainsi] Éva !

275 : M, [Ainsi] Éva ! je les verrai

276 : M, [Qui répandra sur tout] Qui partout répandra

279 : M, *en face de ce vers et du suivant, un trait vertical.*

1. L'aversion pour la campagne et la nature, et, par contre-coup, la préférence pour la vie dans les villes, sont des sentiments que Vigny a souvent exprimés dans sa *Correspondance*. « Le silence des champs ne vous fait-il donc jamais mal ? Les arbres noirs me semblent des cyprès plantés sur des tombes... La vie publique, dans les villes, les idées générales, les luttes, les passions avouées ou cachées, heureuses ou souffrantes, tout cela me rend à moi-même. » (A la marquise de La Grange, 27 octobre 1839). — « Ne croyez donc pas au bien que fait la campagne. La nature nous déteste, la terre ne cherche qu'à se débarrasser de nous et nous blesse de toutes les façons, l'ingrate que nous ne cessons de flatter ! » (A la même, 3 octobre 1840). — « Je vous plains d'être à la campagne et de ne pas prendre part à tout ce que nous disons et pensons ici. Oui, c'est une chose égoïste et haïssable que cet isolement, et, dans ce silence des pluies et des gelées, on se monte la tête contre ses meilleurs amis, comme vous le faites ; l'immobilité de la nature et surtout de la nature morte des hivers porte à s'endurcir contre les plus légitimes épanchements de l'âme ; l'étendue triste des horizons muets fait croire que l'on est oublié de l'univers, et les hommes paraissent de loin aussi noirs que les arbres qui allongent leurs griffes dans un ciel gris et portent des corbeaux méchants. Oui, c'est à présent le siècle des grandes villes ; revenez, c'est ici que l'on vit... » (A la même, 24 novembre 1843). — « La campagne est-elle pour vous une suite de visites, et un chapelet de salons où vous allez dire un *ave* ! S'il en est ainsi, je vous plains. Pour moi, je ne lui pardonne son immobilité, son éternité impudente, sa fraîcheur et ses rajeunissements actuels sur les tombes de ceux qu'on aime, qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons. » (A la vicomtesse du Plessis, 10 août 1848). — « Puisse la nature qu'on encense lui faire du bien [sans doute à un de ses enfants] et ne pas vous faire de mal ! Je souhaite beaucoup qu'elle mérite tous les compliments fades que la poésie lui fait depuis que le monde existe. » (A Madame Lachaud, septembre 1856). — « Heureuses les personnes qui font avec vous ce beau voyage que vous décrivez ! Tous

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
 Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
 Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
 Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
 285 \ Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
 Je sens passer sur moi la comédie humaine ¹
 Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
 A côté des fourmis les populations ;
 290 Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
 J'ignore en les portant les noms des nations.
 \ On me dit une mère, et je suis une tombe.
 Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe ²,
 Mon printemps ne sent pas vos adorations.

281 : M, *cette strophe manque.*

288 : M, *cette strophe manque.*

mes voyages à moi se font dans l'intérieur de mon front... Je n'ai pas pu voir la nature, que j'aurais aimé à contempler, et, pour ne pas en avoir de regrets, j'ai fait des vers contre elle que je vous envoie, chère petite sœur bien-aimée. Je me suis persuadé, en maudissant la terre, ses bois et ses montagnes, que je les détestais, que je ne croyais plus ni à l'air, ni à la lumière, ni aux grands horizons, et que tout cela n'est, après tout, qu'une toile de fond bonne à servir de cadre à la beauté que l'on aime, à la personne qui vous accompagne dans la vie, et près de qui tout doit n'être rien. Ai-je tort ? ai-je raison ? Je ne sais ; mais il m'est nécessaire de croire toujours cela pour que les révoltes secrètes de l'homme soient un peu étouffées en moi, pour que je ne crie pas contre le ciel. Je vous prie, amie, ne me décrivez pas votre voyage quand vous reviendrez... » (À une amie, 7 septembre 1856).

1. On peut se demander si Vigny n'avait pas ici dans la mémoire le titre que Balzac venait, en 1842, de donner à l'ensemble de son œuvre, et qu'il avait noté ironiquement dans son *Journal* à la même date : « Une des choses curieuses de notre époque, c'est l'orgueil des prétentions littéraires démesurées. L'un [Soumet] appelle son livre *la Divine Épopée*, l'autre, *la Comédie humaine*. » (Éd. C.-Lévy, 1882, p. 166.)

2. La loi universelle de la mort, condition du renouvellement et de la perpétuation de la vie, a été posée par Lucrèce, à la suite de la

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,

295 : M, *cette strophe manque.*

prosopopée célèbre qui figure au chant III, v. 919 et suiv., du *De Natura rerum*, notamment dans la conclusion où le poète donne raison à la Nature contre le vieillard qui se cramponne à la vie (v. 951-959) :

Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque :
Cedit enim rerum novitate extrusa vetustas
Semper, et ex aliis aliud reparare necessest.
Nec quisquam in barathrum nec Tartara deditur atra :
Materies opus est, ut crescant postera sæcla ;
Quæ tamen omnia te vita perfuncta sequentur,
Nec minus ergo ante hæc quam tu cecidere cadentque.
Sic alid ex alio nunquam desistet oriri,
Vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu.

— Bossuet, *Sermon sur la Mort*, 1^{er} point : « J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce ; elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres usages... Que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ; on ne m'a envoyé que pour faire nombre, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. » — Buffon, *Histoire Naturelle, Le Bœuf* : « La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance. Tout ce qui a vie dans la nature vit sur ce qui végète, et les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végété. Pour vivre, il faut détruire ; et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier... A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même ; et la mort, qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés. Comme toutes les autres puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissonner les individus et les détruire avec le temps, pour se montrer elle-même indépendante de la mort et du temps, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, et faire de l'univers, en

reproduisant, en renouvelant tous les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau. » — *Ibidem*, *De la Nature, seconde vue* : « Un individu, de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'univers ; cent individus, mille ne sont encore rien ; les espèces sont les seuls êtres de la nature, êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanents qu'elle... Chaque espèce... ayant été créée, les premiers individus ont servi de modèle à tous leurs descendants. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort ou consumés par le temps... Le fonds des substances vivantes est donc toujours le même ; elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire par la différence des représentations : dans les siècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques et des plantes utiles semble occuper et couvrir en entier la surface de la terre ; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles reparait et domine à son tour dans les temps de disette et de dépopulation. Ces variations, si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la nature ; le ver à soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier. Que cette chenille du luxe disparaisse, que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs, que d'autres enfin minent, avant la récolte, la substance de nos épis, qu'en général l'homme et les espèces majeures dans les animaux soient affamés par les espèces infimes, la nature n'en est ni moins remplie ni moins vivante ; elle ne protège pas les unes aux dépens des autres, elle les soutient toutes ; mais elle méconnaît le nombre dans les individus, et ne les voit que comme des images successives d'une seule et même empreinte, des ombres fugitives dont l'espèce est le corps. » — Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, XXI : « La nature, indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il [l'ami qu'il a perdu] repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches ; les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs ; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. » — Chénedollé, *Études Poétiques*, 2^e éd., 1822, ode xxix, *L'indifférence de la Nature ou la mort de la jeune femme* :

La perte à la Nature a semblé si légère,
Qu'autour d'elle rien n'est changé !

.

Ainsi la Nature insensible
Et sans pitié pour nos douleurs,
Et dans sa rigueur inflexible,
Nous est cruelle et sourde et se montre impassible
A notre mort comme à nos pleurs.
Eh ! que lui fait que la jeunesse,

Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
 Sur l'axe harmonieux¹ des divins balanciers,
 Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
 J'irai seule et sereine, en un chaste silence
 Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

Ou le génie, ou la beauté,
 Pour nous sans retour disparaisse ?
 Sur ses lois appuyée, elle poursuit sans cesse
 Son immuable éternité.

— L'idée de l'indifférence de la nature envers l'homme est aussi une des idées chères à Leopardi. M. Serbanesco voit une preuve, ou tout au moins une forte présomption de l'influence exercée par le poète italien sur Alfred de Vigny dans le fait que « cette idée fondamentale du pessimisme de Vigny n'apparaît qu'en 1844, avec *la Maison du Berger*, c'est-à-dire deux années après les vers de Musset » [où il est question de Leopardi : *Après une lecture*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1842], et trois ans après la publication à Paris, chez Baudry, en 1841, des *Canti di Giacomo Leopardi*. Mais les citations qui ont été faites plus haut (voir p. 41, n. 1) de la correspondance d'Alfred de Vigny montrent que l'idée de l'indifférence ou de l'hostilité de la nature est bien plus ancienne chez lui, qu'elle lui vint d'ailleurs de son propre fonds ou de ses lectures ; et M. Serbanesco reconnaît lui-même que le rapprochement qu'il aimerait à faire ne se fonde sur aucun texte déterminé et qu'on ne peut sur cette question « rien affirmer de précis ». (*Leopardi et la France*, p. 422-427).

1. Allusion sans doute à la théorie pythagoricienne de l'harmonie des sphères, que Vigny pouvait connaître soit par le songe de Scipion (Cicéron, *De Re publica*, VI, 13), soit par tel ou tel des écrivains français, — ils ne sont pas rares au début du XIX^e siècle, — qui l'avaient célébrée en prose ou en vers. (Voir Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, II^e partie, l. 3, ch. 4 ; — Fontanes, *Essai sur l'Astronomie ; Contre les visites importunes ; La Maison Rustique : le Parc* ; — Chénedollé, *Génie de l'Homme*, ch. III). Il avait eu certainement sous les yeux un passage de Shakespeare sur le même sujet (*The Merchant of Venice*, V, 1), puisqu'il l'a ainsi traduit dans son *Shylock* (1828), acte III, sc. 12 (Lorenzo à Jessica) :

Sur le dôme sans fin vois la foule infinie
 Des diamants du ciel dans l'air même incrustés ;
 De ces globes suivant leurs chemins veloutés,
 Il n'en est pas un seul dont l'invisible roue
 Ne produise un concert qui se mêle et se joue
 Parmi les chants divins des anges aux yeux bleus ;
 Mais cet enchantement des sons miraculeux
 Ne se peut révéler qu'aux âmes délivrées
 Des corps, et pour toujours de bonheur enivrées.

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
 Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
 Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
 305 Nourrissant de leurs suc la racine des bois ¹.
 Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
 Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
 Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ².

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
 310 Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?

302 : M, (*strophe*) 23.

309 : M, (*strophe*) 24.

310 : M, Ange doux et [*illisible*] plaintif [que j'entends respirant]
 [qui m] qui parle en soupirant ?

1. Byron, *Lara*, Chant II, 1 : « On dirait que la puissante Nature s'élance hors de son berceau : le soleil est dans les cieux et la vie sur la terre, la fleur dans la vallée, la splendeur dans le rayon, la santé dans la brise, la fraîcheur dans les eaux courantes. Homme immortel ! contemple ses beautés dans leur glorieux éclat, et crie dans l'allégresse de ton cœur : Tout cela est à moi ! Regarde-les, pendant que tes yeux charmés peuvent les voir encore : demain viendra, où elles n'existeront plus pour toi ; et quelque douleur qui s'exhale sur ton cercueil insensible, ni la terre ni le ciel ne t'accorderont une larme ; pas un nuage de plus ne se formera, pas une feuille ne tombera, pas une brise ne poussera un soupir pour toi, pour personne ; mais les êtres rampants se régaleront de leur proie, et apprêteront ton argile à fertiliser le sol. »

2. Réplique au vers de Byron, *Caïn*, acte II, sc. 2 (Lucifer à Caïn) : « Je te plains d'aimer ce qui doit périr ». — Michelet, *Histoire de France*, t. IV, 1840, p. 152 (à propos de la mort de Louis d'Orléans, assassiné par l'ordre de Jean sans Peur) : « Quoi ? si jeune, si vivant naguère, et déjà passé ! Beauté, grâce chevaleresque, lumière de science, parole vive et douce, hier tout cela, aujourd'hui plus rien !... Rien ! davantage peut-être. Celui qui semblait hier un simple individu, on voit qu'il avait en lui plus d'une existence, que c'était en effet un être multiple, infiniment varié !... Chaque homme est une humanité, une histoire universelle... Et pourtant cet être, en qui tenait une généralité infinie, c'était en même temps un individu spécial, une personne, un être unique, irréparable, que rien ne remplacera. Rien de tel avant, rien de tel après ; Dieu ne recommencera point. Il en reviendra d'autres, sans doute ; le monde, qui ne se lasse pas, amènera à la vie d'autres personnes, meilleures peut-être, mais semblables, jamais, jamais !... »

Qui naîtra comme toi portant une caresse
 Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
 Dans les balancements de ta tête penchée,
 Dans ta taille indolente et mollement couchée,
 Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
 Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
 Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
 L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
 Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
 J'aime la majesté des souffrances humaines ¹,
 Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi ².

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
 Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
 Viens du paisible seuil de la maison roulante
 Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront ³.

315 : M, le texte finit avec ce vers ; au bas du feuillet Vigny a jeté, au crayon, cet autre, qui se rapportait peut-être au portrait d'Éva : Les perles d'Orient dans tes lèvres tombées... Au verso, à l'encre bleue, la note suivante : Pascal a dit à peu près : Je suis plus grand que l'univers parce que je sais qu'il m'écrase, et il m'écrase sans le savoir. (Voir la Bouteille à la mer, v. 15-16 et notes.)

1. Alfred de Vigny, *Journal d'un Poète*, sous la date de 1835 (éd. C.-Lévy, 1882, p. 98) : « J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme. L'Angleterre a cela de bon, qu'on y sent partout la main de l'homme. Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez. » — *Ibidem*, sous la date de 1844 (éd. citée, p. 180) : « POÈMES PHILOSOPHIQUES. — J'aime la majesté des souffrances humaines. Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. L'esprit d'humanité ; l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées. »

2. Byron, *Manfred*, acte 1, sc. 2 : « O Terre, ô ma mère, et toi, Aube qui commences à poindre, et vous, Montagnes, pourquoi êtes-vous belles ? Je ne puis vous aimer. »

3. Shelley, *Prométhée délivré*, acte III, sc. 3, trad. Rabbe (c'est Prométhée qui parle) : « Asia, toi, lumière de vie, ombre d'une beauté

Tous les tableaux ¹ humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand, devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront.

330 Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ² ;

non révélée ; et vous, belles nymphes ses sœurs, qui avez fait de mes longues années de peine un doux souvenir, grâce à votre amour et à vos soins, désormais nous ne nous séparerons plus. Il y a une caverne, toute tapissée de plantes grimpantes parfumées,... un simple séjour, qui sera le nôtre : là nous nous asseoirons et causerons temps et changement... Et l'on verra accourir ici de toutes parts... les échos du monde humain, parlant avec la voix basse de l'amour, une voix à peine entendue, et les murmures plaintifs de la Pitié aux yeux de colombe, et la Musique, l'écho lui-même du cœur, et tout ce qui adoucit ou améliore la vie de l'homme, maintenant libre. Et les ravissantes visions, d'abord obscures, puis radieuses... nous visiteront : immortelle progéniture de la Peinture, de la Sculpture, de la Poésie inspirée et des Arts, qu'on ne saurait imaginer, mais qui cependant doit être, voix errantes et sombres de tout ce que l'homme doit devenir... »

1. Ce terme de « tableau », — suggéré par une comparaison familière à Vigny entre l'art du peintre et celui de l'écrivain (voir la lettre à la Vicomtesse du Plessis du 15 septembre 1850 : « Toujours est-il que ces deux romanciers [Soulié et Balzac] ne choisissaient pas assez dans leurs idées. Un grand peintre produit sans cesse, jour et nuit, et malgré lui, des esquisses et des ébauches, mais il ne doit choisir que les plus belles pour les exécuter en tableaux. ») — est employé couramment par le poète pour désigner celles de ses compositions en vers ou en prose qu'il juge achevées et dignes de figurer dans son œuvre. « Je fis depuis [*Cinq-Mars*] ce que j'ai fait toujours, des esquisses qui font mes délices, et du milieu desquelles je tire de rares tableaux ». (Lettre à Brizeux, du 2 août 1831.) — « Je ne vais point dans le monde, et je prépare dans la solitude des ouvrages dont je m'amuse à jeter les esquisses et les ébauches sur le papier. Une de ces nuits j'en saisirai une et j'en ferai un tableau. » (Au marquis de La Grange, 3 juin 1832). — « Je porte de lourds ennuis dans l'âme et des tourments que les Génies du mal ont inventés, je crois, tout exprès, pour m'empêcher de travailler et d'achever mes ouvrages favoris. A peine ai-je le temps de crayonner les esquisses des tableaux sans nombre que je rêve. » (A la marquise de La Grange, 29 décembre 1840). Rapprocher enfin les vers 58-63 de l'*Esprit Pur*. — Sur cette expression « l'Esprit pur », voir les notes de la pièce du même nom.

2. Rapprocher le passage du livre X des *Martyrs*, déjà cité p. 18, n. 1.

Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines ¹,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

1. Shakespeare, *Comme il vous plaira*, acte IV, sc. 1 (c'est Rosalinde qui parle) : « Orlando... les filles sont comme le mois de mai, tant qu'elles sont filles ; mais le temps change, quand elles sont femmes. Je serai plus jalouse de toi qu'un pigeon de Barbarie ne l'est de sa pigeonne, plus criarde qu'un perroquet avant la pluie ; j'aurai plus de fantaisies qu'un singe, plus de caprice dans mes désirs qu'une guenon ; je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine... » La Diane dont parle ici Rosalinde n'est pas, comme on le dit ordinairement, la Diane en albâtre qui ornait à Londres, au temps de Shakespeare, la fontaine de la « great Cross in West Cheape » et jetait de l'eau par les seins, mais bien l'héroïne de la *Diana Enamorada*, la célèbre pastorale de George de Montemayor. La plupart des scènes que le roman déroule se passent au bord de la « fontaine des Alisiers » : la bergère Diane y verse maintes larmes, soit qu'elle ait quelque motif de pleurer, soit qu'elle n'en ait point, et même lorsqu'on s'attendrait plutôt à la voir sourire. L'allusion ironique à l'éternelle pleureuse au bord de la fontaine n'a pas été saisie par Alfred de Vigny. — pas plus d'ailleurs que par aucun commentateur de Shakespeare. En empruntant au poète anglais cette comparaison, il n'a point pensé à une autre Diane qu'à la déesse qui fut la grande baigneuse de la mythologie antique, rafraîchissant son corps, après ses chasses, dans les étangs des bois et rêvant peut-être avec mélancolie, sur leurs bords mystérieux, à son bel Endymion.

LES ORACLES

DESTINÉE D'UN ROI

I

Ainsi je t'appelais au port et, sur la terre,
Fille de l'Océan¹, je te montrais mes bois.
J'y roulais la Maison errante et solitaire.
— Des dogues révoltés j'entendais les abois.
5 — Je voyais, au sommet des longues galeries,
L'anonyme drapeau des vieilles Tuileries
Déchiré sur le front du dernier des vieux Rois.

II

L'oracle est à présent dans l'air et dans la rue.
Le passant au passant montre au ciel tout point noir.

TITRE : M, dans le coin supérieur gauche du premier feuillet : 3^e Poème
— Au-dessous du titre, au crayon : A refaire. 8 janvier 1863. Exagéré,
injuste sur quelques points. — Pas de sous-titre.

3 : D, maison

7 : D, rois.

9 : M, Le Passant au Passant

1. Vigny, dans cette pièce, s'adresse manifestement à la personne qu'il avait en vue lorsqu'il écrivait le début et la conclusion de la *Maison du Berger*. La périphrase « Fille de l'Océan », qui ne peut convenir qu'à une insulaire, s'appliquerait bien, semble-t-il, à l'amie anglaise du poète, Madame Holmès. Voir ci-dessus, p. 13, n. 1.

Nous-même en mon désert nous lisions dans la nue,
 Quatre ans avant l'éclair fatal ¹. — Mais le Pouvoir
 S'enferme en sa Doctrine, et, dans l'ombre, il calcule
 Les problèmes sournois du jeu de sa bascule ²,
 N'entend rien, ne sait rien et ne veut pas savoir.

III

C'était l'an du Seigneur où les songes livides
 Écrivaient sur les murs les trois mots flamboyants ³;

11 . D, pouvoir

12 : D, doctrine,

16 : M, flamboyans;

1. Allusion à la *Maison du Berger* (v. 169-196), dont l'achèvement, tout au moins, se trouve ainsi daté par Vigny de l'année même où le poème a paru dans la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 juillet 1844).

2. Cette expression est employée par Vigny pour caractériser dans son ensemble le régime parlementaire, tel qu'il lui paraît avoir été pratiqué sous la monarchie de Juillet. Elle est empruntée au vocabulaire politique de l'époque. Elle fut appliquée particulièrement au ministère Thiers du 1^{er} mars 1840. Thiers prétendait gouverner en s'appuyant alternativement sur les deux partis opposés. Cette conception lui fut, dès la première heure, très vivement reprochée. Dans la séance du 24 mars, Desmousseaux de Givré concluait ainsi son discours : « Un cabinet qui se place au milieu des deux grandes opinions de cette Chambre et des deux grandes opinions du pays renouvelle ces entreprises des cabinets de la Restauration qui ont été désignés sous un nom fâcheux et qui n'a rien de parlementaire. C'est le système de bascule qu'on introduit dans cette Chambre, c'est ce système qui permet, sur une question d'ordre intérieur, de trouver une majorité à droite, et, sur une question d'ordre extérieur, de trouver une majorité à gauche; de n'avoir habituellement aucune majorité, et d'en avoir, pour des occasions graves, trop graves peut-être, d'en avoir deux à sa disposition. Une telle politique, Messieurs, je ne la comprends pas... » Et, dans la séance du 27 mars, Garnier-Pagès, reprenant la pensée, lui donnait le tour épigrammatique qui devait l'enfoncer dans les esprits : « Que si vous étiez décidés à ne rien faire,... vous seriez ce que je crois être le pire de tous les ministères. J'en demande pardon à l'homme que je vais nommer, vous seriez le ministère Decazes, le ministère de bascule. (*Rires et bruit.*) »

3. *Daniel*, V, 1, 4-5, 25 : « Le Roi Balthazar fit un grand festin à mille des plus grands de sa cour, et chacun buvait selon son âge... Ils

- Et l'heure où les Sultans, seuls sur leurs trônes vides,
Disent au ciel muet : « Où sont mes vrais Croyants ? »
— Le temps était venu des sept maigres génisses.
20 Mais en vain tous les yeux lisaient dans les auspices ;
L'aveugle Pharaon dédaignait les Voyants ¹.

IV

Ulysse ² avait connu les hommes et les villes,
Sondé le lac de sang des révolutions,

17 : D, sultans,

18 : M, Croyans D, croyants

21 : M, la majuscule de Voyants en surcharge. D, voyants.

buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre. Au même moment on vit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivait près du chandelier sur la muraille de la salle du Roi, et le Roi voyait le mouvement des doigts de la main qui écrivait... Or voici [dit Daniel] ce qui est écrit : MANE, THECEL, PHARES. »

1. *Genèse*, XLI, 1-4, 25-27 : « Pharaon eut un songe. Il lui sembla qu'il était sur le bord du Nil, d'où sortaient sept vaches fort belles et extrêmement grasses, qui paissaient dans les marécages ; qu'ensuite il en sortit sept autres toutes défigurées et extraordinairement maigres, qui paissaient aussi sur le bord du même fleuve et en des lieux pleins d'herbes, et ces dernières dévorèrent les premières qui étaient si grasses et si belles... Joseph [consulté] répondit : « Les sept vaches si belles... que le Roi a vues en songe,... signifient sept années d'abondance. Les sept vaches maigres et défaites... marquent sept autres années d'une famine qui devait arriver. »

2. Réminiscence d'Homère, *Odyssée*, I, 1-3 :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ
πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν.
πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω...

— ou d'Horace, *Épîtres*, I, II, 18-20 :

... Ulixen

Qui domitor Trojæ multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit...

et *Art Poétique*, 141-142 :

Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora Trojæ,
Qui moribus hominum multorum vidit et urbes.

— Vigny n'a pas été le premier sans doute à comparer le caractère et la destinée de Louis-Philippe avec le caractère et la destinée d'Ulysse. Henri Heine, en particulier, avait fait plusieurs fois le rapprochement dans les lettres qu'il envoyait de Paris, entre 1840 et 1843, à la

Des saints et des héros les cœurs faux et serviles,
 Et le sable mouvant des constitutions.
 — Et pourtant, un matin, des royales demeures,
 Comme un autre en trois jours, il tombait en trois heures ¹,
 Sous le vent empesté des déclamations.

V

Les Parlements jouaient aux tréteaux populaires ²,
 A l'assaut du Pouvoir par l'applaudissement.

- 24 : M, Saints
 28 : M, Déclamations.
 29 : D, parlements M, Populaires.
 30 : D, pouvoir

Gazette universelle d'Augsbourg, et qui furent réunies, en 1855, dans le volume intitulé *Lutèce*. — *Lettre XXIV*, 6 novembre 1840 : « Quant à Louis-Philippe, nous avons assez souvent exprimé dans ces feuilles notre opinion à son égard. Il est un grand roi, bien qu'il ressemble plus à Ulysse qu'à Ajax, ce furieux héros qui succomba d'une manière bien lamentable dans sa lutte avec l'inventif et calme favori de Minerve. » — *Lettre XXV*, 7 novembre 1840 : « Le roi a pleuré ! c'est un événement désolant. Beaucoup de gens, toutefois, regardent ces larmes royales comme suspectes, et les comparent à celles du renard de la fable. Mais n'est-ce pas déjà assez tragique qu'un roi soit harcelé et tourmenté au point d'avoir recours à l'humide expérience des pleurs ? Non, Louis-Philippe, l'Ulysse moderne, le royal souffre-douleur, n'a pas besoin de faire violence à son appareil lacrymal en pensant aux désastres dont il est menacé, et avec lui son peuple et tout l'univers. » — *Lettre XXX*, 13 février 1841 (à propos du projet de loi sur les fortifications de Paris) : « ... Si Paris tombait entre les mains des républicains par suite d'une révolte, les puissances étrangères viendraient peut-être investir cette ville avec des forces armées, mais ce ne serait probablement pas pour essayer une restauration en faveur de Louis-Philippe, qui, en juillet 1830, devint roi des Français non parce que Bourbon, mais quoique Bourbon ! Voilà ce que sent le fils de Laërte, et voilà pourquoi il se retranche dans son Ithaque. »

1. L'antithèse ne paraîtra sans doute pas forcée, si l'on se rappelle que, le 24 février 1848, à huit heures du matin, Thiers amenait avec lui aux Tuileries, pour les présenter au roi, les membres du cabinet qu'il avait été chargé de former, après la démission de Guizot et le refus de Molé ; qu'à onze heures l'émeute triomphait à l'Hôtel de Ville, et qu'à midi et demie Louis-Philippe signait son abdication.

2. Le sévère jugement qui va suivre sur le roi Louis-Philippe et la monarchie de Juillet est inspiré par l'orageuse discussion sur le projet

Leur tribune savait, par de feintes colères,
 Terrasser la raison sous le raisonnement ¹.
 Mais leurs coups secouaient la poutre et le cordage,
 Et le frêle tréteau de leur échafaudage
 35 Un jour vint à oïr et croula lourdement.

34 : M, échaffaudage

d'adresse qui occupa quatre séances du Sénat, du 20 au 24 février 1862. En réponse à un discours de M. de Ségur d'Agnesseau qui visait spécialement le duc de Persigny, ministre de l'intérieur, M. Piétri fit le procès des « partisans du passé, qui, après avoir par leurs conseils préparé et accompli la ruine des gouvernements antérieurs, semblent en vouloir combiner le rétablissement impossible. » Il leur reprochait durement l'impuissance dont ils avaient donné le spectacle quand ils étaient au pouvoir : « Trente ans de régime parlementaire nous ont donné plutôt l'apparence de la liberté que la liberté même. Qu'importaient en effet au pays ces bruyantes luttes qui, sous prétexte d'intérêt général, n'étaient qu'un jeu de personnalités ? Des députés élus par une poignée d'électeurs tourmentaïent la royauté en oubliant le peuple ! » Il accusait ces attardés de créer, involontairement sans doute, des difficultés au gouvernement impérial, et de « montrer à tout le monde la démocratie comme un épouvantail. » Il les menaçait, en terminant, de se voir mis au rancart. — La suite des débats amena le prince Napoléon à intervenir pour défendre la société moderne mise en cause par le marquis de la Rochejacquelin. Il fit l'éloge du « napoléonisme libéral et populaire », se glorifia de soutenir la cause de la Révolution et cita incidemment quelques phrases qui reproduisaient le sens plutôt que la lettre d'un article publié par Victor Cousin dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1851 (*Des principes de la Révolution française et du gouvernement représentatif*) : « On dit que la France est mobile, capricieuse, difficile à gouverner, et incapable d'un gouvernement raisonnable ; on l'accuse d'avoir renversé l'un après l'autre tous ses gouvernements. Autant de mots, autant d'erreurs. La France du XIX^e siècle est immuable dans ses vœux ; elle est très facile à gouverner ; elle n'a renversé aucun de ses gouvernements ; ils se sont tous précipités eux-mêmes. Depuis que la révolution est accomplie, la France ne veut, ne demande qu'une seule chose, le développement régulier et paisible de ses principes. Un pouvoir qui gouvernerait dans ce sens serait sûr de l'immortalité. Tout gouvernement qui manque à l'une ou à l'autre de ces deux conditions, le triomphe des principes de la révolution et la modération dans ce triomphe, c'est-à-dire la liberté et l'ordre, périclité plus ou moins vite, selon le degré et la mesure même de ses fautes. »

1. Molière, *Les Femmes Savantes*, acte II, sc. 7 :

(Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
 Et le raisonnement en bannit la raison.

VI

Les Doctrines croisaient leurs glaives de chimères
 Devant des spectateurs ~~gravement~~ assoupis.
 Quand les lambris tombaient sur eux, ces gens austères
 Ferrailaient comme Hamlet, sous la table accroupis.
 40 Poursuivant, comme un rat, l'argument en détresse,
 Ces fous, qui distillaient et vendaient la sagesse,
 Tuajent Polonius à travers le tapis ¹.

VII

O de tous les grands cœurs Déesses souveraines,
 Qu'avez-vous dit alors ? ô Justice, ô Raison !
 45 Quand, par ce long travail des ruses souterraines,
 Sur le maître étonné s'effondra la maison,

36 : D, doctrines, M, Chimères.

39 : D, accroupis ;

41 : M, Fous

43 : M, la strophe VII actuelle était d'abord la huitième ; elle était précédée d'une strophe 7 (la numérotation est en chiffres arabes dans le manuscrit) qui a disparu totalement, par ablation de la moitié supérieure du feuillet (le quatrième) qui les portait toutes les deux. La numérotation a été rectifiée, depuis la strophe VII actuelle jusqu'à la fin, au crayon, comme a été écrite la note mise au-dessous du titre. C'est à ce retranchement de la primitive strophe 7 que s'est borné le remaniement dont Vigny, le 8 janvier 1863, avait conçu le projet. — M, Cœurs D, déesses M, Souveraines,

44 : D, alors,

1. Shakespeare, *Hamlet*, acte III, sc. 4 : « LA REINE (à Hamlet) : Que veux-tu faire ? tu ne veux pas m'assassiner ? Au secours ! au secours ! Holà ! — POLONIUS (derrière la tapisserie) : Qu'y a-t-il ? Holà ! au secours ! — HAMLET : Qu'est-ce donc ? un rat ! (Il donne un coup d'épée à travers la tapisserie.) Mort ! un ducat qu'il est mort ! — POLONIUS (derrière la tapisserie) : Ah ! je suis assassiné ! (Il tombe et meurt.) »

Sous le trône écrasant le Divan doctrinaire ¹
 Et l'écu d'Orléans, qu'on croyait populaire
 Parce qu'il n'avait plus fleur de lis ni blason ².

47 : D, écrasa D, divan M, Doctrinaire

48 : M, Populaire

49 : M, Fleur de lys

1. « Les doctrinaires, qu'on avait affublés de ce sobriquet parce que le mot de doctrine revenait souvent dans leurs écrits et leurs discours, étaient des monarchistes constitutionnels sincères... C'étaient les Royer-Collard, les Guizot, les Beugnot, les Camille Jordan qui, après M. de Chateaubriand, avaient formulé avec le plus d'éclat et de précision la théorie de ce système représentatif que l'un d'eux appelait la justice organisée, la raison vivante, la morale armée. Ils formaient [sous la Restauration] une petite phalange, et le mot de *Canapé de la doctrine* était venu de ce qu'on prétendait qu'ils pouvaient tous s'asseoir sur un canapé. » (Victor du Bled, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. I, p. 52.) Sous Louis-Philippe, les doctrinaires forment, à la Chambre des Députés, le centre droit.

2. Après le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché (journées des 14 et 15 février 1831), « l'émeute ayant laissé voir que les fleurs de lys de la maison de France lui déplaisaient presque autant que les croix des églises, M. Laffitte, dès le 16 février, présente à la signature du Roi une ordonnance supprimant ces fleurs de lys dans l'écusson royal et dans le sceau de l'État ; Louis-Philippe se refuse d'abord à mutiler son propre blason ; mais trop porté à considérer toute résistance comme impossible, il finit par céder aux instances de son ministre ; le jour même les voitures du Roi sortent du palais avec leurs panneaux grattés. » (Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*, t. I, p. 192.) L'ordonnance du 16 février était ainsi conçue : « A l'avenir, le sceau de l'État représentera un livre ouvert portant ces mots : *Charte de 1830*, surmonté de la couronne fermée, avec le sceptre et la main de justice en sautoir et des drapeaux tricolores derrière l'écusson, et pour exergue : *Louis-Philippe I^{er}, roi des Français*. » En la publiant dans son numéro du 17 février, le *Moniteur Universel* y ajouta le commentaire suivant : « En conservant les fleurs de lys sur le sceau de l'État, le Roi n'y avait vu qu'un emblème qui avait été celui de la France pendant plusieurs siècles et auquel se rattachaient des souvenirs honorables pour ses ancêtres et glorieux pour la nation. Mais depuis que de coupables tentatives en ont fait un signe de ralliement pour les ennemis de la nouvelle dynastie et de nos institutions, et que l'opinion publique ne voit plus dans cet emblème que des souvenirs récents qui sont odieux, le Roi a écarté toute autre considération et a rendu, pour changer le sceau de l'État, l'ordonnance qui se trouve ci-dessus dans la partie officielle. En même temps le Roi a donné des ordres pour faire disparaître les fleurs de lys partout où on pourrait le faire

VIII

- 50 Reines de mes pensers ! Ô Raison ! Ô Justice !
 Vous avez déployé vos balances d'acier
 Pour peser ces esprits d'audace et d'artifice
 Que le Destin venait enfin d'humilier,
 Quand son glaive, en coupant le faisceau des intrigues,
 55 Trancha le nœud gordien des tortueuses ligues
 Que leurs ongles savaient lier et délier.

IX

- Vous avez dit alors, de votre voix sévère :
 « Malheur à vos amis, comme à vos alliés,
 Sophistes qui parlez d'un ton de sermonnaire !
 60 Il a croulé, *ce sol qui tremblait sous vos pieds* ¹.

- 50 : D, pensers,
 52 : M, Esprits
 53 : M, Que [leur] le Destin
 54 : M, Quand [d'un] son glaive
 55 : M, Gordien
 59 : M, Sermonaire !

sans dégrader les monuments publics, et sans renouveler les mutilations auxquelles donna lieu, en 1814, l'enlèvement des emblèmes de la république et du règne de Napoléon. Déjà, par les ordres du Roi, on rétablit, sur l'arc de triomphe du Carrousel, les anciens bas-reliefs qui en avaient été détachés à l'époque de la Restauration. » Et la reine Marie-Amélie écrivait sur son journal intime : « En sortant sur la terrasse, j'eus la douleur de voir abattre les fleurs de lys qui décoraient les balcons. Peut-être un premier mouvement d'orgueil m'a-t-il rendue trop sensible à cette destruction des blasons de ma famille. Mais il m'était pénible de voir qu'on cédât ainsi à toutes les volontés populaires. » (Cité par A. Trognon, *Vie de Marie-Amélie*, p. 208.)

1. Allusion au vers 177 de la *Maison du Berger*, qui vise les hommes politiques du temps :

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
 Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains...

Mais tomber est trop doux pour l'homme à tous funeste ;
De la punition vous subirez le reste,
Corrupteurs ! vos délits furent mal expiés.

X

« Maîtres en longs discours à flots inépuisables !
65 Vous qui tout enseignez, n'aviez-vous rien appris ?
Toute Démocratie est un désert de sables¹ ;
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.
Ce n'était pas assez d'y dresser quelques tentes
Pour un tournoi d'intrigue et de manœuvres lentes
70 Que le souffle de flamme un matin a surpris.

XI

« Vous avez conservé vos vanités, vos haines,
Au fond du grand abîme où vous êtes couchés,

61 : M, Mais [c'est peu de tomber] ~~tomber est trop doux~~

64 : D, intarissables !

66 : D, démocratie

69 : M, Tournoi

71 : M, vos Vanités, vos Haines, (les majuscules en surcharge).

1. Vigny, *Journal d'un Poète*, éd. C.-Lévy, 1882, p. 261, *Le Désert* :
« Le désert, hélas ! c'est toi, démocratie égalitaire, c'est toi, qui as tout enseveli et pâli sous tes petits grains de sable amoncelés. Ton ennuyeux niveau a tout enseveli et tout rasé. Les seigneuries sont d'abord tombées ; puis, après les hauts barons, les chevaliers bardés de fer qui étaient posés sur la terre comme des tours protectrices levant des bannières de la France au soleil. La route était encore tracée au loin de distance en distance par les squelettes abandonnés des dynasties abattues ; mais les sables éternellement roulés les ont ensevelis sous leur cendre volante. Éternellement la vallée et la colline se déplacent, et seulement on voit de temps à autre un homme courageux ; il s'élève comme la trombe et fait ses dix pas vers le soleil, puis il retombe en poudre, et l'on n'aperçoit plus au loin que le sinistre niveau de sable. »

Comme les corps trouvés sous les cendres romaines
 Debout, sous les caveaux de Pompéia cachés,
 75 L'œil fixe, lèvres ouverte et la main étendue,
 Cherchant encor dans l'air leur parole pendue,
 Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés¹.

XII

« Partout où vous irez, froids, importants et fourbes,
 Vous porterez le trouble, en des sentiers étroits
 80 Des coalitions suivant les lignes courbes,
 Traçant de faux Devoirs et frappant de vrais Droits,
 Gonflés d'orgueil mondain et d'ambitions folles,
 Imposant par le poids de vos âpres paroles
 A l'humble courageux la plus lourde des croix.

XIII

85 « Peuple et Rois ont connu quels conseillers vous êtes,
 Quand sous votre ombre en vain votre Prince abrité

73 : M, Romaines

79 : D, Vous porterez le trouble. En des sentiers étroits

81 : D, devoirs D, droits,

85 : D, rois

86 : D, prince

1. Auguste de Frénilly, *De quelle manière un État peut périr* (article du *Conservateur*, 21^e livraison, tome II, 1819) : « Et quand le vice aura atteint sa perfection, l'État aura atteint son terme. Il sera debout, mais dissous et semblable à ces débris intacts qu'on trouve dans les cercueils d'Herculanum : au moment où on les touche, ils s'évanouissent et ne laissent que leur cendre. » — Vigny avait déjà repris cette comparaison dans *Stello*, ch. XXVIII, *Le réfectoire*, (au moment où l'on entend le roulement des chariots qui viennent chercher les condamnés de Saint-Lazare pour les conduire à la guillotine) : « Nos bras étaient restés dans la position où les avait saisis ce roulement fatal. Nous ressemblions à ces familles étouffées de Pompéia et d'Herculanum que l'on trouva dans l'attitude où la mort les avait surprises. »

Aux murs du grand banquet et des funestes fêtes,
 Cherchant quelque lumière en votre obscurité,
 Lut ces mots que nos mains gravèrent sur la pierre,
 90 Comme autrefois Cromwell sur sa rouge bannière :
Et nunc, reges mundi, nunc intelligite ! ! »

24 février 1862.

POST-SCRIPTUM

I

Mais pourquoi de leur cendre évoquer ces journées
 Que les dédains publics effacent en passant ?
 Entre elles et ce jour ont marché douze années ² ;
 95 Oublions et la faute ³ et la fuite et le sang,
 Et les corruptions des pâles adversaires ⁴. —

DATE : *Au bas du feuillet, Vigny a écrit : Fin — et à l'intérieur de quatre traits disposés en rectangle ces mots : Écrit le 24 février 1862, qu'il a biffés de deux traits en croix de Saint-André. Au-dessus il a récrit : 24 février 1862, en le soulignant trois fois, et au-dessous : Bon à imprimer avec la date que j'ai rayée par distraction : 24 février 1862. — ALFRED DE VIGNY.*

95 : M, et la Faute et la Fuite et le Sang,

1. *Psaumes*, II, 10. — Ce texte était gravé sur une médaille que Cromwell fit frapper après l'exécution de Charles I^{er}.

2. Exactement quatorze années de la fuite de Louis-Philippe (24 février 1848) à la dernière des séances du Sénat impérial dont on a vu plus haut le résumé (24 février 1862).

3. « La faute », c'est sans doute la fusillade du boulevard des Capucines (23 février 1848) qui déclencha l'émeute. « Il a été d'opinion courante, dans un certain milieu, de considérer la scène du boulevard des Capucines comme la crise décisive des journées de Février; on a soutenu que tout aurait bien fini sans ce malheur et que la monarchie avait été cruellement atteinte par ce coup de feu. » (Thureau-Dangin, *ouvr. cité*, t. VII, p. 456.)

4. L'accusation de gouverner par la corruption et de désarmer ses adversaires de la presse, des collèges électoraux ou de la Chambre par

Non. — Dans l'Histoire il est de noirs anniversaires
Dont le spectre revient pour troubler le présent.

II

Il revient, quand l'orgueil des obstinés coupables
100 Sort du limon confus des révolutions
Où pêle-mêle on voit tomber les incapables,
Pour nous montrer encor ses vieilles passions
Et hurler à grands cris quelque sombre horoscope.
En observant la vase aux feux d'un microscope,
105 On voit dans les serpents ces agitations.

III

S'agiter et blesser est l'instinct des vipères ;
L'Homme ainsi contre l'Homme a son instinct fatal :

97 : D, l'histoire

98 : M, Présent.

99 : M, l'Orgueil

101 : M, Incapables,

104 : M, la [fange] vase

105 : M, [dans les serpens] [aux vermisseaux] dans les serpens

107 : D, L'homme ainsi contre l'homme

des faveurs, des places, des concessions d'entreprise ou des marchés avantageux, est une de celles qui ont été le plus souvent lancées contre les ministères qui se sont succédé au pouvoir pendant toute la monarchie de Juillet. Elle fut portée contre le ministère Soult de 1832, où Thiers était le membre influent, contre le ministère Molé de 1836, contre le ministère Thiers de 1840, plus tard contre le ministère Guizot. Dans une des *Lettres Parisiennes* qu'elle donnait, sous la signature de « Vicomte de Launay » au journal *La Presse* (voir le numéro du 7 mars 1840), Madame de Girardin raillait « la traite des députés, faite hautement par les pourvoyeurs de M. Thiers » ; le 16 mai de la même année, Garnier-Pagès, dans un discours retentissant, criait à la corruption, en pleine Chambre des Députés ; en 1846, Thiers à son tour, — Guizot étant au pouvoir, — s'élevait contre « les gens qui croient qu'on ne peut gouverner que par la satisfaction des intérêts privés », et « qui disent que la corruption est un mal inévitable. » Le vers de Vigny fait écho à ces imputations, peu flatteuses pour le régime parlementaire.

Il retourne ses dards¹ et nourrit ses colères

Au réservoir caché de son poison natal.

- 110 Dans quelque cercle obscur qu'on les ait vus descendre,
Homme ou serpent, blottis sous le verre ou la cendre,
Mordront le diamant ou mordront le cristal.

IV

Le cristal, c'est la vue et la clarté du Juste,

Du principe éternel de toute vérité,

- 115 L'examen de soi-même au tribunal auguste
Où la Raison, l'Honneur, la Bonté, l'Équité,
La Prévoyance à l'œil rapide et la Science
Délibèrent en paix devant la Conscience
Qui, jugeant l'action, régit la Liberté.

112 : M, crystal.

113 : M, crystal,

116 : D, Où la raison, l'honneur, la bonté, l'équité,

117 : D, la prévoyance D, la science

118 : D, la conscience

119 : D, la liberté.

1. Cette image du serpent qui « retourne ses dards » contre lui-même est un souvenir lointain d'un passage célèbre de Byron, dans le *Giaour* : « Le cœur qui couve des chagrins coupables est comme le scorpion entouré de feu. A mesure que se rétrécit le cercle brûlant, les flammes se resserrent autour de leur captif, jusqu'au moment où, travaillé intérieurement par mille tortures et fou de rage, il n'a plus qu'une triste et unique ressource : le dard qu'il entretenait pour ses ennemis, ce dard dont le venin n'a jamais failli, qui au prix d'une seule douleur, le guérira de toutes ses peines, de désespoir, il se l'enfonce dans le cerveau. Eux aussi, les hommes à l'âme noire meurent ou vivent comme le scorpion dans son cercle de feu. » Cette comparaison était familière à Vigny. On la trouve, longuement développée, dans la préface de *Chatterton* (*Dernière nuit de travail*, du 29 au 30 juin 1834), et, sous une forme plus brève, dans un passage du *Journal d'un Poète*, du 27 juin 1837, où l'auteur parle du « mal intérieur qu'il ne cesse de se faire en retournant contre son cœur le dard empoisonné de son esprit toujours frémissant et toujours agité. »

V

- 120 Toujours sur ce cristal, rempart des grandes âmes,
 La langue du sophiste ira heurter son dard.
 Qu'il se morde lui-même ; en ses détours infâmes
 Qu'il rampe, aveugle et sourd, dans l'éternel brouillard.
 Oublié, méprisé, qu'il conspire et se torde ;
 125 Ignorant le vrai Beau, qu'il le souille et qu'il morde
 Ce Diamant que cherche en vain son faux regard.

VI

- Le DIAMANT ! c'est l'art des choses idéales,
 Et ses rayons d'argent, d'or, de pourpre et d'azur,
 Ne cessent de lancer les deux lueurs égales
 130 Des pensers les plus beaux, de l'amour le plus pur.
 Il porte du génie et transmet les empreintes.
 Oui, de ce qui survit aux Nations éteintes,
 C'est lui le plus brillant trésor et le plus dur ¹.

28 mars 1862.

- 120 : M, crystal,
 121 : M, Sophiste
 122-123 : M, Qu'il se morde lui-même, en ses détours infâmes | Qu'il
 rampe aveugle et sourd dans l'éternel brouillard. D, Qu'il se morde
 lui-même en ses détours infâmes, | Qu'il rampe aveugle et sourd,
 124 : M, après se torde il n'y a pas de ponctuation.
 125 : D, beau,
 126 : D, diamant
 132 : M, [De tout] Oui, de ce D, nations
 DATE : 28 mars surcharge 23 [ou 28] avril

1. Voir les vers 195 et suivants de la *Maison du Berger*.

LA SAUVAGE¹

I

SOLITUDES que Dieu fit pour le Nouveau-Monde,
Forêts, vierges encor, dont la voûte profonde
A d'éternelles nuits que les brûlants soleils

TITRE : R, POÈMES PHILOSOPHIQUES, N° I.

I : D, Nouveau Monde

1. Vigny a défini lui-même dans une lettre à M^{me} Maunoir, du 31 janvier 1843, l'intention et la portée de son poème : « J'ai voulu prouver que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la *raison*, et que les races sauvages étaient coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime J.-J. Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien. » Il y avait longtemps que son attention avait été attirée sur ce point, probablement par le 2^e entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, où Joseph de Maistre expliquait par une dégradation héréditaire l'infériorité des races sauvages : « On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable appesantie sur ces races dévouées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. » Il avait, pour son propre compte, reconnu depuis longtemps le droit supérieur du civilisé, si l'on s'en rapporte à un fragment de manuscrit qui peut dater de 1831 : « L'humanité a les mêmes droits sur elle-même qu'un homme sur son corps pour le guérir. Si l'on préfère la vie à la mort, on doit préférer la civilisation à la barbarie. Nulle peuplade dorénavant n'aura le droit de rester barbare à côté des nations civilisées. » Entre 1830 et 1840, il trouva la question agitée, à propos des Indiens de l'Amérique du Nord, par les philosophes et par les économistes, par Alexis de Tocqueville et par Michel Chevalier, voire par les romanciers, par Fenimore Cooper et par Gustave de Beaumont, dans des livres qu'il a médités et extraits, comme on en aura la preuve ci-dessous. En juin 1840, il put lire, dans un article

N'éclairent qu'en tremblant par deux rayons vermeils
 (Car le couchant peut seul et seule peut l'aurore.
 Glisser obliquement au pied du sycomore),
 Pour qui, dans l'abandon, soupirent vos cyprès ?

6 : D, aux pieds

anonyme de la *Revue Britannique* (Politique. — Ethnographie : *Les Peaux-Rouges*) ce passage d'un rapport du D^r Morse au secrétaire des États-Unis pour le département de la guerre : «... Quel est le droit d'un chasseur sur la forêt immense qu'il a parcourue en poursuivant sa proie ?... Le sein fécond de la mère-patrie, apte à nourrir des millions de citoyens, sera-t-il exclusivement réservé à quelques centaines d'enfants paresseux ? Non contents de mépriser en paix les devoirs et les bienfaits de la civilisation, faut-il que l'orgueilleux sauvage élève devant elle des barrières infranchissables ? Lui sera-t-il donné d'empêcher que la solitude se peuple ? que les chênes de la forêt tombent sous la hache intelligente pour se métamorphoser en habitations élégantes et commodes ?... » On voit sous la pression de quelles préoccupations et de quelles lectures Vigny fut amené à écrire son poème. A quel point les idées qu'il y développe s'étaient incrustées dans son esprit, on en pourra juger par ce fragment d'une lettre à Victor de Laprade, du 30 juin 1847 : «... C'est moi qui ai proposé l'Algérie ou la civilisation conquérante pour prix de poésie [à l'Académie française]. Cette revanche de la civilisation qui chasse partout le barbare me semble bien demeurer par devant l'histoire le trait caractéristique de notre siècle. L'homme civilisé ne doit plus faire naufrage sur aucune côte sans y être reçu par la civilisation. A leur insu ou sciemment, les peuples de race européenne s'avancent contre ce qui reste des Barbares. L'Américain chasse les Siminoles, le Russe les Circassiens, l'Anglais les Chinois, le Français les Arabes et les Mores. Personne n'a abordé ces idées qui sont le poème même. Si le cœur vous en dit, voyez : ce sera pour l'an prochain. » — La date de 1843, que Vigny a mise au bas de sa pièce, est celle de la publication dans la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 15 janvier). Quant à la composition même, il ne semble pas qu'elle remonte au-delà de l'année 1842, comme paraît le confirmer un curieux rapprochement avec un passage du *Journal d'un Poète* qu'on trouvera ci-dessous, p. 77, n. 3.

I. Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, *Journal sans date* : « Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers une voûte de feuillage, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile... — Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent sous les voûtes de verdure ? Un court silence succède : la musique aérienne recommence ; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-

- Pour qui sont épaissis ces joncs luisants et frais ?
 Quels pas attendez-vous pour fouler vos prairies ?
 10 De quels peuples éteints étiez-vous les patries ?
 Les pieds de vos grands pins, si jeunes et si forts,
 Sont-ils entrelacés sur la tête des morts ?
 Et vos gémissements sortent-ils de ces urnes
 Que trouve l'Indien sous ses pas taciturnes ?
 15 Et ces bruits du désert, dans la plaine entendus,
 Est-ce un soupir dernier des royaumes perdus ?

mêmes d'autres murmures. » — *Atala, Les Laboureurs* : « Ce riant asile des âmes [le cimetière des Indiens de la Mission] était fermé à l'orient... il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouge marbré de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes et formaient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église... » — Il est plusieurs fois question dans *Atala* de « cypres » et de « bois de pins » ; notamment dans *les Chasseurs* : « La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins... Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert. »

1. Chateaubriand, *Voyage en Amérique, Description de quelques sites dans l'intérieur des Florides* : « Nous découvrîmes une ruine indienne... Le contraste de ces ruines et de la jeunesse de la nature, ces monuments des hommes dans un désert où nous croyions avoir pénétré les premiers, causaient un grand saisissement de cœur et d'esprit. Quel peuple avait habité cette île ? Son nom, sa race, le temps de son existence, tout est inconnu ; il vivait peut-être lorsque le monde qui le cachait dans son sein était ignoré des trois autres parties de la terre. Le silence de ce peuple est peut-être contemporain du bruit que faisaient de grandes nations européennes tombées à leur tour dans le silence, et qui n'ont laissé que des débris. » — Voir encore, dans le même ouvrage, le premier *Mémoire sur les ruines de l'Ohio*, passim ; et dans le *Génie du Christianisme*, 1^{re} partie, livre 4, le chapitre II, intitulé *Logographie et faits historiques* : « On a découvert depuis quelques années, dans l'Amérique septentrionale, des monuments extraordinaires sur les bords du Muskingum, du Miani, du Wabache, de l'Ohio, et surtout du Scioto, où ils occupent un espace de plus de vingt lieues en longueur. Ce sont des murs en terre avec des fossés, des glacis, des lunes, demi-lunes ; et de grands cônes qui servent de sépulcres. On a demandé, mais sans succès, quel peuple a laissé de pareilles traces. » — A. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, 1836-1839, t. I,

† Votre nuit est bien sombre et le vent seul murmure.

— Une peur inconnue accable la nature.

Les oiseaux sont cachés dans le creux des pins noirs,

Et tous les animaux ferment leurs repatoires

Sous l'écorce, ou la mousse, ou parmi les racines,

Ou dans le creux profond des vieux troncs en ruines.

— L'orage sonne au loin, le bois va se courber,

De larges gouttes d'eau commencent à tomber ;

Le combat se prépare et l'immense ravage

Entre la nue ardente et la forêt sauvage ¹.

II

Qui donc cherche sa route en ces bois ténébreux ?

{ Une pauvre Indienne au visage fiévreux,

18 : D, Une peur

23 : D, courber.

27 : D, — Qui donc

ch. I : « Une tradition obscure, mais répandue chez la plupart des tribus indiennes des bords de l'Atlantique, nous enseigne que jadis la demeure de ces mêmes peuplades avait été placée à l'ouest du Mississipi. Le long des rives de l'Ohio et dans toute la vallée centrale, on trouve encore chaque jour des monticules élevés par la main de l'homme. Lorsqu'on creuse jusqu'au centre de ces monuments, on ne manque guère, dit-on, de rencontrer des ossements humains, des instruments étranges, des armes, des ustensiles de tout genre faits d'un métal ou rappelant des usages ignorés de nos races actuelles. Les Indiens de nos jours ne peuvent donner aucun renseignement sur l'histoire de ce peuple inconnu. »

1. Chateaubriand, *Atala*, *Les Chasseurs* : « Tout annonçait un orage... Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes... La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages ; les forêts plient ; le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ses crevasses on aperçoit de nouveaux cieus et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle ! La foudre met le feu dans les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes, des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues, qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. »



Pâle et portant au sein un faible enfant qui pleure ;
 30 Sur un sapin tombé, pont tremblant qu'elle effleure,
 Elle passe ¹, et sa main tient sur l'épaule un poids
 Qu'elle baise : autre enfant pendu comme un carquois ².
 Malgré sa volonté, sa jeunesse et sa force,
 Elle frissonne encor sous la pagne d'écorce
 35 Et tient sur ses deux fils la laine aux plis épais,
 Sa tunique et son lit dans la guerre et la paix.
 — Après avoir longtemps examiné les herbes
 Et la trace des pieds sur leurs épaisses gerbes
 Ou sur le sable fin des ruisseaux abondants,
 40 Elle s'arrête et cherche avec des yeux ardents
 Quel chemin a suivi dans les feuilles froissées
 L'homme de la *Peau-Rouge* aux guerres insensées.
 Comme la lice errante, affamée et chassant,
 Elle flaire l'odeur du sauvage passant
 45 Indien, ennemi de sa race Indienne,
 Et de qui la famille a massacré la sienne.
 Elle écoute, regarde et respire à la fois

34 : D, le pagne

44 : D, passant,

45 : D, indienne

1. Chateaubriand, *Les Natchez* : « Dans la pompe de ses adversités, Céluta paraissait d'une beauté divine : son front pâli était ombragé de ses cheveux noirs ; ses grands yeux exprimaient l'amour et la mélancolie ; son enfant, qu'elle portait avec grâce sur son sein, montrait son visage riant auprès du visage attristé de sa mère... — Après deux jours d'attente Céluta se résolut à poursuivre sa route... Elle part ; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, léger pont que les sauvages jettent en passant ; ... elle se cache quelquefois auprès d'une habitation où des blancs prennent leur repas dans le champ par eux labouré... »

2. Chateaubriand, *Atala, Les Chasseurs* : « Il fut un temps, [répliqua Chactas], que j'étais aussi porté dans une peau de castor aux épaules d'une mère. » — *Voyage en Amérique, État actuel des sauvages de l'Amérique septentrionale* : « On les voit [les femmes indiennes], chargées des fardeaux les plus lourds, porter encore leurs petits enfants à la mamelle ou sur leurs épaules. »

La marche des Hurons sur les feuilles des bois¹ ;
Un cri lointain l'effraye, et dans la forêt verte
Elle s'enfonce enfin par une route ouverte.

Elle sait que les blancs, par le fer et le feu,
Ont troué ces grands bois semés des mains de Dieu,
Et, promenant au loin la flamme qui calcine,
Pour labourer la terre ont brûlé la racine,
5 L'arbre et les joncs touffus que le fleuve arrosait².

50-51 : D, pas d'intervalle entre ces deux vers.

1. Chateaubriand, *Voyage en Amérique, Journal sans date* : « Les guides ont annoncé la visite de quelques voyageurs qui pouvaient être encore à deux heures de marche de l'endroit où nous étions. Cette finesse de l'ouïe tient du prodige : il y a tel Indien qui entend les pas d'un autre Indien à quatre et cinq heures de distance, en mettant l'oreille à terre. » — *La Guerre* : « Le chef part avec les guerriers les plus expérimentés pour examiner les traces. Les sauvages, qui entendent les sons à des distances infinies, reconnaissent les empreintes sur d'arides bruyères, sur des rochers nus, où tout autre œil que le leur ne verrait rien. Non seulement ils découvrent ces vestiges, mais ils peuvent dire quelle tribu indienne les a laissés, et de quelle date ils sont... Si l'herbe est à peine foulée,... ce sont les traces fugitives des Hurons... » — L'Indienne fuit devant des ennemis de même race qu'elle, comme Chactas le Natchez, dans *Atala*, devant les Muscogulges et les Siminoles.

2. Chateaubriand, *Atala, Les Laboureurs* : « Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. » — Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. III, notes : « La clochette que les pionniers ont soin de suspendre au cou des bestiaux pour les retrouver dans les bois nous a annoncé de très loin l'approche du défrichement ; bientôt nous avons entendu le bruit de la hache qui abat les arbres de la forêt. A mesure que nous approchons, des traces de destruction nous annoncent la présence de l'homme civilisé. Des branches coupées couvrent le chemin ; des troncs à moitié calcinés par le feu ou mutilés par la cognée se tiennent encore debout sur notre passage... » — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, Paris, 1836, t. I, p. 287 : « Port-Carbon... se compose d'une trentaine de maisons répandues sur la pente d'un vallon, conformément à l'alignement de la ville future. On était si pressé de bâtir qu'on ne se donna pas le temps de déraciner les arbres qui couvraient l'emplacement. On les brûla à demi sur pied et on les abattit avec la hache. Leurs longs cadavres calcinés jonchent encore la terre. »

Ces Anglais qu'autrefois sa tribu méprisait
 | Sont maîtres sur sa terre, et l'Osage¹ indocile
 | Va chercher leur foyer pour demander asile.

III

Elle entre en une allée où d'abord elle voit
 60 La barrière d'un parc. — Un chemin large et droit
 Conduit à la maison de forme britannique,
 Où le bois est cloué dans les angles de brique,
 Où le toit invisible entre un double rempart
 S'enfonce, où le charbon fume de toute part,
 65 | Où tout est clos et sain, où vient blanche et luisante
 | S'unir à l'ordre froid la propreté décente.
 Fermée à l'ennemi, la maison s'ouvre au jour,
 Légère comme un kiosk, forte comme une tour².

1. Chateaubriand, *Voyage en Amérique, État actuel des sauvages de l'Amérique septentrionale* : « Derrière les Sioux, en s'approchant du Nouveau-Mexique, se trouvent quelques débris des Osages. » — Vigny avait pu voir à Paris, en 1827, une exhibition d'Osages. Il y faisait peut-être allusion quand il écrivait dans son *Journal*, sous la date de 1829 (?) : « Quel intervalle sépare la curiosité qui fait accourir le peuple au passage d'un roi, ou à celui d'une girafe, d'un sauvage ou d'un acteur ?... »

2. Vigny a pu trouver dans les romans de Fenimore Cooper plus d'une description de maison de colon, notamment dans *Les Pionniers*, ch. III : « La maison du juge dominait toutes les autres. Elle était au centre d'un verger... La principale entrée... était reliée à l'habitation par une avenue de peupliers... Elle était en pierres, large, carrée et commode ; » — ou dans *Fleur des Bois*, ch. III : Il [le capitaine Willoughby] avait d'abord fait bâtir... une muraille en pierre... et n'avait ménagé qu'une seule entrée... Les ouvriers avaient ensuite construit dans l'enceinte une maison de planches de pin, avec de solides cloisons. Elle avait quinze pieds de haut, non compris le toit, et se composait en partie de la muraille même... [L'édifice] encore inachevé avait l'air d'une prison ; on n'y distinguait aucune croisée, aucune ouverture que celle de la porte... Si la distribution des appartements n'offrait rien d'élégant, elle se distinguait par le confortable... Chaque chambre avait deux couches de plâtre ; un crépis bien blanc leur donnait un aspect de propreté et semblait promettre la santé à quiconque s'y établi-

Le chien de Terre-Neuve y hurle près des portes,
 70 Et des blonds serviteurs les agiles cohortes
 S'empressent en silence aux travaux familiers,
 Et, les plateaux en main, montent les escaliers.
 Deux filles de six ans aux lèvres ingénues
 Attachaient des rubans sur leurs épaules nues ;
 75 Mais, voyant l'Indienne, elles courent ; leur main
 L'appelle et l'introduit par le large chemin
 Dont elles ont ouvert, à deux mains, la barrière ;
 Et caressant déjà la pâle aventurière :
 « As-tu de beaux colliers d'Azaléa pour nous ?
 80 « Ces mocassins musqués, si jolis et si doux,
 « Que ma mère à ses pieds ne veut d'autre chaussure ?
 « Et les peaux de castor, les a-t-on sans morsure ?

74 : R, nues,

75 : R, courent,

77 : D, à deux bras,

79 : D, azaléa

rait... Les fenêtres et les diverses portes s'ouvraient toutes sur la cour, tandis que le mur extérieur, en bois et en pierre, présentait une surface continue sans ouvertures ; » — ou dans *Le Puritain d'Amérique* : « La maison, construite en charpente, et couverte en planches, était longue, basse, irrégulière... Deux ou trois bâtiments détachés étaient disposés sur le sommet de la montagne, de manière à former les côtés d'une place carrée... L'édifice le plus remarquable... était situé au centre du quadrilatère sur une éminence artificielle. Il était élevé, de forme hexagone, et couronné d'un toit anguleux... Les fondations étaient en pierre. Mais à partir d'un pied au-dessus du sol, les murs se composaient de madriers équarris avec soin, solidement unis par une ingénieuse combinaison de leurs extrémités... Cette citadelle ou blockhaus avait deux rangées de meurtrières longues et étroites, mais pas de fenêtres régulières. Cependant les rayons du soleil couchant, glissant sur les vitres de quelques baies de la toiture, prouvaient que l'étage supérieur n'était pas seulement destiné à la défense. » — *Ibidem*, ch. XVII (description de la petite colonie de la vallée de Wish-ton-wish) : « Toutes les dispositions prises par les colons portaient le cachet de l'Angleterre ; mais c'était l'Angleterre moins son luxe et moins sa pauvreté. Comme l'espace ne manquait pas, comme chacun avait pu s'arrondir à sa guise, toutes les maisons avaient un air de bien-être qu'on cherche souvent en vain dans les pays où la population est plus nombreuse relativement à l'étendue du sol. »

- « Vends-tu le lait des noix et la Sagamité * 1 ?
 « Le pain anglais n'a pas tant de suavité.
 85 « C'est Noël, aujourd'hui ; Noël est notre fête,
 « A nous, enfants ; vois-tu ? la Bible est déjà prête ;
 « Devant l'orgue ma mère et nos sœurs vont s'asseoir,
 « Mon frère est sur la porte et mon père au parloir. »

L'Indienne aux grands yeux leur sourit sans répondre,
 90 Regarde tristement cette maison de Londre
 Que le vent malfaiteur apporta dans ses bois,
 Au lieu d'y balancer le hamac d'autrefois.
 Mais elle entre à grands pas, de cet air calme et grave
 Près duquel tout regard est un regard d'esclave 2.

* Pâte de maïs [*Note de Vigny*].

83 ; D, sagamité

88-89 : D, *pas d'intervalle entre ces deux vers.*

1. Chateaubriand, *Atala*, *Les Chasseurs* : « [Les femmes] me comblaient de toutes sortes de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (*en note* : sorte de pâte de maïs), des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer et des mousses pour ma couche. » — [Atala] me broda des mocassines (*en note* : chaussure indienne) de peau de rat musqué avec du poil de porc-épic... Je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azaléa. »

2. La gravité du maintien et l'apparente impassibilité de la physiologie sont des traits du caractère indien que Fenimore Cooper se plaît à faire ressortir. Voir notamment *Le Puritain d'Amérique*, ch. XXV : « Il est rare qu'un Indien perde son calme philosophique et son apparente égalité d'humeur. » — *Ibid.*, ch. V (il s'agit d'un jeune Indien fait prisonnier par les colons) : « Il [Content Heathcote] aperçut le jeune Indien calme et les yeux fixés sur la forêt lointaine où il errait la veille en liberté... L'Indien souffrit tranquillement qu'un de ses bras fût attaché ; mais lorsque la corde toucha l'autre, il se dégagea sans effort, et jeta les liens avec dédain... Dès qu'il fut libre, il se tourna fièrement vers son ennemi dont ses regards semblèrent braver la colère. » — *Ibid.*, ch. VII : [Le jeune Indien] en mettant le pied sur le seuil de l'habitation, regarda Ruth et ses enfants avec une sorte d'intérêt, puis ses regards redevinrent vagues et froids. Il prit l'air calme d'un guerrier indien. »

95 Le parloir est ouvert, un pupitre au milieu ;
 Le Père y lit la Bible à tous les gens du lieu.
 Sa femme et ses enfants sont debout et l'écoutent,
 Et des chasseurs de daims, que les Hurons redoutent,
 Défricheurs de forêt et tueurs de bison,
 100 Valets et laboureurs, composent la maison ¹.

Le Maître est jeune et blond, vêtu de noir, sévère
 D'aspect, et d'un maintien qui veut qu'on le révère.
 L'Anglais-Américain, nomade et protestant,
 Pontife en sa maison, y porte, en l'habitant,
 105 Un seul livre, et partout où, pour l'heure, il réside,
 De toute question sa papauté décide ;
 Sa famille est croyante, et, sans autel, il sert,
 Prêtre et père à la fois, son Dieu dans un désert ².

1. Gustave de Beaumont, *Marie ou l'esclavage aux États-Unis, tableau de mœurs américaines*, 2^e éd., Paris, 1835 : « Il [Nelson, un des personnages du roman] gardait dans toute leur austérité les mœurs des puritains de la Nouvelle-Angleterre. Soir et matin, ses enfants et ses domestiques étaient rassemblés, il leur faisait la prière en commun ; chaque repas était également précédé d'une invocation dans laquelle il demandait au Ciel de bénir les mets et les fruits servis sur la table. » On trouve parmi les papiers de Vigny des notes prises dans le roman de G. de Beaumont, et le jugement suivant sur l'ouvrage : « Roman mal conçu, mal composé ; mauvais style et cherchant le faux ton épique de prose poétique ; quelques bonnes observations. » — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, t. I, p. 164 : « Sur l'appel des pionniers, au bruit de leurs exploits, les planteurs du littoral se mirent en route... Ils défrichèrent de vastes domaines au sein desquels ils menèrent une existence patriarcale, entourés de leurs serviteurs et de leurs troupeaux, se livrant avec frénésie au plaisir de la chasse contre les bêtes des bois, quelquefois contre les Indiens. »

2. G. de Beaumont, *Marie*, t. I, p. 54 : « Son premier abord [il s'agit de Nelson] n'était point agréable : un maintien sévère, un langage froid, des formes rudes, telle était l'apparence extérieure de son caractère ; mais cette grossière écorce cachait des vertus d'un grand prix ; il était juste envers ses semblables, charitable aux malheureux, et doué d'une fermeté d'esprit que je n'ai jamais rencontrée dans un autre homme... » — *Ibid.*, p. 56 : « Il aspira longtemps à devenir membre du congrès ; mais ayant échoué dans les dernières élections, il abandonna subitement toutes ses ambitions politiques, et, se tournant vers un autre

Celui qui règne ici d'une façon hautaine
 110 N'a point voulu parer sa maison puritaine ;
 Mais l'œil trouve un miroir sur les aciers brunis,

objet, il se fit ministre d'une église presbytérienne. » — Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. II, ch. IX : « Aux extrêmes limites des États confédérés, sur les confins de la société et du désert, se tient une population de hardis aventuriers, qui, pour fuir la pauvreté prête à les atteindre sous le toit paternel, n'ont pas craint de s'enfoncer dans les solitudes de l'Amérique, et d'y chercher une nouvelle patrie. A peine arrivé sur le lieu qui doit lui servir d'asile, le pionnier abat quelques arbres à la hâte, et élève une cabane sous la feuillée... C'est un homme très civilisé, qui pour un temps, se soumet à vivre au milieu des bois, et qui s'enfonce dans les déserts du Nouveau Monde avec la Bible, une hache et des journaux. » — *Ibidem*, t. III, notes : « Le maître de cette demeure a les traits anguleux et les membres effilés qui distinguent l'habitant de la Nouvelle-Angleterre ; il est évident que cet homme n'est pas né dans la solitude où nous le rencontrons : sa constitution physique suffit pour annoncer que ses premières années se sont passées au sein d'une société intellectuelle, et qu'il appartient à cette race inquiète, raisonnante et aventurière, qui fait froidement ce que l'ardeur seule des passions explique, et qui se soumet pour un temps à la vie sauvage afin de mieux vaincre et de civiliser le désert. Lorsque le pionnier s'aperçoit que nous franchissons le seuil de sa demeure, il vient à notre rencontre et nous tend la main, suivant l'usage ; mais sa physionomie reste rigide ». — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, t. I, p. 121 : « Colonisateur par excellence, l'Américain-type, celui qui n'est pas plus ou moins européenisé, l'Yankee pur, en un mot, n'est pas seulement travailleur, c'est un travailleur ambulant. Il n'a point de racines dans le sol ; il est étranger au culte de la terre natale et de la maison paternelle ; il est toujours en humeur d'émigrer, toujours prêt à partir. » — *Ibid.*, t. I, p. 165 : « Les fils industriels de la Nouvelle-Angleterre disent adieu au sol rocailleux et ingrat de leur pays natal. Ils chargèrent sur un wagon leur charrue, leur lit, un baril de salaison, l'indispensable provision de thé et de mélasse, leur Bible et leur femme, et se mirent en route pour l'Ouest, la hache sur l'épaule, souvent sans un compagnon, pour aller à six cents milles de la maison paternelle se construire une hutte au milieu d'un bois et défricher un commencement de ferme. Les premiers partis sortaient du Connecticut, de l'État de granit, comme on l'appelle, État Puritain parmi les Puritains. » — *Ibid.*, t. I, p. 169-170 : « L'Yankee... est réservé, concentré, défiant ; son humeur est pensive et sombre, mais uniforme ; sa tenue est sans grâce, mais modeste et cependant sans bassesse ; son abord est froid, souvent peu prévenant ; ses idées sont étroites, mais pratiques ; il a le sentiment de ce qui est convenable, il ne l'a pas de ce qui est grandiose. Il n'a pas le moindre brin de disposition chevaleresque, et pourtant il est aventureux ; il se plaît dans la vie errante... Sa maison est un sanctuaire qu'il n'ouvre pas aux profanes. »

La main se réfléchit sur les meubles vernis ¹ ;
 Nul tableau sur les murs ne fait briller l'image
 D'un pays merveilleux, d'un grand homme ou d'un sage ;
 115 Mais, sous un cristal pur, orné d'un noir feston,
 Un billet en dix mots qu'écrivit Washington ².
 Quelques livres rangés, dont le premier, Shakspeare
 (Car des deux bords anglais ses deux pieds ont l'empire) ³,
 Attendent dans un angle, à leur taille ajusté,
 120 Les lectures du soir et les heures du thé ⁴.

1. Chateaubriand, *Voyage en Amérique, Les Onondagas* : « Les défrichements offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois qui n'avait jamais retenti que des cris du sauvage et des bruits de la bête fauve, on rencontrait une terre labourée ; on apercevait du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappelaient la propreté des fermes anglaises et hollandaises... J'étais reçu dans ces demeures d'un jour ; j'y trouvais souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe : des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces ; tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. » — Fenimore Cooper, *Fleur des Bois*, ch. III (description de la maison des Willoughby) : « Les chaises étaient massives et même d'un beau travail, et l'on aurait pu se mirer dans l'acajou des tables. »

2. G. de Beaumont, *Marie*, t. II, p. 83 (description d'une cabane de pionnier) : « Une image grossièrement peinte, représentant le général Washington, était suspendue au-dessus de la cheminée. Aux États-Unis, Washington est le dieu de la chaumière comme celui du Capitole ! »

3. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. III, ch. XIII : « Le génie littéraire de la Grande-Bretagne darde encore ses rayons jusqu'au fond des forêts du Nouveau-Monde. Il n'y a guère de cabane de pionnier où l'on ne rencontre quelques tomes dépareillés de Shakespeare. Je me rappelle avoir lu pour la première fois le drame féodal d'*Henri V* dans une *log-house*. » — *Ibidem*, t. III, notes : « Nous entrons dans la *log-house* : l'intérieur n'y rappelle point les cabanes des paysans d'Europe ; on y trouve plus le superflu et moins le nécessaire... Sur un rayon formé d'une planche mal équarrie, sont placés quelques volumes : j'y remarque la Bible, les six premiers chants de Milton et deux drames de Shakespeare. »

4. G. de Beaumont, *Marie*, t. I, p. 68 : « Nelson et son fils donnaient toutes les heures du jour aux affaires ; Marie les consacrait à des soins dont je fus longtemps à pénétrer le mystère : le soir, à l'heure du thé, nous étions toujours réunis... » — *Ibidem*, p. 71 : « Habituellement Nelson commençait la soirée en demandant à sa fille s'il avait paru

Tout est prêt et rangé dans sa juste mesure,
 Et la maîtresse, assise au coin d'une embrasure,
 D'un sourire angélique et d'un doigt gracieux
 Fait signe à ses enfants de baisser leurs beaux yeux ¹.

IV

- 125 — La Sauvage Indienne au milieu d'eux s'avance :
 « Salut, maître. Moi, femme, et seule en ta présence,
 Je te viens demander asile en ta maison ;
 Nourris mes deux enfants ; tiens-moi dans ta prison,
 Esclave de tes fils et de tes filles blanches,
 130 Car ma tribu n'est plus, et ses dernières branches
 Sont mortes. Les Hurons, cette nuit, ont scalpé
 Mes frères ; mon mari ne s'est point échappé.
 Nos hameaux sont brûlés, comme aussi la prairie.
 J'ai sauvé mes deux fils à travers la tuerie ;
 135 Je n'ai plus de hamac, je n'ai plus de maïs,
 Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de pays. »
 — Elle dit, sans pleurer, et sur le seuil se pose,
 Sans que sa ferme voix ajoute aucune chose.

- Le Maître, d'un regard intelligent, humain,
 140 Interroge sa femme en lui serrant la main.

quelque ouvrage nouveau ; car, aux États-Unis, les hommes ne lisent rien ; ils n'en ont pas le temps : ce sont les femmes qui se chargent de ce soin ; elles rendent compte de toutes les publications politiques et littéraires soit à leur père, soit à leur époux... Nelson priait ensuite Marie de faire de la musique. »

1. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. III, notes : « A l'autre bout du foyer est assise une femme qui berce un jeune enfant sur ses genoux. Elle nous fait un signe de tête sans s'interrompre. Comme le pionnier, cette femme est dans la fleur de l'âge... Ses enfants se pressent autour d'elle, ils sont pleins de santé, de turbulence et d'énergie ; ce sont de vrais fils du désert ; leur mère jette de temps en temps sur eux des regards pleins de mélancolie et de joie. »

/ « — Ma sœur, dit-il ensuite, entre dans ma famille ;
 Tes pères ne sont plus ; que leur dernière fille
 Soit sous mon toit solide accueillie, et chez moi
 Tes enfants grandiront innocents comme toi ¹ ;
 145 Ils apprendront de nous, travailleurs, que la terre
 Est sacrée et confère un droit héréditaire
 A celui qui la sert de son bras endurci ².
 Caïn le laboureur a sa revanche ici,
 Et le chasseur Abel ³ va, dans ses forêts vides,

141 : D, Ma sœur

1. Fenimore Cooper, *Le Puritain d'Amérique*, ch. V (on vient d'amener au puritain Marc Heathcote un jeune Indien pris dans les environs et qui a perdu son père) : « Je vois ici les calculs d'une sage Providence, dit le capitaine avec solennité. Ce jeune homme a été privé de celui qui l'aurait retenu dans les chaînes du paganisme, et il a été amené ici pour être placé sur la bonne voie ; il habitera parmi les miens, et nous lutterons contre le mal jusqu'à ce que l'instruction l'ait emporté. Qu'on le nourrisse donc également des choses du monde et des choses de la vie spirituelle, car nous ne connaissons pas les intentions de la Providence à son égard. »

2. G. de Beaumont, *Marie*, t. II, p. 166 : « Alors [dit Ludovic, le héros du roman] je me rappelai Nelson : non loin de ma demeure, ce digne ministre de l'église presbytérienne travaillait avec ardeur à l'instruction religieuse des Indiens... Je pensai que je pourrais associer mes efforts aux siens, et, de concert avec lui, parvenir à la civilisation des Ottawas et des Cherokees... Je tentai d'enseigner aux Indiens les principes qui sont la base de toutes les sociétés civilisées ; je leur exposai les avantages de la vie agricole et le bien-être que donnent les arts industriels... » — Fenimore Cooper, *Le Puritain d'Amérique*, ch. XIII (Dans l'attente d'une attaque imminente des Indiens, M^{me} Heathcote exhorte sa fille à montrer du courage) : « Et pourquoi cherchent-ils à nous nuire, demanda l'enfant ; est-ce que nous leur avons fait du mal ? — Je l'ignore : Celui qui a fait la terre nous l'a donnée pour notre usage, et la raison semble enseigner que nous avons le droit d'en occuper les parties vacantes. — Nous avons la justice pour nous. J'ai entendu souvent dire à mon père que lorsque le Seigneur lui avait donné cette vallée, elle était couverte de bois, et qu'il a fallu beaucoup de travail pour la rendre telle qu'elle est. — Je crois du moins que nous avons le bon droit pour nous ; mais, à ce qu'il paraît, les sauvages ne sont pas de cet avis. »

3. *Genèse*, ch. IV, v. 2 : « Et Abel fut berger, et Caïn fut laboureur. » — Vigny, *Journal d'un Poète*, éd. C.-Lévy, 1882, p. 166, sous la date de 1842 : « Quand on applique la règle du bon sens et de la droite

- 150 Voir errer et mourir ses familles livides,
 Comme des loups perdus qui se mordent entre eux,
 Aveuglés par la rage, affamés, malheureux ¹,
 Sauvages animaux sans but, sans loi, sans âme, [•]
 Pour avoir dédaigné le Travail et la Femme ².

raison aux histoires populaires, on est étonné de tout ce qu'on soumet à leur revision sévère, et de la quantité de faits accrédités qui s'ébranlent. Dans l'affaire de Caïn et d'Abel, il est évident que Dieu eut les premiers torts, car il refusa l'offrande du laborieux laboureur pour accepter celle du fainéant pasteur. Justement indigné, le premier-né se vengea. »

1. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. II, ch. X : « Bientôt de hardis aventuriers pénètrent dans les contrées indiennes ; ils s'avancent à quinze ou vingt lieues de l'extrême frontière des blancs, et vont bâtir la demeure de l'homme civilisé au milieu même de la barbarie. Il leur est facile de le faire : les bornes du territoire d'un peuple chasseur sont mal fixées... Quelques familles européennes, occupant des points fort éloignés, achèvent alors de chasser sans retour les animaux sauvages de tout l'espace intermédiaire qui s'étend entre elles. Les Indiens, qui avaient vécu jusque-là dans une sorte d'abondance, trouvent difficilement à subsister, plus difficilement encore à se procurer les objets d'échange dont ils ont besoin. En faisant fuir leur gibier, c'est comme si on frappait de stérilité les champs de nos cultivateurs. Bientôt les moyens d'existence leur manquent presque entièrement. On rencontre alors ces infortunés rôdant comme des loups affamés au milieu de leurs bois déserts. L'amour instinctif de la patrie les attache au sol qui les a vus naître, et ils n'y trouvent plus que la misère et la mort. Ils se décident enfin, ils partent, et suivant de loin dans sa fuite l'élan, le buffle et le castor, ils laissent à ces animaux sauvages le soin de leur choisir leur nouvelle patrie... On ne saurait se figurer les maux affreux qui accompagnent ces émigrations forcées. Au moment où les Indiens ont quitté leurs champs paternels, déjà ils étaient épuisés et réduits. La contrée où ils vont fixer leur séjour est occupée par des peuplades qui ne voient qu'avec jalousie les nouveaux arrivants. Derrière eux est la faim, devant eux la faim, partout la misère. » — *Ibidem* : « Je viens de retracer de grands maux ; j'ajoute qu'ils me paraissent irrémédiables. Je crois que toute la race indienne de l'Amérique du Nord est condamnée à périr. »

2. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. II, ch. X : « Plusieurs fois on a tenté de faire pénétrer les lumières parmi les Indiens, en leur laissant leurs mœurs vagabondes ; les Jésuites l'avaient entrepris dans le Canada, les Puritains dans la Nouvelle-Angleterre. Les uns et les autres n'ont rien fait de durable. La civilisation naissait sous la hutte et allait mourir dans les bois. La grande faute des législateurs de ces Indiens était de ne pas comprendre que pour parvenir à civiliser un peuple, il faut avant tout obtenir qu'il se fixe, et il ne saurait le

- 155 « Hommes à la peau rouge ! enfants, qu'avez-vous fait ?
 Dans l'air d'une maison votre cœur étouffait,
 [Vous haïssiez la paix, l'ordre et les lois civiles,
 Et la sainte union des peuples dans les villes,
 Et vous voilà cernés dans l'anneau grandissant.
- 160 C'est la Loi qui sur vous s'avance en vous pressant.

160 : D, la loi

faire qu'en cultivant le sol ; il s'agissait donc d'abord de rendre les Indiens cultivateurs. Non seulement les Indiens ne possèdent pas ce préliminaire indispensable de la civilisation, mais il leur est très difficile de l'acquérir. Les hommes qui se sont une fois livrés à la vie oisive et aventureuse des chasseurs sentent un dégoût presque insurmontable pour les travaux constants et réguliers qu'exige la culture... Indépendamment de cette cause générale, il en est une non moins puissante et qui ne se rencontre que chez les Indiens... Les indigènes de l'Amérique du Nord ne considèrent pas seulement le travail comme un mal, mais comme un déshonneur, et leur orgueil lutte contre la civilisation presque aussi obstinément que leur paresse. » — Fenimore Cooper, *Le Puritain d'Amérique*, ch. XIII (M^{me} Heathcote à sa fille) : « Les Sauvages ont des habitudes bien différentes des nôtres, ma chère Ruth. Les femmes n'y sont point aimées comme parmi les peuples de la race de ton père, et la force du corps l'emporte sur tout. » — G. de Beaumont, *Marie*, t. II, p. 324 : « Chez tous les Indiens, le sort réservé aux femmes était à peu près le même. La femme était bien plus la servante que la compagne de l'homme. La société n'avait point donné au mariage le caractère durable et sacré dont la plupart des peuples policés et sédentaires l'ont revêtu. La polygamie était permise ou tolérée par les usages de presque tous les Indiens. Chez tous la femme occupait la position d'un être inférieur. » — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, t. II, p. 226-227 : « L'un des traits les plus caractéristiques de la physionomie des États-Unis, c'est, sans contredit, le changement qui s'y est introduit à la suite du bien-être dans le sort matériel et la condition physique des femmes... C'est aujourd'hui une règle sans exception parmi les Anglo-Américains, que la femme soit exempte de toute tâche rude, et, par exemple, que jamais une femme ne prenne part aux labeurs des champs et ne traîne de fardeaux... C'est une des gloires de la race anglaise que d'avoir partout, autant que possible et de plus en plus, interprété la supériorité de l'homme sur la femme en réservant à l'homme le monopole de tous les travaux pénibles. Un pays où les femmes sont ainsi traitées offre vraiment l'aspect d'un nouveau monde et d'un monde meilleur. » — *Ibid.*, p. 233 : « L'admirable prospérité des États-Unis est le fruit du travail bien plus que de la réforme des impôts. Le sol ici n'a pas la luxuriante fertilité des régions tropicales... Mais l'Américain est un travailleur modèle. »

La Loi d'Europe est lourde, impassible et robuste ;
 Mais son cercle est divin, car au centre est le Juste¹.
 Sur les deux bords des mers vois-tu de tout côté
 S'établir lentement cette grave beauté ?
 165 Prudente fée, elle a, dans sa marche cyclique,
 Sur chacun de ses pas mis une République².
 Elle dit, en fondant chaque neuve cité :
 — Vous m'appellez la Loi, je suis la Liberté³.

161 : D, La loi

166 : D, république.

1. Chateaubriand, *Études Historiques*, Préface : « J'adopte pour vérité religieuse la vérité chrétienne, non pas, comme Bossuet, en faisant du christianisme un cercle inflexible, mais un cercle qui s'étend à mesure que les lumières et la liberté se développent. Le christianisme a eu plusieurs ères : son ère morale ou évangélique, son ère des martyrs, son ère métaphysique ou théologique, son ère politique : il est arrivé à son ère ou son âge philosophique. » — *Et plus loin* : « La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle ; comme les institutions et les mœurs, elle subit la troisième transformation. Elle cesse d'être politique ; elle devient philosophique sans cesser d'être divine ; son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la Croix marque à jamais son centre immobile. » — *Étude première* : « La société est un dessein de Dieu ; c'est par le Christ, selon Bossuet, que Dieu accomplit ce dessein ; mais le christianisme n'est point un cercle inextensible, c'est au contraire un cercle qui s'élargit à mesure que la civilisation s'étend ; il ne comprime, il n'étouffe aucune science, aucune liberté. » — On voit d'où Vigny a tiré la métaphore dont il se sert pour décrire les progrès de la civilisation et de la Loi.

2. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, t. II, p. 306 : « La république des États-Unis se subdivise indéfiniment en républiques indépendantes de divers ordres. Les États sont des républiques dans la fédération ; les villes sont des républiques dans l'État ; une ferme est une république dans le Comté. »

3. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, t. II, p. 336 : « Il faut reconnaître, à l'honneur de la race anglaise, qu'elle est, plus que toutes les autres, imprégnée du sentiment du respect à la loi. Jusqu'en ces derniers temps, les Anglo-Américains se sont montrés sous ce rapport ce qu'ils sont sous beaucoup d'autres, des Anglais renforcés. » — Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, Conclusion : « La découverte de la république représentative aux États-Unis est un des plus grands événements politiques du monde : cet événement a prouvé... qu'il y a deux espèces de libertés praticables : l'une appartient à l'enfance des peuples, elle est fille des mœurs et de la vertu ; c'était celle des premiers Grecs et des premiers Romains, c'était celle des sauvages de

70 Sur le haut des grands monts, sur toutes les collines,
 De la Louisiane aux deux sœurs Carolines,
 L'œil de l'Européen qui l'aime et la connaît
 Sait voir planer, de loin, sa pique et son bonnet,
 Son bonnet phrygien, cette pourpre où s'attache,
 Pour abattre les bois, une puissante hache.
 75 Moi, simple pionnier, au nom de la Raison,
 J'ai planté cette pique au seuil de ma maison,
 Et j'ai, tout au milieu des forêts inconnues,
 Avec ce fer de hache ouvert des avenues¹ ;
 Mes fils, puis, après eux, leurs fils et leurs neveux
 180 Faucheront tout le reste avec leurs bras nerveux,
 Et la terre où je suis doit être aussi leur terre ;
 Car de la sainte Loi tel est le caractère

168 : D, le vers est guillemetté.

175 : D, au nom de la raison,

l'Amérique ; l'autre naît de la vieillesse des peuples, elle est fille des lumières et de la raison : c'est cette liberté des États-Unis, qui remplace la liberté de l'Indien. Terre heureuse, qui dans l'espace de moins de trois siècles, a passé de l'une à l'autre liberté presque sans effort. » — Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. I, ch. II : « Toutes les colonies anglaises avaient donc entre elles, à l'époque de leur naissance, un grand air de famille. Toutes, dès leur principe, semblaient destinées à offrir le développement de la liberté. » — Vigny, *Journal d'un poète*, éd. C.-Lévy, 1882, p. 96, sous la date de 1835 : « Le seul gouvernement dont à présent l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains. »

1. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, t. II, p. 113 : « Avec quel zèle et quel entraînement l'Anglo-Américain remplit sa tâche de peuple défricheur ! Voyez comme il se fraye sa voie à travers les rochers et les précipices ; comme il lutte corps à corps contre les fleuves, contre les marécages, contre la forêt primitive ; comme il détruit le loup et l'ours ; comment il extermine l'Indien, qui pour lui est une bête fauve !... L'opiniâtre Américain a abattu les arbres antiques, promené la charrue, enclos les terrains, substitué les meilleures races bovines de l'Angleterre aux cerfs de la forêt, établi des fermes, de florissants villages et d'opulentes cités, creusé des canaux et des routes. »

Qu'elle a de la Nature interprété les cris ¹.

- 185 Tourne sur tes enfants tes grands yeux attendris,
Ma sœur, et sur ton sein. Cherche bien si la vie
Y coule pour toi seule. Es-tu donc assouvie
Quand brille la santé sur ton front triomphant ?
Que dit le sein fécond de la mère à l'enfant ?
Que disent en courant les veines azurées,
190 Que disent en tombant les gouttes épurées ?
Que dit le cœur qui bat et les pousse à grands flots ?
Ah ! le sein et le cœur, dans leurs divins sanglots
Où les soupirs d'amour aux douleurs se confondent,
Aux morsures d'enfant le cœur, le sein répondent :
195 « A toi mon âme, à toi ma vie, à toi mon sang,
« Oui du cœur de ma mère au fond du tien descend,
« Et n'a passé par moi, par mes chastes mamelles,

185 : D, — Cherche

186 : D, — Es-tu

188 : D, — Que dit

189-190 : D, Que disent, en tombant des veines azurées, | Que
disent en courant les gouttes épurées ?

192 : D, — Ah ! le sein

1. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, t. I, ch. I : « Quoique le vaste pays que l'on vient de décrire fût habité par de nombreuses tribus d'indigènes, on peut dire avec justice qu'à l'époque de la découverte il ne formait encore qu'un désert. Les Indiens l'occupaient, mais ne le possédaient pas. C'est par l'agriculture que l'homme s'approprie le sol, et les premiers habitants de l'Amérique vivaient du produit de leur chasse. Leurs implacables préjugés, leurs passions indomptées, leurs vices, et plus encore peut-être leurs sauvages vertus les livraient à une destruction inévitable. La ruine de ces peuples a commencé du jour où les Européens ont abordé sur leurs rivages ; elle a toujours continué depuis ; elle achève de s'opérer de nos jours. La Providence, en les plaçant au milieu des richesses du nouveau monde, semblait ne leur en avoir donné qu'un court usufruit ; ils n'étaient là en quelque sorte qu'en attendant. Ces côtes si bien préparées pour le commerce et l'industrie, ces fleuves si profonds, cette inépuisable vallée du Mississipi, ce continent tout entier apparaissait alors comme le berceau encore vide d'une grande nation. »

« Qu'issu du philtre pur des sources maternelles ;
 « Que tout ce qui fut mien soit tien, ainsi que lui ! »

.

100 — Oui ! dit la blonde Anglaise en l'interrompant. — Oui !
 Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
 De son sein nud et brun à son enfant sauvage,
 Tandis que l'autre fils lui tendait ses deux bras.

105 « — Sois donc notre convive, avec nous tu vivras,
 Poursuivit le jeune homme, et peut-être, chrétienne
 Un jour, ma forte loi, femme, sera la tienne,
 Et tu célébreras avec nous, tes amis,
 La fête de Noël au foyer de tes fils ¹. »

1843.

203 : D, les deux bras.

204 : D, — Sois

208 : R, en note au dernier vers : Les *Poèmes philosophiques*, dont celui-ci est le premier, formeront un recueil qui doit faire suite aux *Poèmes antiques et modernes* de M. de Vigny.

DATE : La pièce n'est pas datée dans R.

1. Voir ci-dessus, p. 77, n. 2.

LA COLÈRE DE SAMSON

LA COLÈRE DE SAMSON

2. אלו חכמים הן

— 342 —

1. Ce poème sert d'épilogue à la liaison malheureuse d'Alfred de Vigny avec M^{me} Dorval. C'est dans le courant de 1838 que la rupture fut définitive. « Tout est fini », écrivait Vigny du Maine-Giraud, le 6 octobre, à Pauline Duchambge. Il semble qu'il songea d'abord à exhaler son amertume et sa colère dans un poème sur *Milon de Crotoné*, dont le *Journal d'un poète* (éd. Cl-Lévy, 1882, p. 138) nous a conservé l'esquisse : « O femme méchante, ton esprit est pareil à ce Milon. Sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer. Mais cet arbre sait bien qu'on l'appelle le chêne, et qu'il est le plus grand des arbres de nos bois. Il sait cela et s'est vengé. A présent, les animaux vils vont te dévorer. » Puis l'histoire de Dalila, — qu'il envisageait déjà plusieurs années auparavant comme un « symbole redoutable de la femme, maîtresse perfide qui livre à ses ennemis celui qui l'aimait, livre les secrets de sa conscience ou de son génie, le vend à ses adversaires, lui si grand, si fort, qu'il n'était vulnérable que par elle » (*Journal inédit*, sous la date du 27 novembre 1835 (?)), se représenta à son esprit. « Depuis longtemps j'avais le sentiment de la conception de ce poème dans la tête, mais le dessin ne me satisfaisait pas. En voyageant et en passant à Tours, j'ai écrit dans une auberge, au mois de décembre, une esquisse en prose dont le mouvement était bien jeté. Je l'ai crayonnée et oubliée en portefeuille. Un jour, à Londres, je l'ai regardée comme un peintre regarde l'esquisse d'un autre peintre, et, la jugeant comme œuvre d'art, je l'ai approuvée et me suis donné l'autorisation de peindre le tableau. Hier, ici, j'ai pris la toile et je l'ai peint en deux jours. C'est une bonne manière de faire. » (*Journal inédit*, 7 avril 1839). — L'idée de faire de Dalila le symbole de la perfidie féminine remonterait même encore

La fournaise du jour dont l'air est enflammé,
 5 Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
 Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide,
 Le lin blanc de la tente est bercé mollement ;
 L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,
 Des voyageurs voilés intérieure étoile,
 10 Et jette longuement deux ombres sur la toile.

plus haut que 1835, si on en croit une note jetée sur un feuillet manuscrit du *Journal d'un poète*, celui qui correspond à peu près à la page 69 de l'édition, C.-Lévy, 1882 : « 2. [ou 4] décembre, Dalila (symbole). » Ce feuillet, selon Ratisbonne, doit être daté de 1832.

1. Vigny a vu à Londres, en 1839, chez lady Blessington, un tableau de Mantegna, *Samson and Dalilah*, qui depuis est entré à la *National Gallery* (n° 1145). C'est, dit M. Ernest Dupuy, « une petite toile, peinte à la détrempe sur lin ou sur soie, et où ce qui s'empare, avant tout, du regard, c'est un ciel orageux et inoubliable, un ciel rouge strié de noir. » (*Alfred de Vigny, ses amitiés*, p. 357).

2. Vigny, *Scènes du Désert, fragments de l'Almeh, roman* (dans la *Revue des Deux Mondes* d'avril 1831) : « La lumière de nuit était pure comme elle l'est toujours sous ce beau climat [la Haute-Egypte] ; mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith, seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone torride et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans l'éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et mate, et partout s'étendaient des sables sans nombre... Tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement ; quelquefois seulement une brise soudaine et rapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu du sable fin de la plaine ; et puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos. »

3. Vigny, *Scènes du Désert* : « Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable ; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvre... L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente et rempli à demi d'une huile odoriférante... A peine la jeune Arabe [qui, avec son père, habite cette tente] eut-elle aperçu un homme à l'entrée de la tente qu'elle se leva comme une gazelle blessée, et jeta sur son visage un second voile de toile bleue, percé devant les yeux seulement, et assez grand pour la couvrir de la tête aux pieds ; et cette élégante femme prit tout à coup la triste et sombre tournure de ces pénitents noirs qui, en Europe, accompagnent les enterrements. » — Ce dernier détail est pris de Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et Haute Égypte*, Paris, 1802 (description du costume des femmes fellahs) :

- L'une est grande et superbe, et l'autre est à ses pieds :
 C'est Dalila l'esclave ¹, et ses bras sont liés
 Aux genoux réunis du maître jeune et grave ²
 Dont la force divine ³ obéit à l'esclave.
- 15 Comme un doux léopard, elle est souple et répand
 Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
 Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,

« Leur draperie longue ne serait pas sans noblesse, si un voile en forme de flamme de navire, qui part des yeux et pend jusqu'à terre, n'attristait tout l'ensemble du costume jusqu'à le faire ressembler au lugubre habit de pénitent. » — Vigny, *Cinq-Mars*, ch. XXIV : « Des flambeaux intérieurs faisaient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp ; on distinguait, en approchant, cette petite pyramide blanche et transparente ; sur sa toile se dessinaient deux ombres qui allaient et venaient. »

1. Dalila est qualifiée ici d'« esclave », ailleurs (v. 122) de « pâle prostituée ». La Bible dit seulement (*Juges*, xvi, 4) : « Après cela, il aima une femme qui demeurait dans la vallée de Sorec et s'appelait Dalila. » Dom Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien Testament*, *Josué, les Juges et Ruth*, 1720, p. 244, ajoute : « Dalila était, selon la plupart des Interprètes, une femme philistine ; mais tout le monde ne convient pas qu'elle ait été une débauchée. Plusieurs Anciens ont cru qu'elle était femme légitime de Samson... Mais le sentiment le plus ordinaire est qu'elle était une courtisane. » Dalila peut avoir été considérée comme une courtisane par influence du verset 1^{er} du ch. xvi, qui a rapport à une autre aventure de Samson : « Après cela Samson alla à Gaza, et ayant vu une courtisane, il alla chez elle » ; ou encore en raison du caractère vénal dont elle fait preuve. C'est l'explication que suggère la *Bible de Vence* : « Le sentiment le plus ordinaire est que cette femme était une courtisane : le reste du récit confirme ce sentiment » (édit. de 1758, t. III, p. 690).

2. Dans le récit biblique, c'est au contraire Samson qui s'endort sur les genoux de Dalila ; *Juges*, xvi, 19 : « Dalila fit dormir Samson sur ses genoux, et lui fit reposer la tête dans son sein... » — La pose de Dalila a peut-être été suggérée par l'attitude d'Ève aux pieds d'Adam, dans Milton, *Paradis Perdu*, X, v. 910-914 : « Il n'ajouta rien et se détourna d'elle ; mais Ève, sans se rebuter, avec des larmes qui ne cessaient de couler et ses tresses tout en désordre, tomba humblement à ses pieds, et, les embrassant, elle implorait sa paix. »

3. Ces deux mots font allusion aux paroles de l'Ange à la mère de Samson (*Juges*, xiii, 5) : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils sur la tête duquel le rasoir ne passera point. Car il sera Nazaréen, consacré à Dieu dès son enfance et dès le ventre de sa mère, et c'est lui qui commencera à délivrer Israël de la main des Philistins. »

Sont brûlants du plaisir que son regard demande,
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.

- 20 Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
Ses flancs, plus élançés que ceux de la gazelle,
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor,
25 Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
Sont chastement pressés d'étoffes syriennes¹.

Les genoux de Samson fortement sont unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis².

20 : M. Ph. Martinon a proposé pour ce vers la correction suivante, en vue de supprimer la diérèse : Ses bras fins tout mouillés par de tièdes sueurs — mais la leçon du manuscrit n'est pas douteuse.

28 : M, [Comme ceux des grands dieux d'Égypte, d'Anubis.]
[Comme ceux des grands dieux, comme ceux d'Anubis.] Comme [sont]
les deux genoux du colosse Anubis.

1. Vigny, *Scènes du Désert* : « Devant lui [le vieil Arabe] une jeune fille, d'environ quatorze ans, était si mollement couchée qu'on l'aurait crue endormie... Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud des tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée... A son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait selon l'usage un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses traits était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux... son teint était absolument jaune. » — Hatsor est la ville d'Asor, dont le nom figure au ch. iv, v. 2, des *Juges*. Il est possible que Vigny ait eu sous les yeux une traduction directement faite sur l'hébreu, par exemple celle de S. Cahen (*La Bible*, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard, par S. Cahen, directeur de l'École Israélite de Paris, 18 volumes, Paris, 1831-1839). Le tome VI, paru en 1835, qui contient les *Juges*, rend ainsi le verset en question : « L'Éternel les livra [les Israélites] dans la main de Iabine, roi de Kenaane, qui régnait à Hatsor. »

2. Vigny, *Scènes du Désert* : « Seuls au milieu de la terre vide et stérile, s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'Océan : ces figures énormes et d'une inégale grandeur reposaient assises à côté

- Elle s'endort sans force et riante et bercée
 30 Par la puissante main sous sa tête placée.
 Lui, murmure le chant funèbre et douloureux
 Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux,
 Elle ne comprend pas la parole étrangère,
 Mais le chant verse un somme en sa tête légère.
 35 « Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
 Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
 Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
 Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

37 : M, la majuscule de Femme est en surcharge.

l'une de l'autre, sur des trônes de granit noir, larges comme deux collines ; à la lueur des étoiles on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis... Ces antiques statues semblaient régner sur le désert et lui imposer son silence. » Il s'agit des deux colosses qui dominent la plaine de Thèbes, et dont l'un passait autrefois pour la statue de Memnon. — *Ibidem* : « Ce toit nomade [la tente arabe] s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal ; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils ombrageaient. » — Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et Haute Égypte* : « On fut attiré dans la plaine [de Thèbes] par deux grandes figures assises, entre lesquelles, selon les descriptions d'Hérodote, de Strabon et de ceux qui ont copié ces écrivains, était la fameuse statue d'Ossimandue, le plus grand de tous les colosses... Les deux statues encore debout sont sans doute celles de la mère et du fils de ce prince... Elles sont assises, les deux mains sur leurs genoux (voyez la vue et les détails de ces figures, que j'ai dessinées depuis, planche XLIV, n° 1, 2, 3). » Dans l'explication de cette planche, Denon parle des « deux statues qu'on est convenu d'appeler les statues de Memnon ». — Ce sont ces statues dont Vigny s'est inspiré pour décrire l'attitude de Samson ; leur image était restée fortement gravée dans sa mémoire ; le 3 octobre 1840, il écrivait encore à la marquise de La Grange : « Vous me croyez les genoux liés comme ceux d'une statue égyptienne. » Mais on se demande par suite de quelle confusion de noms il a pu les prendre pour des représentations d'Anubis, que Vivant Denon lui décrivait ainsi : « Il est représenté debout avec un ventre de cochon surmonté de mamelles semblables à celles des Égyptiennes d'à présent, » et dont il lui offrait le dessin dans une des planches de son ouvrage (pl. CXX, n° 4).

1. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, III^e partie, ch. XIX, *De l'amour dans le mariage* : « Tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révo-

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour ;
 40 Sa mère l'en abreuve alors, qu'il vient au jour,
 Et ce bras le premier l'engourdit, la balance
 Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
 Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
 Il rêvera partout à la chaleur du sein,
 45 Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
 A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
 Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
 Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
 Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles
 50 Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.
 Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,

lution quelconque qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous deux souffrira. »

1. L'expression est empruntée à la parabole des vierges folles et des vierges sages. (Év. selon saint Matthieu, ch. xxv, v. 1-13).

2. Proverbes, ch. vii, v. 4-13, 21-26 : « Dites à la sagesse : Vous êtes ma sœur, et appelez la prudence votre amie, afin qu'elle vous défende de la femme étrangère, de l'étrangère qui se sert d'un langage doux et flatteur. Car étant à la fenêtre de ma maison et regardant par les barreaux, j'aperçois des insensés, et je considère parmi eux un jeune homme insensé, qui passe dans une rue au coin de la maison de cette femme et qui marche dans le chemin qui y conduit, sur le soir, à la fin du jour, lorsque la nuit devenait noire et obscure. Et je vois venir au-devant de lui cette femme parée comme une courtisane adroite à surprendre les âmes, causeuse et coureuse, inquiète, dont les pieds n'ont point d'arrêt et qui ne peut demeurer dans la maison, mais qui tend ses pièges au dehors, ou dans les places publiques, ou dans un coin de rue. Elle prend ce jeune homme et le baise, et le caressant avec un visage effronté, elle lui dit, etc.... Elle le prend ainsi au filet par de longs discours, et l'entraîne par les caresses de ses paroles. Il la suit aussitôt, comme un bœuf qu'on mène pour servir de victime, et comme un agneau qui va à la mort en bondissant ; et il ne comprend pas, insensé qu'il est, qu'on l'entraîne pour le lier, jusqu'à ce qu'elle lui ait percé le cœur d'une flèche ; comme si un oiseau courait à grande hâte dans le filet, ne sachant pas qu'il y va de la vie pour lui.

coutez-moi donc maintenant, mon fils... Que votre esprit ne se laisse point entraîner dans les voies de cette femme, et ne vous égarez point dans ses sentiers ; car elle en a blessé et renversé plusieurs, et elle a fait perdre la vie aux plus forts. »

Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
 Quand le combat que Dieu fit pour la créature
 Et contre son semblable et contre la nature
 55 Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
 Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
 Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
 Vient un autre combat plus secret, traître et lâche ;
 Sous son bras, sous son cœur se livre celui-là ;
 60 Et, plus ou moins, la femme est toujours DALILA ¹.

« Elle rit et triomphe ; en sa froideur savante,
 Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
 De ne rien éprouver des atteintes du feu.
 A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :
 65 Elle se fait aimer sans aimer elle-même ;
 Un Maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime ;
 L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
 Un sacrifice illustre et fait pour étonner
 Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,

65-71 : D, ces vers sont guillemetés.

66 : D, maître,

1. Milton, *Paradis Perdu*, X, v. 889-909 : « Oh ! pourquoi Dieu, le sage créateur, qui peupla les plus hauts cieux d'esprits mâles, créa-t-il à la fin cette nouveauté sur la terre, ce beau défaut de la nature ? Pourquoi n'a-t-il pas tout d'un coup rempli le monde d'hommes, comme les anges, sans femmes, ou trouvé quelque autre moyen de perpétuer l'espèce humaine ? Ce malheur ne serait pas arrivé [c'est Adam qui parle après la chute], ni de plus nombreux encore qui viendraient ; d'innombrables troubles produits sur la terre par les pièges de la femme et l'étroit commerce avec ce sexe. Car ou l'homme ne trouvera jamais sa vraie compagne, mais celle que quelque malchance ou quelque méprise lui amènera ; ou celle qu'il désirera le plus, il l'obtiendra rarement, la perverse, et il la verra se donner à un bien moins digne que lui ; ou, si elle l'aime, elle sera empêchée par ses parents ; ou le choix le meilleur se présentera trop tard : l'homme sera déjà lié par les noeuds du mariage à une cruelle ennemie, sa haine ou sa honte. Ceci causera d'innombrables calamités à la vie humaine, et bouleversera la paix du foyer. »

- 70 La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.
— Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! —
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
- 75 La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les Humains, Dieu dit : « Je me repens ¹ ! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodôme ;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
- 80 Les deux sexes mourront chacun de son côté.

« Éternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur ².
85 — Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie ³,

74 : M, Orgueil (*La majuscule est en surcharge*).

76 : D, humains,

78 : D, Sodome ;

1. *Genèse*, ch. vi, v. 5-7 : « Mais Dieu, voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tout appliquées au mal, il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre. Et étant touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il dit : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé ; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux... : car je me repens de les avoir faits. »

2. *Juges*, xvi, 17 : Alors, lui découvrant [à Dalila] toute la vérité, Samson lui dit : « Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, parce que je suis Nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le ventre de ma mère. Si l'on me rase ma tête, toute ma force m'abandonnera, et je deviendrai faible comme les autres hommes. » En note, dans la traduction de Sacy : « Non que cette force fût enfermée naturellement dans ses cheveux, mais parce qu'il avait plu à Dieu de l'y attacher. » (Voir ci-dessus, v. 14.)

3. Allusion aux versets 5-14 du ch. xvi des *Juges* : « Les Princes des Philistins vinrent trouver cette femme et lui dirent : Trompez

Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
 Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
 Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée
 90 De se voir découverte ensemble et pardonnée
 Car la bonté de l'Homme est forte, et sa douceur
 Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur
 « Mais enfin je suis las ! J'ai l'âme si pesante,
 Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
 95 Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
 Ne la peuvent porter avec tout son chagrin,
 Toujours voir serpenter la vipère dorée
 Qui se traîne en sa fange et s'y croît ignoblee
 Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr !

Samson, et sachez de lui d'où lui vient une si grande force, et comment nous pourrions le vaincre, et le tourmenter après l'avoir lié. Que si vous faites cela, nous vous donnerons chacun onze cents pièces d'argent. » Dalila demande donc à Samson son secret. Il répond d'abord qu'il faut le lier « avec sept cordes qui ne fussent pas sèches, mais qui eussent encore leur humidité » ; — puis, « avec des cordes toutes neuves dont on ne se serait jamais servi » ; — enfin, qu'elle fasse « une tresse de sept cheveux de sa tête avec du fil dont on fait de la toile, et que l'ayant attachée à un clou, elle enfonce ce clou dans la terre. » Chaque fois Dalila trahit la confiance de son amant ; mais chaque fois aussi Samson rompt sans peine les liens dans lesquels on a cru l'emprisonner.

1. *Juges*, xvi, 16 : « Et comme elle l'importunait sans cesse, et qu'elle se tint plusieurs jours attachée auprès de lui, sans lui donner même le temps de se reposer, enfin la fermeté de son cœur se ralentit, et il tomba dans une lassitude mortelle. (*defecit animus ejus, et ad mortem usque lassatus est.*) »

2. Milton, *Samson Agonistes*, v. 997-1002 : « LE CHŒUR : Elle est partie, [Dalila] ; un vrai serpent par le dard, découvert à la fin, jusqu'ici caché ! SAMSON : Qu'elle s'en aille ! Dieu l'envoya, pour m'avilir, et pour aggraver ma folie, moi, qui confiai à une pareille vipère son très sacré dépôt, son secret, ma sauvegarde et ma vie. »

3. Milton, *Paradis Perdu*, X, 125-143 : « Adam profondément embarrassé, lui répondit, [à Dieu] : O ciel ! en quelle mauvaise passe me trouve-je aujourd'hui devant mon Juge, contraint ou de prendre sur moi tout le crime, ou d'accuser un autre moi-même, le compagnon de ma vie (*the partner of my life*) : Cette femme, que tu avais créée

- 100 La Femme, enfant malade et douze fois impur.
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant trait tout dévorer,
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
105 C'est trop ! Dieu, s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort ! Ce qui sera, sera ! »

107 : M, [J'adorerai] Qu'ils seront beaux

108-109 : Dans M, le vers 108 termine un feuillet et le vers 109 en commence un autre ; c'est pour cela sans doute que D n'a pas mis entre les deux vers l'intervalle qui paraît demandé par le sens.

pour être mon soutien, que tu m'avais donnée comme ton présent le plus beau, si bonne, si parfaite, si aimable, si divine que de sa main je ne pouvais soupçonner aucun mal, et que, quoi qu'elle fit et quoi que valût l'acte en lui-même, elle semblait, rien qu'en le faisant, le justifier, c'est elle qui m'a donné du fruit de cet arbre, et je l'ai mangé.

1. *Ezéchiel*, xxii, 10 : « Ils ont violé la femme de leur propre père ; ils n'ont point épargné en vous la femme en son impureté ordinaire (*immunditiam menstruata humiliaverunt in te*). » — *Lévitique*, xv, 19-21 : « La femme qui souffre ce qui dans l'ordre de la nature arrive chaque mois sera séparée pendant sept jours. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir ; et toutes les choses sur lesquelles elle aura dormi et où elle se sera assise pendant les jours de sa séparation, seront souillées. » — *Ibid.*, xviii, 19 : « Vous ne vous approcherez point d'une femme qui souffre ce qui arrive tous les mois, et vous ne découvrirez point en elle ce qui n'est pas pur. »

2. De même, dans le *Paradis Perdu* (X, v. 775), Adam trompé par Ève et induit par elle au péché, souhaite la mort : « Oh ! comme je serais heureux de subir la mort à laquelle j'ai été condamné, et de n'être plus qu'une terre insensible ! » — *Isaïe*, lxi, 17 : « Que les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes sont beaux, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Votre Dieu va régner ! » — Vigny avait déjà utilisé ce texte de l'Écriture dans *Cinq-Mars*, ch. xxv : « M. de Thou, entendant que l'on appelait le greffier criminel du présidial de Lyon pour prononcer l'arrêt, laissa éclater involontairement un de ces transports de joie religieuse qui ne se virent jamais que dans les martyrs et les saints aux approches de la mort ; et, s'avançant au devant de cet homme, il s'écria : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bonam* ! »

3. Shakespeare, *Roméo et Juliette*, acte IV, sc. 1 (réplique de Juliette à Paris) : « Ce qui doit être sera (*What must be, shall be*). »

Il dit, et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
 110 Oû les guerriers, tremblants d'être dans sa demeure ¹,
 Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux ²,
 Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
 Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
 Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine ³,
 115 Le placèrent debout, silencieusement,
 Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement
 Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
 Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
 Allumèrent l'encens, dressèrent un festin
 120 Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain ⁴,
 Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
 Placèrent Dalila, pâle prostituée ⁵,
 Couronnée, adorée et reine du repas,
 Mais tremblante et disant : IL NE ME VERRA PAS !

125 Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
 Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse

118 : D, en extase ;

120 : D, le plus lointain ;

1. *Juges*, XVI, 9 : « Et [Dalila] ayant fait cacher dans sa chambre des hommes qui attendaient l'événement de cette entreprise... »

2. *Juges*, XVI, 5 ; voir ci-dessus p. 91, n. 3.

3. *Juges*, XVI, 21 : « Les Philistins, l'ayant donc pris, lui crevèrent aussitôt les yeux, et l'ayant mené à Gaza chargé de chaînes, ils l'enfermèrent dans une prison où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. »

4. *Juges*, XVI, 23 et 25 : Les Princes des Philistins firent une grande assemblée pour immoler des hosties solennelles à leur Dieu Dagon... Ils firent ensuite des festins avec de grandes réjouissances, et, après le dîner, ils commandèrent que l'on fit venir Samson, afin qu'il jouât devant eux. Samson ayant été amené de la prison jouait devant les Philistins, et ils le firent tenir entre deux colonnes. »

5. Voir p. 86, n. 1. — Le mot « prostituée » est peut-être une réminiscence de Milton, *Paradis Perdu*, IV, v. 1049-1052 : « Ainsi le fort Danite, l'herculéen Samson se leva du sein prostitué (*from the harlot lap*) de Dalila, la Philistine, et s'éveilla tondu de sa force. »

130 Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
 Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?
 Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
 Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes,
 Écrasa d'un seul coup, sous les débris mortels,
 Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels : ?

135 Terre et ciel ! punissez par de telles justices
 La trahison ourdie en des amours factices,
 Et la délation du secret de nos cœurs
 Arraché dans nos bras par des baisers menteurs !

Écrit à Shavington (Angleterre), 7 avril 1839.

136 : M, au bas du dernier feuillet, au crayon bleu, de la main de Vigny :
 128 vers ; — au crayon noir, d'une autre main : A. de Vigny.

1. *Juges*, XVI, 26-30 : « Alors Samson dit au garçon qui le conduisait : Laissez-moi toucher les colonnes qui soutiennent toute la maison... Or la maison était toute pleine d'hommes et de femmes. Tous les Princes des Philistins y étaient, et il y avait bien trois mille personnes de l'un et de l'autre sexe... Samson, ayant invoqué le Seigneur, lui dit : O Seigneur mon Dieu, souvenez-vous de moi ; mon Dieu, rendez-moi maintenant ma première force, afin que je me venge en une seule fois de mes ennemis... Et prenant les deux colonnes sur lesquelles la maison était appuyée, tenant l'une de la droite et l'autre de la gauche, il dit : Que je meure avec les Philistins ! Et ayant fortement ébranlé les colonnes, la maison tomba sur tous les Princes, et sur tout le reste du peuple qui était là, et il en tua beaucoup plus en mourant qu'il n'en avait tué pendant sa vie. » — Pour l'emploi du mot « pylônes », rapprochez ce passage des *Scènes du Désert* : « Il reconnut dans l'air une masse noire et carrée, soutenue sur deux sombres pyramides, et formant une porte démesurée : c'était le premier pylône du palais antique de Médinet-Abou, l'un des neuf villages de masures qui sont jetés d'espace en espace sur l'emplacement de l'antique Thèbes aux cent portes. (*Note de Vigny* : Pylône, nom grec qui a été depuis longtemps adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arcs de triomphe dont le sommet est une terrasse et les piliers de larges obélisques.) »

LA MORT DU LOUP

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,

TITRE : R, POÈMES PHILOSOPHIQUES | N° II.

1. Les deux éléments constitutifs de ce poème, l'idée et l'image, paraissent avoir hanté de bonne heure l'esprit d'Alfred de Vigny. On lit, sur un brouillon relatif à *Servitude et Grandeur militaires* qui semble dater d'environ 1831 : « J'aime ceux qui se résignent sans gémir et portent bien leur fardeau » ; et, dès 1836, le poète avait intitulé « La mort du loup » un épisode d'un roman auquel il travaillait (un chouan, blessé et fait prisonnier par des grenadiers, refuse de marcher et se laisse fusiller). Il connaissait de longue date le passage de Byron (*Childe Harold*, IV, XXI) qui lui a servi de point de départ : « On peut supporter l'existence, et la profonde racine de la vie et de la souffrance peut avoir une forte emprise dans des cœurs nus et désolés ; muet, le chameau peine sous les plus lourds fardeaux, et le loup meurt en silence. De tels exemples ne devraient pas nous être donnés en vain. Si eux, des êtres d'une nature basse ou sauvage, ne reculent pas devant la douleur, nous qui sommes faits d'une argile plus noble, nous pouvons bien nous y endurcir : ce n'est que pour un jour. » — Avait-il lu les vers suivants de Macaulay (*Prophéties de Capys*, st. XVI et XVII, dans les *Chants de l'ancienne Rome*, 1842), qui ne sont d'ailleurs qu'un développement de ceux de Byron : « Le bœuf trace le sillon, obéissant à l'aiguillon ; l'âne patient, sur les sentiers pierreux, marche avec peine sous le fardeau qui l'assomme ; avec cris et bonds l'épagneul répond au sifflet de son maître, et le mouton s'abandonne patiemment aux ciseaux bruyants du tondeur. Mais ta nourrice [la louve qui allaita Romulus et Rémus] ne répond à nul maître ; ta nourrice ne porte nul fardeau... Quand toute la meute, en aboyant, cerne son repaire plein de sang, elle meurt en silence, jetant de rudes morsures au milieu des limiers mourants. » ? Il n'est pas nécessaire de le sup-

5 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués
 Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
 Nous avons écouté, retenant notre haleine
 10 Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
 Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
 La girouette en deuil criait au firmament,
 Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
 N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
 15 Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
 Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
 A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
 20 Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,

6 : M R D, landes,

19-21 : M, A regardé le sable, attendant, à genoux, | Qu'une étoile
 jetât quelque lueur sur nous ; | Puis, tout bas, a juré que ces marques
 récentes

poser, surtout si on tient compte d'une lettre à M^{lle} Maunoir du
 31 janvier 1843, où Vigny parle de son poème comme d'une œuvre
 qui n'est pas toute récente : « Je ne sais si ce poème vaut l'estime
 que vous en faites, mais, tel qu'il est, il va paraître demain dans la
Revue des Deux Mondes du 1^{er} février, et j'aime à vous écrire avant sa
 naissance pour que vous retrouviez à Londres cette Louve

Comme celle de marbre

Qu'adoraient les Romains et dont les flancs velus
 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus. »

Quant aux détails de l'affabulation, ils semblent provenir soit des
 souvenirs personnels de Vigny (une battue au loup à laquelle il aurait
 assisté), soit plus probablement des histoires de chasse qu'il avait
 entendu maintes fois conter dans sa jeunesse. « Au Tronchet,
 j'appris de mon père à tirer un coup de fusil et à voir et à aimer les
 chasseurs et la chasse ; mais les récits des chasses passées me plai-
 saient plus que le spectacle des chasses mesquines que je voyais. »
(Journal d'un poète, sous la date de 1847, Fragments de Mémoires, éd.
C.-Lévy, 1882, p. 231) — « Mon grand-père était fort riche... Il faisait
 en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au
 loup. » (*Ibid.*, 1832, *Mémoires et Journal*, p. 58.

Les Destinées.

A déclaré tout bas que ces marques récentes
 Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
 De deux grands loups-cerviers ¹ et de deux louveteaux.
 Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
 25 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
 Nous allions, pas à pas, en écartant les branches.
 Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
 Et je vois au-delà quatre formes légères
 30 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
 Comme font, chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
 Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
 Leur forme était semblable et semblable la danse ;
 Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
 35 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
 Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
 Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
 Sa Louve reposait, comme celle de marbre

23 : M, Loups cerviers M, Louveteaux.

26 : R D, Nous allions pas à pas en écartant

26 : M, après ce vers, un alinéa.

29 : M, quelques formes légères

33 : M, [Leur forme] L'allure était semblable

36 : M, après ce vers, un alinéa.

37 : M, Le Père

1. Selon Buffon (*Histoire Naturelle, Le Lynx*) le loup-cervier, ou lynx, que l'on trouve dans le nord de l'Europe, en Sibérie, au Canada, « n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les chasseurs et leur faire croire qu'ils entendaient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel, pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier*, parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celle des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée. » Il semble que Vigny le prenne, on ne sait pourquoi, pour une espèce de loup plus redoutable que le loup ordinaire. Peut-être avait-il dans la mémoire ce passage de Chateaubriand, *Voyage en Amérique, Histoire Naturelle, Loups* : « Il y a en Amérique plusieurs espèces de loups : celui qu'on appelle *cervier* vient pendant la nuit aboyer autour des habitations. »

Qu'adoraient les Romains ¹ et dont les flancs velus
40 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
45 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
50 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
2 55 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
60 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre

40 : M, Demi-Dieux

41 : M, — Le Loup vient

1. Vigny se souviendrait-il ici d'un autre passage de *Childe Harold*, IV, LXXXVIII : « Et toi, que la foudre a frappée, nourrice de Rome, Louve, dont les mamelles de bronze versent encore le lait de la victoire

A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
 65 Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
 Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
 Mais son devoir était de les sauver, afin
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
 A ne jamais entrer dans le pacte des villes
 70 Que l'homme a fait avec les animaux serviles
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
 Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
 Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
 75 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
 C'est vous qui le savez, sublimes animaux !

65 : M, Louveteaux

76 : M, après ce vers, un alinéa.

sous ce dôme où, comme un monument de l'art antique, tu te dresses !
 Mère au cœur plein d'une vaillance que le grand fondateur a sucée à
 ta sauvage tétine, brûlée par le trait céleste du Jupiter romain, et
 toute noircie par la flamme, veilles-tu toujours sur ton immortelle
 portée, et n'oublies-tu pas ta tendresse et ton devoir ? »

1. Voltaire, *L'Ingénu*, ch. xx, à propos de la mort de M^{lle} de Saint-Yves : « Elle sentait toute l'horreur de son état et le faisait sentir par ces mots et ces regards mourants qui parlent avec tant d'empire... Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité ! c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. » — Au contraire, Rousseau, *Émile*, livre II : « La première loi de résignation nous vient de la nature. Les sauvages, ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, et l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre, tirée de la raison ; mais peu savent l'en tirer, et cette résignation factice n'est jamais aussi pleine et entière que la première. »

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.

— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,

Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !

Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,

A force de rester studieuse et pensive,

Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté,

Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

Gémir, pleurer, prier, est également lâche.

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche

Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,

Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler¹. »

Écrit au château du M^{***}, 1843.

84 : M, après ce vers, un alinéa.

86 : M, — Fais énergiquement

87 : M, voie surcharge un mot illisible. R D, sort.

DATE : M, la pièce n'est pas datée ; au bas du dernier feuillet, au crayon : Bon à imprimer. R, Écrit au château du M^{***} (sans date).

1. Vigny, *Journal d'un poète*, 1834 : « ROMAN MODERNE ; UN HOMME D'HONNEUR. — L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui... L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule, et meurt en silence. » (éd. C.-Lévy, 1882, p. 86.) — Sur l'importance que Vigny attachait à ce poème, voir la lettre au marquis de La Grange du 24 novembre 1843 : « Je n'ai rien voulu donner à la *Revue* depuis le dernier poème, *Le Mont des Oliviers*. Je ne sais si vous l'avez lu. Cet hiver, peut-être publierai-je d'autres poèmes de ce même recueil philosophique. Ils sont de plus en plus sérieux. J'en fais d'autres encore ; qu'ils soient imprimés ou non, cela m'importe peu. Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais ! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme *la Mort du Loup*. »

LA FLUTE¹

I

Un jour, je vis s'asseoir au pied de ce grand arbre

TITRE : M, à l'encre noire : LA FLUTE ; — au crayon rouge : 6° Poème ; 6° a été biffé au crayon bleu et remplacé par 7° ; — au-dessous, au crayon bleu : 6° P. ; en surcharge : 7° ; dans l'angle supérieur de gauche, en travers, un mot peu lisible : [écrit ou fini] le 9^b 1842. — R. POÈMES PHILOSOPHIQUES | N° III.

1. Le problème de l'inégalité des intelligences et des rapports du physique et du moral préoccupait depuis longtemps Alfred de Vigny. En 1837, il inscrivait dans son *Journal* (éd. C.-Lévy, 1882, p. 113) cette remarque sur Tony Johannot : « Avant sa maladie, il n'était que graveur ; depuis son attaque à la poitrine, il était devenu peintre de premier ordre. On eût dit que les souffrances avaient développé en lui l'intelligence et l'avaient élevé plus haut et porté plus près du beau idéal. » En 1840, il notait, dans le même ordre de faits, le cas de son protégé Lassailly : « Encore un désolant exemple des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. Le goût très fin des lettres développé outre mesure dans ce jeune homme, la fréquentation des plus hautes intelligences, lui ont donné le désir violent d'atteindre la plus grande supériorité intellectuelle. La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie, et ce n'était, dit sa sœur, que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution pour lui ; encore venait-il désordonné et obscur, ne scintillant que par rares éclairs... Sa sœur a remarqué que, dans la santé, il ne pouvait pas travailler. La maladie était la lampe qui illuminait sa tête. » (*Journal*, p. 153). Même après avoir résolu la question à sa manière, il ne cessa pas d'y penser et de recueillir les faits qui semblaient donner raison à sa théorie. En 1842 (ou 1843 ?), il écrit dans son *Journal*, p. 164 : « DES ORGANES. Des organes mauvais servent l'intelligence, ai-je dit dans le poème de *la Flûte*. Malebranche était idiot jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Une chute le blesse à la tête, on le trépane, il devient un homme de génie. Descartes trépané fût devenu peut-être idiot. — Un élève de l'École Polytechnique acheva dans le somnambulisme et trouva dans le sommeil le problème qu'il avait en vain cherché tout éveillé. — Preuve que l'âme se détache des organes, agit et perçoit sans eux. » Et, le 2 avril 1843, il faisait encore allusion, dans une lettre

Un Pauvre ¹ qui posa sur ce vieux banc de marbre
 Son sac et son chapeau, s'empressa d'achever
 Un morceau de pain noir, puis se mit à rêver.

adressée à Léon de Wailly, à Londres, au cas de Malebranche : « Avez-vous près de votre *square* un club, ou un cabinet de lecture ? Vous y verrez la Revue des Deux Mondes du 15 mars 1843, qui porte dans ses flancs la *Flûte*, poème, telle que vous la connaissez. Je ne puis retrouver dans ma mémoire où j'ai lu l'histoire de l'accident de Malebranche. Il était à demi idiot jusqu'à dix-sept ans, il fait une chute, on le trépane, il devient homme de génie. N'est-ce pas un trou de la Flûte qui se débouche ? » — Cette anecdote n'est pas rapportée dans l'édition Genoude-Lourdoueix, que Vigny a eue probablement sous les yeux. Il y est dit seulement que c'est au XVIII^e siècle « que se répandirent tant d'opinions fausses et controuvées sur Malebranche », qu'on fit de lui « une espèce de maniaque livré aux fantaisies d'un cerveau malade », qu'« un mauvais poète [Faydit] fit ce vers tant répété depuis :

Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou, »

que « ne pouvant faire un sot ou un ignorant de Malebranche, on fit de lui un fou. » — Vigny attribuerait-il à Malebranche ce qu'il avait pu lire au sujet de J.-J. Rousseau dans les *Recherches philosophiques* de Bqonald, éd. 1818, t. I, p. 456, note : « On voit des personnes dont la fièvre exalte au contraire les fonctions intellectuelles... J.-J. Rousseau devint un homme de génie après une maladie. »

1. L'affabulation et le mouvement général du poème de Vigny rappellent d'une manière remarquable la pièce de Sainte-Beuve, dans les *Pensées d'Août* (1837), intitulée *le Joueur d'orgue* :

Je voyais cheminer, tout près de la portière,
 Un pauvre joueur d'orgue : il nous avait rejoints :
 Ne pas cheminer seul, cela fatigue moins.
 Courbé sous son fardeau, gagne-pain de misère,
 Que surmontait encor la balle nécessaire,
 Un bâton à la main, sans un mot de chanson,
 Il tirait à pas lents, regardant l'horizon.
 « Vie étrange, pensai-je, et quelle destinée !
 Sous le ciel, nuit et jour, rouler toute l'année !
 Jeune, l'idée est belle et ferait tressaillir ;
 Mais celui-ci se voûte et m'a l'air de vieillir.
 Que peut-il espérer ? Rien au cœur, pas de joie :
 Machinal est le son qu'aux passants il envoie. »
 Et je continuais dans mon coin à peser
 Tous les maux, et, les biens, à les lui refuser.
 Et par degrés pourtant blanchissait la lumière ;
 Son gris sourcil s'armait d'attention plus fière ;
 Sa main habituelle à l'orgue se porta :
 Qu'attendait-il ? ... Soudain le soleil éclata,
 Et l'orgue, au même instant, comme s'il eût pris flamme,
 Fêta d'un chant l'aurore et pria comme une âme.

5 Il paraissait chercher dans les longues allées
 Quelqu'un pour écouter ses chansons désolées ;
 Il suivait à regret la trace des passants
 Rares et qui pressés s'en allaient en tous sens.
 Avec eux s'enfuyait l'aumône disparue,
 10 Prix douteux d'un lit dur en quelque étroite rue
 Et d'un amer souper dans un logis malsain.
 Cependant il tirait lentement de son sein,
 Comme se préparait au martyr un apôtre,
 Les trois parts d'une Flûte¹ et liait l'une à l'autre,
 15 Essayait l'embouchure à son menton tremblant,
 Faisait mouvoir la clef, l'épurait en soufflant,
 Sur ses genoux ployés frottait le bois d'ébène,
 Puis jouait. — Mais son front en vain gonflait sa veine,

14 : M, la majuscule de Flûte est en surcharge.

1. Le symbole que Vigny développe ici paraît lui avoir été suggéré par Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, ch. xv, section III (il s'agit des miracles d'éloquence accomplis par les plus humbles confesseurs de la foi chrétienne) : « L'inspiration divine se communiquait par des visions soit pendant le sommeil, soit quand on était éveillé. Les fidèles de tout rang, de tout état, les femmes et les vieillards, les enfants aussi bien que les évêques avaient également part à cette faveur. Lorsque leurs âmes pieuses avaient été suffisamment préparées par les prières, les jeûnes et les veilles, à recevoir l'impulsion extraordinaire, ils entraient tout à coup dans un saint transport, et, ravis en extase, ils racontaient ce qui leur avait été inspiré, n'étant que l'instrument de l'Esprit Saint, comme la flûte est l'organe de celui qui en tire des sons. » Nous savons par une lettre à Eusèbe Castaigne, du 27 avril 1849, que Vigny avait dans sa bibliothèque, à Paris, « une traduction de *l'Histoire du Bas-Empire* de Gibbon. » — On a rapproché aussi du poème de Vigny, moins heureusement, à mon avis, le passage de la tragédie de Shakespeare où Hamlet compare sa volonté à une flûte dont on prétend tirer des sons à sa fantaisie (acte III, sc. 2) : « *Hamlet*. — Gouvernez ces prises d'air avec les doigts et le pouce, animez l'instrument du souffle de votre bouche, et il se mettra à discourir en très éloquente musique. Voyez-vous, voici les soupapes. — *Guildenstern*. — Mais je ne puis leur faire exprimer aucune harmonie : je n'ai pas le talent qu'il faut. — *Hamlet*. —... Palsambleu ! pensez-vous qu'il soit plus aisé de jouer de moi que d'une flûte ? Prenez-moi pour tel instrument qu'il vous plaira : vous aurez beau tourmenter mes touches, vous ne pourrez pas jouer de moi. »

Personne autour de lui pour entendre et juger
20 L'humble acteur d'un public ingrat et passager.
J'approchais une main du vieux chapeau d'artiste
Sans attendre un regard de son œil doux et triste
En ce temps de révolte et d'orgueil si rempli ;
Mais, quoique pauvre, il fut modeste et très poli.

II

25 Il me fit un tableau de sa pénible vie ¹.
Poussé par ce démon qui toujours nous convie,
Ayant tout essayé, rien ne lui réussit,
Et le chaos entier roulait dans son récit.
Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
30 Qu'entreprise avortée et grandeur en paroles.

1. Le type du « raté » que Vigny met ici en scène, avait déjà été dessiné par plus d'un écrivain de cette époque. Dès 1833, Théophile Gautier l'esquissait dans *les Jeunes-France*, sous le nom de Daniel Jovard, le jeune commerçant de la rue Saint-Denis qui délaisse la quincaillerie pour la littérature et s'évertue à prendre des airs byronniens. — En 1836, Théophile de Ferrières le reprenait dans un des *Contes de Samuel Bach* : son héros, Idéolo, est successivement dandy, poète, dilettante, byronien, pantagruéliste, roué, bousingot, conspirateur, hégélien et philosophe humanitaire. Après avoir porté le gilet à la Robespierre et péroré dans les clubs, il en vient à quêter une place, pour vivre, dans un journal littéraire ou politique, monarchiste ou démocratique, peu lui importe. — En 1838, Musset, dans *Dupont et Durand*, raillait sans indulgence les fruits secs du romantisme et du saint-simonisme : l'un se flatte de révolutionner l'humanité et le monde : l'autre met au jour un poème effroyable que personne ne lit, et finit par vendre sa plume à un journal. — En 1842, Louis Reybaud contait les aventures de Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. « Victime promise d'avance à toutes les excentricités, » Jérôme Paturot n'en évite aucune. Il est poète chevelu, puis saint-simonien, « appelé à régénérer le monde », puis homme d'affaires, puis rédacteur de l'*Aspic*, journal littéraire paraissant quelquefois, puis fabricant de romans-feuilletons, puis critique dramatique et musical, puis publiciste officiel, directeur du *Flambeau*, journal subventionné par le gouvernement. Il essaye de se suicider, mais il est sauvé par son oncle, qui lui cède son commerce de bonneterie.

- D'abord, à son départ, orgueil démesuré,
 Gigantesque écriteau sur un front assuré,
 Promené dans Paris d'une façon hautaine :
 Bonaparte et Byron, poète et capitaine,
 35 Législateur aussi, chef de religion
 (De tous les écoliers c'est la contagion),
 Père d'un panthéisme orné de plusieurs choses,
 De quelques âges d'or et des métempsycoses
 De Bouddha, qu'en son cœur il croyait inventer ;
 40 Il l'appliquait à tout, espérant importer
 Sa révolution dans sa philosophie ;
 Mais des contrebandiers notre âge se défie ;
 Bientôt par nos fleurets le défaut est trouvé ;
 D'un seul argument fin son ballon fut crevé.
- 45 Pour hisser sa nacelle, il en gonfla bien d'autres
 Que le vent dispersa. Fatigué des apôtres,
 Il dépouilla leur froc. (Lui-même le premier
 Souriait tristement de cet air cavalier
 Dont sa marche, au début, avait été fardée
 50 Et, pour d'obscurs combats, si pesamment bardée,
 Car, plus grave à présent, d'une double lueur
 Semblait se réchauffer et s'éclairer son cœur :
 Le Bon sens qui se voit, la Candeur qui l'avoue,
 Coloraient en parlant les pâleurs de sa joue.)
 55 Laissant donc les couvents, panthéistes ou non,
 Sur la poupe d'un drame il inscrivit son nom
 Et vogua sur ces mers aux trompeuses étoiles ;
 Mais, faute de savoir, il sombra sous ses voiles

53 : R, Le bon Sens — Sainte-Beuve avait cru devoir corriger ainsi ce vers sur son exemplaire des *Destinées* : Le Bon-sens qui se voit, la Candeur qui s'avoue ; mais la leçon du manuscrit n'est pas douteuse.

56 : M, Drame

Avant d'avoir montré son pavillon aux airs.
60 Alors rien devant lui que flots noirs et déserts,
L'océan du travail si chargé de tempêtes
Où chaque vague emporte et brise mille têtes.
Là, flottant quelques jours sans force et sans fanal,
Son esprit surnagea dans les plis d'un journal,
65 Radeau désespéré que trop souvent déploie
L'équipage affamé qui se perd et se noie.
Il s'y noya de même, et de même, ayant faim,
Fit ce que fait tout homme invalide et sans pain.

« Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme
70 Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
75 Je vois grossir l'obstacle en invincible amas,
Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas ¹.
— Pourquoi, me dit la voix qu'il faut aimer et craindre,
Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ne peux m'étreindre?
— Et le rayon me trouble et la voix m'étourdit,
80 Et je demeure aveugle et je me sens maudit. »

1. *Actes des Apôtres*, IX, v. 3-9 : « Comme il [Saul] était en chemin et qu'il approchait de Damas, il fut tout d'un coup environné d'une lumière qui venait du ciel, et, étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que vous persécutez ; il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Alors, tout tremblant et tout effrayé, il dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Le Seigneur lui répondit : Levez-vous, et entrez dans la ville, et on vous y dira ce qu'il faut que vous fassiez. Or ceux qui l'accompagnaient dans son voyage s'arrêtèrent tout étonnés, car ils entendaient une voix, mais ils ne voyaient personne. Saul ensuite se leva de terre, et ayant les yeux ouverts, il ne voyait point. Ils le conduisirent donc par la main, et le menèrent à Damas, où il fut trois jours sans voir, sans boire et sans manger. »

III

« — Non, criai-je en prenant ses deux mains dans les miennes
 Ni dans les grandes lois des croyances anciennes,
 Ni dans nos dogmes froids, forgés à l'atelier,
 Entre le banc du maître et ceux de l'écolier,
 85 Ces faux Athéniens dépourvus d'atticisme,
 Qui nous soufflent aux yeux des bulles de sophisme,
 N'ont découvert un mot par qui fût condamné
 L'homme aveuglé d'esprit plus que l'aveugle-né ¹.

C'est assez de souffrir sans se juger coupable
 90 Pour avoir entrepris et pour être incapable.
 J'aime, autant que le fort, le faible courageux
 Qui lance un bras débile en des flots orageux,

81 : M, en haut du feuillet avec lequel commence la III^e partie du poème, Vigny a écrit à l'encre noire : Sachet, puis biffé le mot à l'encre bleue.

1. *Évangile selon saint Jean*, ch. ix, v. 1-3 : « Et sur son passage Jésus vit un homme aveugle de naissance : et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui a péché, celui-ci, ou ceux qui l'ont mis au monde, pour qu'il naquit aveugle ? Jésus répondit : Ce n'est pas qu'il ait péché, ni lui, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu éclatent en lui... » — Vigny se souvenait sans doute du passage des *Soirées de Saint-Petersbourg* (3^e entretien, début), où le Sénateur, « l'Évangile à la main », invoque le texte ci-dessus pour contester la thèse soutenue par le Comte dans l'entretien précédent, à savoir que toute déchéance physique ou intellectuelle est la punition d'un crime et l'effet d'une malédiction divine. Le Comte, sans se troubler, y voit au contraire la preuve de ce qu'il avance : « Premièrement, je vous prie d'observer que les disciples se tenaient sûrs de l'une ou l'autre de ces deux propositions : *Que l'aveugle-né portait la peine de ses propres fautes, ou de celles de ses pères* ; ce qui s'accorde merveilleusement avec les idées que je vous ai exposées sur ce point. J'observe en second lieu que la réponse divine ne présente que l'idée d'une simple exception qui confirme la loi au lieu de l'ébranler. » Vigny proteste contre l'implacable théoricien.

De la glace d'un lac plonge dans la fournaise
 Et d'un volcan profond va tourmenter la braise.
 95 Ce Sisyphe éternel est beau, seul, tout meurtri,
 Brûlé, précipité, sans jeter un seul cri,
 Et n'avouant jamais qu'il saigne et qu'il succombe
 A toujours ramasser son rocher qui retombe.
 Si, plus haut parvenus, de glorieux esprits
 100 Vous dédaignent jamais, méprisez leur mépris ;
 Car ce sommet de tout, dominant toute gloire,
 Ils n'y sont pas, ainsi que l'œil pourrait le croire.
 On n'est jamais en haut. Les forts, devant leurs pas,
 Trouvent un nouveau mont inaperçu d'en bas ¹.
 105 Tel que l'on croit complet et maître en toute chose
 Ne dit pas les savoirs qu'à tort on lui suppose,
 Et qu'il est tel grand but qu'en vain il entreprit.
 — Tout homme a vu le mur qui borne son esprit.

Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
 110 Des organes mauvais servent l'intelligence ²

95 : M, R, Sysiphe

1. Pope, *Essai sur la critique*, v. 215-232 : « Un médiocre savoir est chose dangereuse. Buvez à longs traits, ou ne buvez point, à la source des Piérides : de petits coups troublent le cerveau ; à boire largement la raison lui revient. Enflammés au premier moment par les faveurs de la Muse, dans notre téméraire jeunesse nous visons aux cimes de l'art ; du haut de notre esprit borné, notre vue ne porte qu'à courte distance, et nous n'apercevons rien de ce qui s'étend au delà. Mais, en avançant, nous découvrons, à notre extrême surprise, les nouveaux, les vastes horizons que la science nous ouvre sans fin. Ainsi, d'abord charmés, nous gravissons les Alpes altières ; nous dominons les vallées, nous croyons escalader les cieux ; déjà certes nous avons franchi les neiges éternelles ; les premiers nuages, les premiers sommets nous semblent les derniers. Mais ceux-ci, les avons-nous atteints, nous tremblons à la vue du labeur qui s'accroît et du chemin qui s'allonge ; nos yeux se lassent à parcourir les perspectives qui se développent ; montagnes surgissent après montagnes, et Alpes sur Alpes se dressent. »

2. Allusion à la célèbre définition donnée par le vicomte de Bonald dans le traité *Du Divorce considéré au XIX^e siècle, relativement à l'état*

- Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud,
 Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
 En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
 Ils parlent... Elle chante et désire le reste.
- 115 Et, pour vous faire ici quelque comparaison,
 Regardez votre Flûte, écoutez-en le son.
 Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
 La lèvres ? Était-il pas ou moins rude ou moins tendre ?
 Eh bien ! c'est au bois lourd que sont tous les défauts,
- 120 Votre souffle était juste et votre chant est faux.
 Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
 Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève,
 L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
 Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
- 125 Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
 Comme ses sœurs du ciel elle est puissante et reine,

121 : M, et vais du doute au rêve, surcharge un premier texte illisible.

domestique et à l'état public de la société, Discours préliminaire, éd. Le Clère, Paris, 1817, p. 23 (première éd. en 1801) ; — reprise par lui dans *la Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la raison*, Paris, 1817, t. I, p. 30 et 350 (première éd. en 1802) ; — développée dans *les Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, ch. V, *Définition de l'Homme : une intelligence servie par des organes* : « Cette définition ne peut, ne doit même convenir qu'à l'homme libre dans l'exercice de ses facultés morales et physiques, le seul qui soit l'homme dans toute l'étendue de cette expression ; car dans l'état de non liberté morale ou physique, c'est-à-dire de débilité corporelle ou d'aliénation mentale, l'intelligence ne peut gouverner les organes, ou les organes ne peuvent servir l'intelligence ; et tantôt des organes viciés ne rapportent à l'âme que des impressions fausses qu'elle ne peut redresser, parce qu'ils s'accordent tous à le tromper ; et tantôt l'âme ne peut se faire obéir d'organes impuissants, et même en leur communiquant quelque mouvement, elle ne peut leur imprimer aucune direction. Dans cet état, les organes, loin de servir l'intelligence, semblent l'entraîner elle-même et la faire servir à l'irrégularité de leurs mouvements. » (Ed. Le Clère, Paris, 1818, p. 300-301).

130

Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
 Que son souffle était faux par le faux instrument,
 N'était ni glorieux, ni vil, n'étant pas libre ;
 Que le corps seulement empêchait l'équilibre ;
 Et, calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur,
 La sainte égalité des esprits du Seigneur ¹. »

1. La Rochefoucauld, *Maximes*, XLIV : « La force et la faiblesse de notre esprit sont mal nommées ; elles ne sont en effet que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps. » — Dans une édition de La Rochefoucauld, que Vigny a eue presque certainement entre les mains dans le temps même qu'il composait les « poèmes philosophiques », celle d'Aimé Martin, Paris, 1822 (voir p. 37, la note 1 aux vers 226-231 de la *Maison du Berger*), on trouve une réfutation en règle de cette maxime, considérée comme l'expression d'une doctrine matérialiste : « Je sais que les propagateurs de la doctrine de La Rochefoucauld s'appuient sur des aberrations de la raison humaine, suite du dérangement de quelques organes. Ils triomphent lorsqu'ils ont dit : Les fous et les imbéciles prouvent pour nous. Voilà un singulier raisonnement et un singulier triomphe ! Ainsi donc, parce qu'une taie s'est formée sur un œil, vous en concluez que votre œil n'existe pas ? Eh bien ! moi, je conclus que l'âme des fous existe dans le cerveau comme l'œil existe sous la taie ; mais elle dort, elle est au cachot. Faites tomber la taie de l'œil, et il reverra la lumière ; rétablissez les conditions nécessaires à la vie de l'âme, et sa raison brillera. » (*Examen critique des Maximes*, p. 39). — La Bruyère, *Caractères, De l'Homme*, 143 : « Le sot ne meurt point ; ou si cela lui arrive selon notre manière de parler, il est vrai de dire qu'il gagne à mourir, et que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre. Son âme alors pense, raisonne, infère, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisait point ; elle se trouve dégagée d'une masse de chair où elle était comme ensevelie, sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirais presque qu'elle rougit de son propre corps et des organes bruts et imparfaits auxquels elle s'est vue attachée si longtemps, et dont elle n'a pu faire qu'un sot ou qu'un stupide ; elle va d'égal avec les grandes âmes, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'âme d'Alain ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL et de LINGENDES. » — Vicomte de Bonald, *Recherches philosophiques*, éd. citée, t. I. p. 436-438 : « La preuve fondamentale que l'auteur des *Rapports [du physique et du moral de l'homme, Cabanis,]* donne de son opinion, cette preuve qui commence à la première page pour ne finir qu'à la dernière, et qui retentit comme une note fondamentale dans tout l'ouvrage, est que la faculté de penser correspond toujours à l'état des organes, et que les idées varient suivant les âges, les sexes, les tempéraments, les climats ; mais cette assertion hasardée, qui souffre une infinité d'exceptions et

IV

Le Pauvre alors rougit d'une joie imprévue,
 Et contempla sa Flûte avec une autre vue ;
 135 Puis, me connaissant mieux, sans craindre mon aspect,
 Il la baisa deux fois en signe de respect,
 Et joua, pour quitter ses airs anciens et tristes,
 Ce *Salve Regina* que chantent les Trappistes.
 Son regard attendri paraissait inspiré,
 140 La note était plus juste et le souffle assuré.

demande de nombreuses explications, fût-elle vraie de tous les hommes et dans toutes les circonstances, quelle force pourrait-elle prêter à un système, lorsqu'elle peut être revendiquée, et avec plus d'avantage encore, par le système opposé ? En effet, si une des conditions de l'union de l'âme et du corps est que l'âme, tant qu'elle reste unie à cet instrument matériel, ait besoin, pour la réalisation de sa pensée ou sa manifestation même mentale, du ministère du cerveau ; si le cerveau lui-même, en vertu des lois générales de notre organisation, est lié par des rapports nécessaires avec les autres organes, soit avec ceux de qui il reçoit les impressions qui font les images et les *expressions* qui revêtent ses idées, soit avec ceux qui, servant à la nutrition générale de notre corps, entretiennent la vie au cerveau comme dans les autres viscères, il est impossible que le cerveau ne se ressente pas en quelque chose de l'état sain ou malade, fort ou faible des autres organes, et que la pensée ne se ressente pas aussi de l'état du cerveau, non dans la faculté de penser, qui est indépendante des organes, mais dans l'exercice de cette faculté et l'expression, même intérieure, de la pensée, pour laquelle le ministère du cerveau paraît nécessaire. Ainsi, dans l'enfance, la lésion ou la lassitude de cet organe, la pensée, ou plutôt son expression, pourra se montrer plus lente, plus obscure, moins présente, moins capable non précisément de considérer, mais de *nommer* toutes les faces d'un objet et tous ses rapports. Elle recevra tous ses développements, lorsque l'organe qui lui sert de moyen aura acquis toute la perfection dont il est susceptible, vu sa constitution native, et qu'il se trouvera dans un état de force et de santé ; elle paraîtra s'affaiblir ou même s'éteindre, lorsque l'organe cérébral tendra à la dissolution, et que le corps aura perdu le mouvement et la vie. Il n'y a rien dans ces diverses circonstances qui ne s'explique aussi naturellement dans le système des spiritualistes, qui font du cerveau le ministre et l'instrument de l'âme, que dans le système des matérialistes qui en font l'âme elle-même. »

LE MONT DES OLIVIERS ¹

I

Alors il était nuit et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul ;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,

TITRE : M, [4°] Poème philosophique. — 4° a été biffé à l'encre noire et corrigé en : 7°, qui, lui-même, a été biffé à l'encre bleue et corrigé au crayon bleu en : 8°. — Au-dessous : Le Mont des Oliviers. — R, POÈMES PHILOSOPHIQUES N° IV.

1 : M, *Au bas du premier feuillet, la note suivante, de la main de Vigny :*

Évangile de S^t Mathieu, C. xxvi, v. 36, etc.

— de S^t Luc, C. xxii, v. 39.

— de S^t Jean, C. xviii, v. 1.

— de S^t Marc, C. 14, v. 32-24.

Nota : S^t Luc est le seul (v. 43) qui parle de l'Ange qui fortifia Jésus-Christ.

1. Il est possible que Vigny, lorsqu'il composait ce poème, eût dans la mémoire un tableau de Mantegna, *The Agony in the Garden*, qu'il avait vu à Londres, en 1839, chez lady Blessington, et qui est entré depuis à la *National Gallery*. (En bas et au premier plan les disciples sont endormis ; au centre le Seigneur prie, à genoux sur la roche de Gethsémani ; dans le fond, Judas s'approche furtivement, à la tête d'une troupe de gens armés). Mais l'idée première de la pièce remonte beaucoup plus haut. On la rencontre dans un fragment de *Journal intime*, daté du 11 décembre [1830] : « Un doute m'a saisi. — Le Christ même ne fut-il pas sceptique ? — Oui, il le fut, et d'un doute plein d'amour et de pitié pour l'humanité, cette pitié que j'ai personnalisée dans Éloa. — Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! C'est le doute même ! » Elle venait probablement à Vigny, comme à d'autres romantiques, à Michelet notamment, du célèbre *Songe* de Jean-Paul Richter. Il avait pu le lire soit dans *l'Allemagne*, de Mme de Staël, II^e partie, ch. 28, *in fine*, soit dans les *Annales Romantiques* de 1827-1828, soit dans le livre de son ami le marquis de La Grange, *Pensées de Jean-Paul, extraites de tous ses ouvrages*, par le traducteur du *Suédois à Prague*, Paris, 1829, soit dans celui de son voisin de

- 5 Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux,
 Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
 Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
 Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe¹ ;
 Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
 10 Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani².
 Il se courbe, à genoux, le front contre la terre³,
 | Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père⁴ ! »

8 : M, *Au bas du premier feuillet, avec renvoi à ce vers, de la main de Vigny* : Veniam ad te tanquam fur. Apocalypse, III, 3. Je viendrai à toi comme un voleur.

12 : D, père !.

campagne, Charles de Lambertie, *Hermann, poème imité de Klopstock, suivi du Songe de Jean-Paul Richter, imité en vers français, etc.*, Angoulême, 1843. Les passages intéressants de ce morceau seront cités en leur lieu d'après la traduction de Mme de Staël. Quant à l'affabulation du poème, elle est empruntée, comme Vigny lui-même le note sur son manuscrit, aux récits combinés des quatre évangélistes.

1. L'image est empruntée à l'*Apocalypse de Saint Jean*, ch. III, v. 3 (voir aux notes critiques l'indication fournie par Vigny lui-même) : « Si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un larron ». Mais elle rappelle plus littéralement encore le texte de Saint Paul, *Ire épître aux Thessaloniens*, ch. v, v. 2 : « Vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur doit venir comme un voleur qui vient la nuit. » Le point de départ de cette comparaison est dans l'*Évangile de Saint Matthieu*, ch. XXIV, v. 42-44 ; cf. Saint Luc, XII, 39, et Saint Marc, XIII, 33.

2. *Év. selon S^t Matthieu*, ch. XXVI, v. 20 : « Le soir donc étant venu, il se mit à table avec ses douze disciples. » — v. 30 : « Ayant dit le cantique, ils sortirent pour s'en aller sur la montagne des Oliviers. » — v. 36-38 : « ... Jésus s'en vint avec eux en un lieu nommé Gethsémani ; et il dit à ses disciples : Demeurez ici, pendant que je m'en irai là pour prier. Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença d'être saisi de tristesse et d'avoir le cœur pressé d'une extrême affliction. Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort... »

3. *Év. selon S^t Matthieu*, ch. XXVI, v. 39 : « Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre... »

4. J.-P. Richter, *Un Songe* (c'est le Christ qui parle) : « J'ai regardé dans l'abîme, et je me suis écrié : — Père, où es-tu ? — Mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête, que nul ordre ne régit, m'a seule répondu. Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'une orbite vide, noire et sans fond. »

- Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
 Il se lève étonné, marche encore à grands pas.
 15 Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente,
 Découle de sa tête une sueur sanglante !
 Il recule, il descend, il crie avec effroi
 « Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi ?
 Mais un sommeil de mort accable les apôtres —
 20 Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
 Le Fils de l'Homme alors remonte lentement.
 Comme un pasteur d'Égypte il cherche au firmament
 Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
 Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
 25 D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
 Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert

15-16 : M, [Sa poitrine | Se gonfle ; un souffle fort bruit dans sa
 narine.] *En surcharge* : Froide et lente, | Découle de sa tête une sueur
 sanglante.

17 : M, Il [s'étonne] *en surcharge* : recule, middle M. 12. nols. 551 . 1

18 : M, [pourriez] pouviez D, pourriez 100q 101q alla n'se li 1007

21 : MR, Le fils de l'homme 101 101 101 101 101 101 101 101

23 : R, ange 101 101 101 101 101 101 101 101

1. *Év. selon S^t Luc*, ch. xxii, v. 44-45 : « Et il lui vint une sueur
 comme de gouttes de sang, qui découlaient jusqu'à terre. Il se leva
 ensuite du lieu où il priait, et il vint à ses disciples qu'il trouva
 endormis, à cause de la tristesse dont ils étaient accablés. » — *Év. selon*
S^t Mathieu, ch. xxvi, v. 40 : « Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure
 avec moi ? » — v. 43 : « Il revint encore vers ses disciples, et les trouva
 endormis, parce qu'ils avaient les yeux appesantis de sommeil. »

2. Rapprocher ces deux vers des vers 125-134 du *Déluge* : — du cha-
 pitre du *Génie du Christianisme* (I, iv, 3) intitulé *Astronomie* : « L'astro-
 nomie doit sa naissance à des pasteurs... On vit au ciel des vierges,
 des enfants, des épis de blé, des instruments de labourage, des agneaux,
 et jusqu'au chien du berger... L'Inde est encore aujourd'hui astronome
 et pastorale, comme l'Égypte l'était autrefois ; » — et de l'*Év. selon*
S^t Luc, ch. xxii, v. 43 : « Alors il lui apparut un Ange qui venait du
 ciel pour le fortifier, et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. »

3. J.-P. Richter, *Un Songe* : « Il y avait dans le ciel comme un nuage
 grisâtre, lourd, étouffant, qu'un fantôme gigantesque serrait et pressait
 à longs plis. »

Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
 Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
 Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
 30 « Mon Père ! » — Le vent seul répondit à sa voix.
 Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine,
 Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine ².
 — Et la terre trembla, sentant la pesanteur
 Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II

35 Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre !
 Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !

27 : M, [sa] la crainte

30 : M, Mon Père ! est souligné deux fois. D, Mon père !

34 : M, créateur.

1. *Év. selon S^t Matthieu*, ch. xxvi, v. 44 : « Et les quittant de nouveau, il s'en alla prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles. »

2. *Év. selon S^t Marc*, ch. xiv, v. 33 : « Et ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur, et à avoir le cœur pressé d'une extrême affliction. »

3. L'idée de cette longue prière mise dans la bouche de Jésus a peut-être été suggérée par celle que le Christ, après la Cène, adressa à son Père, *Év. selon S^t Jean*, ch. xvii, v. 1 et suiv. : « Après que Jésus eut dit ces choses, il leva les yeux au ciel et dit : Mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à ceux que vous lui avez donnés... Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. Maintenant donc, mon Père, glorifiez-moi en vous-même, etc. »

— Mais les paroles qui sont prêtées ici au Christ ne viennent pas de l'Évangile. Elles sont inspirées, d'une manière générale, du morceau déjà cité de Jean-Paul : « Les morts s'écrièrent : O Christ ! n'est-il point de Dieu ? — Il répondit : Il n'en est point. — Toutes les ombres se prirent à trembler avec violence, et le Christ continua ainsi : J'ai parcouru les mondes, je me suis élevé au-dessus des soleils, et là aussi il n'est point de Dieu ; je suis descendu jusqu'aux dernières limites de l'univers, j'ai regardé dans l'abîme, et je me suis écrié : Père, où es-tu ? — Mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête, que nul ordre ne régit, m'a seule répondu. »

Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main ?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
40 Quand meurt celui qui dit une parole neuve,
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
45 D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : FRATERNITÉ !

« — Père, oh ! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
50 Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole ¹,

46 : D, « Fraternité. »

47 : M, Père, o si

1. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, IV, 1, 5, *Explication de la messe* : « Une tradition universelle nous apprend que la créature s'est jadis rendue coupable envers le Créateur. Toutes les nations ont cherché à apaiser le ciel ; toutes ont cru qu'il fallait une victime ; toutes en ont été si persuadées qu'elles ont commencé par offrir l'homme lui-même en holocauste... Aux victimes humaines on substitua dans la suite le sang des animaux ; mais dans les grandes calamités on revenait à la première coutume... Quand on vint à réfléchir sur l'ordre des choses divines, on s'aperçut de l'insuffisance du sacrifice matériel ; on comprit que le sang des boucs et des génisses ne pouvait racheter un être intelligent et capable de vertu. On chercha donc une hostie plus digne de la nature humaine. Déjà les philosophes enseignaient que les dieux ne se laissent point toucher par des hécatombes, et qu'ils n'acceptent que l'offrande d'un cœur humilié. Jésus-Christ confirma ces notions vagues de la raison. L'Agneau mystique, dévoué pour le salut universel, remplaça le premier né des brebis, et à l'immolation de l'homme *physique* fut à jamais substituée l'immolation des passions, ou le sacrifice de l'homme *moral*... Toutefois, pour la conservation du culte extérieur, il fallait un signe, symbole de la victime morale. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens, qui ne peuvent se passer de l'objet matériel : il institua l'Eucharistie, où, sous les espèces visibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs. »

La parole au combat, comme aux trésors l'obole,
 Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
 Aux membres de la chair le pain blanc sans levain,
 Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
 Et l'autre libre, au nom du passé que je lave
 Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
 Versons en la mort pour laver l'avenir !
 Père libérateur ! jette aujourd'hui, d'avance,
 La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
 Sur la tête de ceux qui viendront en disant :

« — Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »

52 : D, au trésor des uns, au nom du passé que je lave

56 : M, D, mettent sous les deux une virgule (que je supprime pour éviter toute ambiguïté) après lave.

57 : M, Par le sang de mon corps qui souffre et va finir

Entre 58 et 59, sur le manuscrit, un trait de plume ; mais, au bas de la page, Vigny a mis en note, avec renvoi à ce passage : Point d'anneau ici.

« Point d'anneau » (D : 81).

1. Évangile selon St Mathieu, ch. v, v. 9 : « Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. »

2. Évangile selon St Marc, ch. xii, v. 41-44 : « Après cela, Jésus, s'étant assis vis-à-vis du trône [destiné à recevoir les offrandes qui se faisaient pour l'entretien du temple], considérait comment le peuple y jetait de l'argent, et que plusieurs personnes riches y en mettaient beaucoup. Il vint aussi une pauvre veuve, qui y mit deux petites pièces de la valeur d'un hard. Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le trône. Car tous les autres ont donné de leur superflu, mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, tout ce qui lui restait pour vivre. »

3. Voir le poème des *Destinées*, v. 22-45.
 4. Allusion à la théorie de la réversibilité des souffrances (les innocents expiant pour les coupables), qui est développée par Joseph de Maistre dans plusieurs entretiens des *Soirées de Saint-Petersbourg*. Le meilleur commentaire des vers 59-66 a été donné à l'avance par Vigny lui-même dans le chapitre xxxii de *Stella*, intitulé *Sur la substitution des souffrances expiatoires*. « Vouloir démontrer, sonder, dévoiler aux yeux des hommes les sinistres fondations qu'il donnait (problème éternel) à l'Autorité de l'homme sur l'homme, voici en substance ce qu'il [Joseph de Maistre] écrivait : La chair est coupable, maudite et ennemie de Dieu. Le sang est un fluide vivant. Le ciel ne peut être apaisé que par le sang. L'innocent peut payer pour le coupable. Les anciens croyaient que les dieux accouraient partout où le sang coulait »

Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
 Des dominateurs durs escortés de faux sages
 65 Qui troubleront l'esprit de chaque nation
 En donnant un faux sens à ma rédemption.
 — Hélas ! je parle encor que déjà ma parole
 Est tournée en poison dans chaque parabole ;
 Éloigne ce calice ¹ impur et plus amer
 70 Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.
 Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
 Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,

66 : M, à [la] ma rédemption.

69 : M, [Détourne] Éloigne

70 : M, ou [le flot] les eaux

sur les autels ; les premiers docteurs chrétiens crurent que les anges accouraient partout où coulait le sang de la véritable victime. — L'effusion du sang est expiatoire. Ces vérités sont innées. — La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG. Et depuis Origène a dit justement qu'il y avait deux Rédemptions : celle du Christ qui racheta l'univers, et les *Rédemptions diminuées*, qui rachètent par leur sang celui des nations. Ce sacrifice saignant de quelques hommes pour tous *se perpétuera jusqu'à la fin du monde*. Et les nations pourront se racheter éternellement par la *substitution des souffrances expiatoires*.... O Pieux Impie ! qu'avez-vous fait ? Jusqu'à cet Esprit falsificateur, l'idée de la Rédemption de la race coupable s'était arrêtée au Calvaire. Là, Dieu immolé par Dieu avait lui-même crié : *Tout est consommé*. N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de la chair humaine ? Non. — L'orgueil humain sera éternellement tourmenté du désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontestable, et il est dit que toujours les sophistes tourbillonneront autour de ce problème, et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la vie !... Et prévoyait-il, le prophète orthodoxe, que de son temps même croîtrait et se multiplierait à l'infini la monstrueuse famille de ses sophismes, et que, parmi les petits de cette tigresse race, il s'en trouverait dont le cri serait celui-ci : « Si la substitution des souffrances expiatoires est juste, ce n'est pas assez, pour le salut des peuples, des substitutions et des dévouements *volontaires* et très rares. L'innocent immolé pour le coupable sauve sa nation ; donc il est juste et bon qu'il soit immolé par elle et pour elle ; et lorsque cela fut, cela fut bien. » Entendez-vous le cri de la bête carnassière sous la voix de l'homme ? » Ici, Vigny vise les septembriseurs et les terroristes, qui ont massacré, des innocents pour faire le bonheur de l'humanité.

1. *Év. selon St Luc*, ch. XXII, v. 42 : « Mon Père, si vous voulez éloignez ce calice de moi... »

Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh ! rien qui m'épouvante autant !

- 75 « Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes,
Et si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet ¹,
Dont le gémississement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux anges à ma place
80 De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant,
Qui, dans le Paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
85 Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

« Mal et Doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre ²

79 : D, Anges

82 : D, paradis

1. *Év. selon St Mathieu*, ch. v, v. 17 : « Ne pensez pas que je sois venu pour détruire la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu pour les détruire, mais pour les accomplir (*Non veni solvere, sed adimplere*). » — *Journal d'un Poète*, éd. C.-Lévy, 1882, sous la date de 1835 : « Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine. »

2. *Journal d'un Poète*, p. 92, sous la date de 1834 : « La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité ; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort... » — P. 104, sous la date de 1835 : « Dieu voit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre. Or ce jeune homme était très malheureux et se tua avec une épée. Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : « Qu'as-tu fait ? pourquoi as-tu détruit ton corps ? » L'âme répondit : « C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux ? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance ? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs ? » — P. 253, parmi les *Poèmes à faire* : « LE JUGEMENT DERNIER. Ce sera ce jour-là que Dieu viendra se JUSTIFIER devant toutes les âmes et tout ce qui est vie.

De les avoir permis. — C'est l'accusation
 90 { Qui pèse de partout sur la création ! —
 Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
 Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
 Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir ;
 Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
 95 Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
 Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
 { Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
 Son amour ineffable et ses chastes liens,
 Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
 100 Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle ;
 Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
 Sont comme celui-ci coupables et sauvés ;
 Si la Terre est pour eux ou s'ils sont pour la Terre ;
 Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
 105 D'ignorant le savoir et de faux la raison ;
 { Pourquoi l'âme est liée en sa faible prison,
 Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
 Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
 Et la rage sans fin des vagues passions,
 110 Entre la léthargie et les convulsions¹ ;

90 : D, création !

103 : D, la terre la terre

110 : M, Léthargie

Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence, etc. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie. »

1. Voltaire, *Candide*, ch. xxx : « Martin... conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. » — Vigny se souvient ou directement du passage de Voltaire, ou de la citation qu'en avait faite Senancour, dans *Oberman*, lettre xiv : « N'est-ce pas une nécessité que..., comme l'a si bien dit Voltaire, je consume tous mes jours dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui ? »

- Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée
 Attristant la Nature à tout moment frappée ;
 Si le Juste et le Bien, si l'Injuste et le Mal
 Sont de vils accidents en un cercle fatal,
 115 Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
 Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules ;
 Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphants
 Des maux immérités, de la mort des enfants¹ ;
 Et si les Nations sont des femmes guidées
 120 Par les étoiles d'or des divines idées,
 Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit²,
 Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit ;
 Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
 Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable³,
 125 Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
 Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
 Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines Éternelles,
 Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes :

113 : M, la majuscule de Mal est en surcharge. D, Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal

117 : M, triomphans

119 : M, Et si les nations sont des Femmes

127 : RD, aux Peines éternelles

1. Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne* :

Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois

Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ? »

Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :

« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ? »

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants

Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?

2. Allusion possible à la parabole des vierges sages et des vierges folles. *Év. selon St Matthieu, ch. XXV, v. 1-13.*

3. Jean-Paul Richter, *Un Songe* : « Au bout de la voûte de l'église était le cadran de l'éternité ; on n'y voyait ni chiffre ni aiguille, mais une main noire en faisait le tour avec lenteur, et les morts s'efforçaient d'y lire le temps. » Ce « cadran de l'éternité » a pu suggérer à Vigny, par antithèse, l'image du sablier, « horloge périssable des temps ».

130 Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira¹. »

III

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il renonce et dit : « Que votre volonté
Soit faite et non la mienne² et pour l'éternité ! »
135 Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie³.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir⁴ ;

131 : M, fils

133 : D, Mais il remonte

134 : M, l'Éternité.

136 : M, [Le couvrent des sueurs de la lente agonie.] Redoublent sa torture et sa lente agonie.

137 : M, [Le couvrent des sueurs de la lente agonie.]

* R. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, III, 194 : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses ; je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme, et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais. »

2. *Év. selon St Luc*, ch. XXII, v. 42 : « Néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. »

3. *Év. selon St Luc*, ch. XXII, v. 43 : « Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. »

4. Jean-Paul Richter, *Un Songe* : « Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'une orbite vide, noire et sans fond. » — Lamennais, *Paroles d'un Croyant*, XIII : « C'était dans une nuit sombre, un ciel sans astres pesait sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau. »

140 | La Terre sans clartés, sans astre et sans aurore,
 | Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
 | Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
 | Et puis il vit rôder la torche de Judas ¹.

LE SILENCE

145 | S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures ²,
 | Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
 | Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
 | Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté ³,
 | Le juste opposera le dédain à l'absence,
 | Et ne répondra plus que par un froid silence
 | Au silence éternel de la Divinité ⁴.

2 avril 1862.

143 : MR, la pièce n'est pas datée, et la strophe du SILENCE n'existe pas. — Selon M. Baldensperger, un cahier du Journal inédit relatif à 1851 donne déjà « la strophe qui peut suivre le poème du Mont des Oliviers » sous le titre de Stances : le Silence, avec cette variante au premier vers :

S'il est vrai qu'au Jardin des Saintes Écritures...

1. Évangile selon S^t Jean, ch. XVIII, v. 3 : « Judas ayant donc pris une compagnie de soldats et de gens que lui donnèrent les Princes des Prêtres et les Pharisiens, il vint en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes. »

2. Évangile selon S^t Jean, ch. XVIII, v. 1 : « Jésus, ayant dit ces choses, s'en alla avec ses disciples au delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin dans lequel il entra avec eux. »

3. Journal d'un poète, éd. C.-Lévy, 1882, p. 103, sous la date de 1835 : « Il est certain que la création est une œuvre manquée, ou à demi accomplie et marchant vers sa perfection à grand-peine. Dans les deux cas, soyons humbles et incertains. Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon, — peut-être éternels ! »

4. M. Dorison, à propos de la strophe du Silence, signale l'influence exercée sur Alfred de Vigny par certaines lectures « bouddhiques » dans les dernières années de sa vie. « Le bouddhisme, enseigné chez nous aux lettrés par Burnouf en 1845, avait frappé Vigny dans un travail de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Il louait le désintéressement de cette religion. Tout en blâmant l'extase « portée à son terme le plus bas » et « l'abrutissement » des fakirs, il se sentait gagné à cette doctrine où « l'âme s'adore comme être pur » et conserve « par dédain » les

dieux. » (*Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 234). Vigny paraît avoir particulièrement remarqué le silence gardé par le fondateur du bouddhisme sur la cause première. De là, dans son *Journal inédit*, les notes suivantes. Sous la date de 1862 : « Bouddah lui seul n'a point parlé des récompenses célestes. La charité est l'âme de sa religion, la plus profonde abnégation de soi-même, et il ne prononce pas même le nom incertain de Dieu. Il console l'Orient en détruisant l'idée d'une éternelle *métempsychose* et des incarnations successives de Brahma, et il dit : Soyez charitables, donnez tout et vous aurez enfin le repos dans le Nirvâna. Est-ce l'union à Dieu ou le néant ? Là est la question. » — Sous la même date : « Le silence de Dieu. Faites, comme Bouddah, silence sur celui qui ne parle jamais. » — A la date du 4 mars 1863 : « Ne parle jamais, n'écris jamais sur Dieu. La divinité, *une ou triple*, est *inconnue, invisible et muette*... Rends-lui silence pour silence. N'est-ce pas là ce que veut la justice ? Ni dans tes paroles, ni dans tes actes, ne prononce ou son nom ou ses actes. » — L'ouvrage de Barthélemy Saint-Hilaire auquel M. Dorison fait allusion est *Le Bouddah et sa religion*, Paris, 1860 ; et le passage qui avait retenu l'attention de Vigny paraît être celui-ci, qui se lit à la page 126 : « La cause unique de ces transformations [il s'agit de la doctrine de la transmigration], c'est la conduite qu'on a tenue dans une existence antérieure ; on est récompensé ou puni selon ses vertus et ses vices. Mais de quelle manière a commencé cette longue série d'épreuves ? Pourquoi l'homme y est-il soumis ? Quelle a été l'origine de cette succession sans fin de causes et d'effets ? C'est là, ce me semble, une question fondamentale dans le système bouddhique lui-même ; mais, chose étrange, Çâkyamouni ne paraît pas l'avoir jamais soulevée, et le Bouddhisme tout entier après lui ne l'a pas traitée davantage. Est-ce oubli ? c'est peu probable. Est-ce prudence ? et, sur un problème si obscur, le Bouddah s'est-il dit qu'il valait mieux garder le silence ? Ce qui est certain, c'est que nulle part, dans les Sôûtras, on ne trouve même un essai de solution ; pas un mot, pas une théorie, pas une discussion. Tout ce qu'on peut inférer de quelques passages très rares, c'est que le Bouddah, selon toute apparence, a cru à l'éternité des êtres, je n'ose pas dire des âmes, et que pour lui les maux qu'il venait guérir, la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort, s'ils pouvaient cesser par le Nirvâna, étaient pourtant sans commencement. L'univers est créé par les œuvres de ses habitants, il en est l'effet, et « si par impossible, comme le dit E. Burnouf d'après les Sôûtras bouddhiques, il n'y avait pas de coupables, il n'y aurait pas d'enfer ni de lieux de châtiments. » Le Bouddah, malgré la science sans bornes qu'il possède, ne veut donc pas expliquer les choses de cet univers en remontant jusqu'aux ténèbres de leur origine. Il les prend, en quelque sorte, telles qu'il les trouva, sans leur demander d'où elles viennent. » — *Ibidem*, p. 139 : « Le Bouddhisme n'a pas de Dieu ; il n'a pas même la notion confuse et vague de l'esprit universel dans lequel, selon la doctrine orthodoxe du brahmanisme et du Sâmkhya, va se perdre l'âme humaine. Il n'admet pas non plus de Nature proprement dite... Il ne peut donc réunir l'âme humaine, qu'il ne nomme même pas, ni à Dieu, qu'il ignore, ni à la Nature, qu'il ne connaît pas davantage. Il ne lui reste qu'un parti à prendre, c'est de l'anéantir. »

LA BOUTEILLE A LA MER¹

CONSEIL

A UN JEUNE HOMME INCONNU

I

Courage, ô faible enfant, de qui ma solitude

TITRE : R, en note : Ce poème est détaché du volume inédit des poèmes philosophiques de M. Alfred de Vigny, dont la *Revue des Deux Mondes* a déjà publié successivement : *la Maison du Berger*, — *le Mont des Oliviers*, — *la Sauvage*, — *la Flûte*, — *la Mort du Loup*.

1. Selon M. Dorison, qui se fonde sur des documents inédits, le poème, bien qu'il n'ait été publié que le 1^{er} février 1854 dans la *Revue des Deux Mondes*, daterait en réalité d'une année avant la Révolution de 1848 (*Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 129). L'idée essentielle paraît en avoir flotté dans l'esprit du poète au moins depuis 1841. On lit à cette date dans le *Journal* : « UN POÈME A FAIRE — Vous, mère jeune et belle, qui me disiez en me serrant la main : « Celui-là, je ne le nourrirai pas », vous pensiez à ce que seraient pour lui les hommes qui nous survivraient et devaient vivre autour de lui et le juger. L'âme d'un poète est une mère aussi, et doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de la conception et le souvenir de cette volupté, et, pensant à son avenir, s'écrier : « Je l'ai fait pour toi, Postérité ! » — Mais c'est seulement l'année suivante que l'idée a rencontré le symbole qui en devait être l'expression définitive : « Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : *Attrape qui peut*. » (*Journal d'un Poète*, 1842.) — Vigny, dans l'intervalle, s'est rappelé ou a retenu ce passage de Bernardin de Saint-Pierre : « [Christophe Colomb] pensa encore à tirer parti des courants de la mer au retour de son premier voyage ; car étant sur le point de périr dans une tempête, au milieu de l'Océan Atlantique, sans pouvoir apprendre à l'Europe, qui avait méprisé si longtemps ses services et ses lumières, qu'il avait enfin trouvé un nouveau monde, il renferma l'histoire de sa découverte dans un tonneau qu'il abandonna aux flots, espérant qu'elle arriverait tôt ou tard sur quelque

Reçoit ces chants¹ plaintifs, sans nom, que vous jetez
 Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude².
 Oubliez les enfants par la mort arrêtés ;

rivage. Une simple bouteille de verre pouvait la conserver des siècles à la surface des mers, et la porter plus d'une fois d'un pôle à l'autre. Ce n'est point pour nos superbes et injustes savants, qui refusent de voir dans la nature ce qu'ils n'ont pas imaginé dans leur cabinet, que j'étends si loin l'application de ces harmonies pélagiennes ; c'est pour vous, infortunés matelots. C'est de l'adoucissement de vos maux que j'attends un jour ma plus durable et ma plus noble récompense. Peut-être un jour quelqu'un de vous, naufragé dans une île déserte, chargera les courants de la mer d'annoncer la nouvelle de son désastre à quelque terre habitée, et d'en implorer du secours. Peut-être quelque Céix, périssant dans les tempêtes du cap Horn, leur confiera ses derniers adieux ; et les flots de l'hémisphère austral les apporteront jusque sur les rivages de l'Europe, pour consoler quelque nouvelle Alcyone. » (*Études de la Nature*, Explication de la planche hors texte relative à la théorie des marées exposée dans l'Étude IV^e. — *Œuvres complètes*, éd. Aimé Martin, Paris, 1830-1831, t. V, p. 374.)

1. Il arrivait à Vigny, comme à tous les poètes célèbres, de recevoir des hommages, en prose ou en vers, de jeunes admirateurs : par exemple, cet « Armand B..., étudiant, à l'hospice de Tours », dont il est question dans une lettre à la vicomtesse du Plessis du 16 novembre 1849, « qui vient de lire *Stello* et qui se jette dans ses bras en pleurant », ou cet autre étudiant parisien, Charles Farcinet, auquel il répond le 11 juillet 1851. Si l'on en croit Jules Claretie, les « chants » auxquels il fait allusion ici seraient une « ode magnifique » qui lui aurait été adressée par « un poète inconnu ». M. Baldensperger, qui rapporte ce propos, pense que le vers cité par Vigny à Ponsard, dans une lettre du 25 août 1860 — « Un poète m'écrivait dernièrement :

Prêtre désespéré d'un culte sans apôtre ! » —

pouvait appartenir à cette ode.

2. On trouve dans la correspondance adressée par Vigny, vers cette époque, du Maine-Girand, de fréquentes allusions à la vie de « moine » ou d'« ermite » qu'il mène dans son manoir, à la « cellule » qu'il s'est fait aménager — c'est son cabinet de travail — au plus haut étage de la tourelle. Il parle aussi, à plusieurs reprises, et non pas seulement, ce semble, par métaphore, de son « froc » et de son « capuchon » : « Je fais cultiver, défricher, bâtir, construire, boiser, peindre et restaurer ce vieux manoir qu'elle [Lydia] aime. Ensuite je m'enferme et je mets mon capuchon de bénédictin pour écrire. » (Lettre à Busoni, du 15 avril 1852). — « Vous m'avez là dans un ermitage, sous mon capuchon, et vous n'en profitez pas pour causer avec un peu de réflexion, de calme et d'abandon. » (Lettre à la vicomtesse du Plessis, du 27 novembre 1852). — « Pour moi, je suis revenu le lendemain rêver dans ma cellule, où j'ai repris mon froc et mon capuchon. » (Lettre à M^{me} Louise Lachaud, de janvier 1853).

- 5 Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre ¹ ;
 De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre ²,
 Enfin, oubliez l'homme en vous-même. — Écoutez :

II

Quand un grave marin ³ voit que le vent l'emporte
 Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
 10 | Que dans son grand duel la mer est la plus forte
 Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;

8 : D, Marin

1. Vigny, *Stello*, ch. xxxviii : « Malfilâtre, que la faim mit au tombeau, dit Gilbert à l'hôpital... » — Allusion au vers souvent cité de Gilbert, *Satire I, Le Dix-huitième Siècle* :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

2. Racine, *Athalie*, acte IV, sc. 3 (il s'agit des lévites) :

De leurs plus chers parents saintement homicides.

3. Vigny n'avait par lui-même aucune expérience des choses nautiques, et son ignorance en cette matière n'apparaît que trop clairement à plusieurs endroits du poème. Mais il s'était toujours intéressé aux marins, à cause de son grand-père maternel, le chef d'escadre de Baraudin, et des Bougainville, le père et le fils, auxquels, par les Baraudin, il était allié. Dans sa jeunesse, il avait songé à composer une *Histoire de la Marine française*, ou tout au moins une *Histoire des deux Bougainville*, dont M. Paul Bonnefon a retrouvé et publié le plan. Il n'est pas douteux qu'il n'eût lu : 1^o le *Voyage autour du monde par la frégate du Roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile, en 1766, 1767, 1768, 1769*, 2^e édition, Paris, 1772, 3 volumes in-8, œuvre du capitaine de vaisseau Louis-Antoine de Bougainville ; 2^o le *Journal de la navigation autour du globe de la frégate la Thétis et de la corvette l'Espérance pendant les années 1824, 1825 et 1826, publié par ordre du Roi, sous les auspices du département de la Marine*, par M. le baron de Bougainville, chef de l'expédition, Paris, 1837, 2 volumes in-4^e et un atlas. Ces deux ouvrages traitaient longuement des parages où Vigny a placé le naufrage par lequel s'ouvre son poème, M. de Bougainville le père étant passé de l'Atlantique dans le Pacifique par le détroit de Magellan, et M. de Bougainville le fils, du Pacifique dans l'Atlantique en doublant le cap Horn. On ne peut pas dire que Vigny ait précisément suivi le récit de l'un ou de l'autre, mais on retrouve dans ses descriptions, d'ailleurs assez vagues, des réminiscences de l'un et de l'autre, qui seront signalées en leur lieu.

Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
 Qu'il est sans gouvernail et partant sans ressource,
 | Il se croise les bras dans un calme profond.

III

- 15 Il voit les masses d'eau ¹, les toise et les mesure,
 Les méprise en sachant qu'il en est écrasé ²,
 Soumet son âme au poids de la matière impure
 Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
 — A de certains moments, l'âme est sans résistance ;

13 : D, et, partant, sans ressource,

1. Bougainville, *Voyage*, t. I, p. 307 : « La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevait dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes ; nous en voyions quelquefois plusieurs en même temps courir dans les directions opposées. »

2. Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, VI, 347 : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » — Au verso d'un des feuillets du manuscrit de *la Maison du Berger* (voir ci-dessus, p. 47, note critique au vers 315), Vigny avait écrit ces mots : « Pascal a dit à peu près : Je suis plus grand que l'univers parce que je sais qu'il m'écrase, et il m'écrase sans le savoir ». — Cette idée lui était depuis longtemps familière. Voici ce qu'en septembre 1832 il écrivait à son ami le marquis de La Grange, qui séjournait alors en Suisse : « Il y a une chose qui doit consoler l'homme de sa petitesse en face de ces grands débris d'une si gigantesque nature, c'est que son imagination soit assez puissante pour planer au-dessus de ces Pyramides lumineuses et les réduire en lignes géographiques en les déroulant et les mesurant sous ses pieds comme il mesure les astres sur sa tête... Je ne sais pourquoi j'ai toujours éprouvé une sorte d'indignation, pareille à la colère, en face de ces pierres ou de ces eaux massives qui ont la prétention de nous effrayer et qui ne sont après tout que des choses stupides dominées par nous ; j'ai montré le poing à la mer et aux montagnes et je ne les aime pas, parce qu'elles nous résistent. »

- 20 | Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
 | Que de la forte foi dont il est embrasé.

IV

- Dans les heures du soir, le jeune Capitaine¹
 A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
 Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
 25 La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
 — Il se résigne, il prie ; il se recueille, il pense
 A celui qui soutient les pôles et balance
 L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

- Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
 30 Recueille du travail le pieux monument.
 C'est le journal savant, le calcul solitaire,
 Plus rare que la perle et que le diamant ;
 C'est la carte des flots faite dans la tempête,
 La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
 35 Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
 Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu.
 Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
 Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu ¹.

22 : R, capitaine

1. On a signalé un rapprochement curieux entre ces vers et un canevas de l'*Hermès* qui n'a été publié qu'après la mort de l'auteur des *Destinées* : « Les écrits des sages, des législateurs, guident leurs des-

40 — Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes¹.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

cendants dans l'étude du cœur humain, comme un jour les pilotes auront la carte marine de leurs prédécesseurs qui leur indiquera la route : là est un courant dangereux, là un banc de sable et là un écueil... C'est cette forme qu'il faut suivre. » (Édition Dimoff, t. II, p. 60.) C'est que Chénier et Vigny avaient lu tous les deux le *Voyage* de Bougainville. (Voyez, dans les *Œuvres inédites* d'André Chénier, publiées par M. Abel Lefranc, Paris, 1910, p. 220, une note extraite par André du t. I de cet ouvrage.) — Bougainville, *Voyage*, t. I, p. 256-257 : « A minuit et demi les vents sautèrent tout d'un coup au Sud-Ouest, la côte s'embruma, les grains violents et continuels amenèrent avec eux la pluie et la grêle ; enfin le temps devint aussi mauvais qu'il paraissait beau l'instant d'auparavant... Notre grande voile ayant été déchirée sur ses cargues, nous fûmes obligés de louvoyer sous la misaine, la grande voile d'étai et les humiers tous les ris pris, pour tâcher de doubler la pointe Sainte-Anne, et de nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'était une lieue à gagner dans le vent, et jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étaient courtes, que nous étions obligés de virer vent arrière, et qu'un fort courant nous entraînait dans un grand enfoncement de la Terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste... » — Il est question à plusieurs reprises dans le *Voyage* de courants qui portent à l'Est ; t. I, p. 247 : « Lorsque nous avons mouillé dans la baie Boucault, la marée allait commencer à nous être contraire, et pendant le temps que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montait : donc le flot portait à l'Est... » et p. 325 : « Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'Est... » — Bougainville, *Journal*, t. I, p. 601 : « En quittant les côtes d'Amérique, dans cette saison des vents du Sud, on continuera la bordée du large jusqu'au 91° ou 92° méridien occidental, afin de pouvoir, à l'autre bord, ou lorsque les vents deviennent favorables, passer à une soixantaine de lieues du cap *Pilares*. Cette distance est suffisante pour qu'on n'ait pas à craindre d'être affalé sur la côte de la Terre de Feu, où les vents du large sont parfois d'une telle violence et occasionnent une si grosse mer, qu'il faut nécessairement les avoir de l'arrière du travers pour ne pas aller en dérive ; et comme ils soufflent d'ailleurs presque toute l'année du N.-O. au S.-S.-O., les courants qu'ils déterminent portent aussi à l'Est, et le cap [Horn] est promptement franchi quand on gouverne à cette air-de-vent (*sic*). Mais on doit bien veiller et se tenir constamment sur ses gardes contre le mauvais temps, qui survient à l'instant qu'on s'y attend le moins. »

1. Bougainville, *Journal*, t. I, p. 542 : « Dans la nuit du 23 au 24 [septembre 1825], notre latitude étant de 33° Nord, et la longitude de 158°30' Est, on aperçut une comète dans le voisinage des Pléiades. Le peu de lueur qu'elle jetait ne permit pas d'en prendre des distances aux étoiles ; mais elle se trouvait dans l'Ouest du monde de Rigel, le

VII

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan ¹,

N.-N.-E. de Pollux et le N.-O. 1/4 O. d'Aldébaran : sa queue qui se dirigeait vers l'O.-N.-O., décrivait un arc de 15° environ. Cette comète fut observée de nouveau dans les nuits des 3, 7, 9 et 13 octobre ; on la revit pour la dernière fois le 13 novembre, et dans ces diverses circonstances, aucune occasion de déterminer sa position dans le ciel ne fut négligée ; mais l'orbite de cet astre ayant été calculée d'après des observations bien autrement exactes que les nôtres, presque toujours faites d'ailleurs par un ciel peu favorable, je m'abstiendrai de mentionner ces dernières, qui ne seraient d'aucune utilité. » Le baron de Bougainville rapporta de sa campagne des « registres et papiers contenant les données et les résultats des observations astronomiques avec ce qui est relatif à la marche des montres, ainsi que plusieurs cartes et cahiers de vues de côtes », qui furent versés au Dépôt de la Marine. (*Rapport adressé au Ministre de la Marine, par M. le Directeur du dépôt des cartes et plans, en tête du Journal, p. 11.*)

1. Quel est le cap de l'Amérique méridionale que Vigny a voulu désigner ici ? Est-ce, comme on le dit ordinairement, le cap Horn ? Mais il est bien difficile de considérer le cap Horn comme « la sentinelle » du détroit de Magellan. Ce rôle conviendrait mieux à un des caps qui semblent garder l'entrée du passage : du côté du Pacifique, le cap des Victoires [cap Victoria], qui est, dit Bougainville, « la dernière terre dont on ait la vue à la côte du Nord » quand on sort du détroit de Magellan, à condition que la brume permette de l'apercevoir (*Voyage, t. I, p. 322*) ; du côté de l'Atlantique, le cap des Vierges, dont il parle ainsi : « Depuis le 2 [décembre] après-midi, que nous eûmes la connaissance du cap des Vierges, et bientôt après celle de la Terre de Feu, le vent debout et le gros temps nous contrarièrent plusieurs jours de suite. Nous louvoyâmes d'abord jusqu'au 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permirent de porter sur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour longtemps : à sept heures et demie le vent calma tout à fait et les côtes s'embrumèrent ; il rafraîchit à dix heures et nous passâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais du Nord : mais le temps chargé de brume et de pluie nous en dérobant bientôt la vue, il fallut reprendre la bordée du large. A cinq heures du matin, dans une éclaircie, nous aperçûmes le cap des Vierges et nous arrivâmes pour donner dans le détroit ; presque aussitôt les vents sautèrent au Sud-Ouest, d'où ils ne tardèrent pas à souffler avec furie, la brume s'épaissit, et nous fûmes forcés de mettre à la cape sur les deux bords entre les terres de Feu et le continent. » (*Voyage, t. I, p. 224*). — Mais il est possible aussi que Vigny, dont la science géographique n'est pas beaucoup plus précise que la science nautique,

- 45 Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan*,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,

* Les pics San-Diego, San-Ildefonso. [*Note de Vigny.*] 1

47 : D, Bouteille

ait pensé au cap Horn, qui est le plus connu des caps de cette région. Voici, sur le cap Horn, ce qu'il avait pu lire dans le *Journal* de M. de Bougainville : « Poussés par une grande brise, dont la force s'alimentait de grains continuels, nous avançons rapidement, vers le cap Horn, au milieu d'une atmosphère embrumée, souvent si épaisse qu'elle ne semblait faire qu'un avec l'Océan ; et dans l'espoir que le ciel se dévoilerait enfin, je dirigeais ma course vers ce promontoire fameux, que je ne voulais pas doubler sans en prendre connaissance, incertain si jamais une autre occasion s'en présenterait pour moi. Déjà nous n'étions plus qu'à une douzaine de lieues du groupe de Diego-Ramirez, lorsque, le 2 février au soir, le vent qui soufflait du O.-N.-O. depuis vingt-quatre heures, s'accrut de telle sorte et occasionna une mer si énorme, qu'il fut impossible de venir en travers pour attendre le jour ; quand il parut, nous étions loin de cette terre que Drake reconnut le premier et à laquelle Lemaire, trente-huit ans plus tard, donna le nom du port d'où cingla son vaisseau : terre fatale à un si grand nombre de ceux qui suivirent les traces de cet infortuné navigateur, et que l'on considère encore aujourd'hui comme un point critique, qui nécessite quelques précautions, lorsqu'on vient surtout le chercher par l'Est. » (T. I, p. 580).

1. Le cap San Diego forme la pointe Sud-Est de la Terre de Feu sur le détroit de Lemaire. Les îles San Ildefonso se trouvent dans l'Océan Antarctique, à 130 kilomètres à l'Ouest du cap Horn. Vigny a pu trouver mention de ces deux points géographiques dans le *Journal* de M. de Bougainville : « Le cap San Diego est bas ; un bâtiment peut en passer tout près. Vers l'Est, jusqu'à environ deux milles, la sonde indique des profondeurs moindres que dans le voisinage ; et il est présumable qu'une chaîne de rochers sous l'eau part du cap et se projette au large. Sur la pointe il y a du clapotis, de forts tourbillons et un ras de marée violent quand le vent est debout au courant. » (T. I, p. 726). — « Cook jeta l'ancre dans un de ces bras de mer [qui s'enfoncent dans la Terre de Feu], que l'époque de l'année à laquelle il y entra fit nommer Christmas Sound (canal de Noël). Les coquillages, les oiseaux de mer, se trouvent en abondance dans les environs, et les matelots y fêtèrent la Noël en vrais enfants d'Albion. Christmas Sound est situé par 55°27' de latitude et 72°36' à l'Ouest du méridien de Paris ; son entrée a trois lieues de largeur, et les îles de Saint-Ildefonso, situées à dix lieues dans le S.-O., sont le meilleur indice pour l'aller chercher. Le lendemain de sa sortie du canal de Noël, Cook doubla le cap Horn... » (T. I, p. 599).

Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

VIII

- 50 Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne :
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
55 Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni¹.

IX

- On avait mis en panne, et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
60 Et répondit d'en haut par un hurrah soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

60 : D, Hurra

1. Dans une note à son *Mémoire sur les marées*, Bernardin de Saint-Pierre invitait les navigateurs qui s'intéressaient au progrès des connaissances naturelles à lancer à la mer des bouteilles contenant des documents pour expérimenter la direction des courants marins : « Il n'y a point de lieu où les bouteilles vides soient plus communes et plus inutiles que sur un vaisseau. Lorsqu'il sort du port, il y a beaucoup de bouteilles pleines de vin, de bière, de cidre et d'eau-de-vie dont la plupart sont vidées au bout de quelques semaines... » (*Œuvres complètes*, éd. Aimé Martin, Paris, 1830-1831, t. II, p. 388, n.) — Ces quelques lignes, indifférentes en elles-mêmes, auraient-elles conduit Vigny à imaginer l'épisode du « grand toste au pavillon béni » ?

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence.
65 Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur ;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence ; à la table du pâtre,
70 Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec le compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
75 Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

(O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
80 Calculs de la science, ô décevantes fables !
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois ?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges ?
Espérances roulant comme roulent les neiges ;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts !

- XIII

- 85 OÙ sont-ils à présent ? OÙ sont ces trois cents braves ?
 Renversés par le vent dans les courants maudits,
 Aux harpons indiens¹ ils portent pour épaves
 Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
 Les savants officiers, la hache à la ceinture,
 90 Ont péri les premiers en coupant la mâture :
 Ainsi, de ces trois cents il n'en reste que dix !

XIV

- Le Capitaine encor jette un regard au pôle
 Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
 L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
 95 Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
 Son navire est coulé, sa vie est révolue :
 Il lance la Bouteille à la mer, et salue
 Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

92 : R, capitaine

97 : R, bouteille — Les majuscules à : Capitaine et à : Bouteille sont justifiées par ce passage d'une lettre d'Alfred de Vigny, du 15 mars 1862, à Eugène Crépet, qui se proposait d'insérer plusieurs pièces du poète (dont la Bouteille à la mer) dans le tome IV du recueil, intitulé : Les Poètes français, Paris, 1861-1862 : «... Je vous envoie, de mon lit, les épreuves que j'ai lues avec attention... Tâchez que l'imprimerie se résigne à mes majuscules. La pauvre petite Bouteille qui porte une science de plus à notre pauvre espèce humaine est l'héroïne du poème autant que le brave Capitaine. »

1. Bougainville, *Journal*, t. I, p. 25 : « L'armement de la *Thétis* était de quarante-quatre canons et de trois cents matelots. » Mais Vigny ne remarque pas que le navire monté par son capitaine est un brick, non une frégate.

2. Bougainville, *Voyage*, t. I, p. 292 (description des Pêcherais, ou Fuégiens) : « Leurs armes sont des arcs... Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard ? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche et s'en servent en manière de harpon. »

XV

100 { Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port,
Que d'une île inconnue il agrandit la terre,
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort,
105 { Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau.
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
110 Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère ;
— Mais elle vient de l'arche et porte le rameau ¹.

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
115 Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent

109 : R, bouteille

1. Souvenir du chapitre VIII de la *Genèse*, v. 8-12. — Est-il besoin de faire remarquer que Vigny s'inspire très librement des termes du récit biblique ? La colombe lâchée par Noé est bien partie de l'arche, mais c'est en retournant à l'arche qu'elle y porte le rameau d'olivier aux feuilles verdoyantes, signe que les eaux se retirent.

La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
 Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
 Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
 Et vers la ligne ardente elle monte en roulant ¹.

XVIII

120 Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique ²,
 Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,

1. La façon dont Vigny se représente les voyages de la Bouteille, entraînée d'abord dans la direction du pôle et retenue l'hiver par les glaçons, puis, à l'été, avec la fusion des glaces, reprise par les courants et poussée vers l'équateur, est tout à fait conforme à la fameuse théorie des courants alternatifs des mers, que Bernardin de Saint-Pierre a exposée dans la IV^e de ses *Études de la Nature*. Il rend, ou prétend rendre raison de tous les mouvements de l'Océan, spécialement des marées, par la fusion alternative des énormes calottes de glace qui recouvrent les deux pôles. Pendant l'été de notre hémisphère, c'est le pôle boréal qui envoie ainsi ses eaux vers l'équateur ; pendant notre hiver, qui est l'été de l'autre hémisphère, c'est le pôle austral. Ces deux courants, qui se succèdent avec une régularité parfaite, produisent, par le moyen de leurs contre-courants et de leurs remous, tous les phénomènes dont on attribue la cause à l'attraction lunaire. A l'appui de ses dires, Bernardin de Saint-Pierre a inséré dans son ouvrage une planche hors texte représentant « l'hémisphère atlantique avec son canal, ses glaces, ses courants et ses marées dans les mois de janvier et février. » Une multitude de minuscules fléchettes, jaillissant du pôle Sud comme un bouquet de feu d'artifice, filant les unes à la suite des autres le long des côtes de l'Amérique ou de l'Afrique et de l'Europe, rebroussant parfois vers leur point de départ, mettent sous les yeux du lecteur le régime de l'Océan Atlantique et des mers qui communiquent avec lui. (*Œuvres complètes*, éd. citée, t. III, p. 150 et suiv.) — Bernardin a repris et développé sa théorie dans son *Mémoire sur les marées* (*Ibidem*, t. II).

2. « Mer Pacifique » est l'ancienne dénomination géographique, celle dont se sert exclusivement Bougainville le père, soit dans son récit, soit sur les cartes qui l'accompagnent. *Voyage*, t. I, p. 324 : « Trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique ». — Au contraire, Bougainville le fils ne se sert que de la dénomination moderne. *Journal*, t. I, p. 549 : « Nous étions cependant au printemps de ces parages, et voguions sur l'Océan Pacifique. »

Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
 Un navire y passait majestueusement ;
 Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
 125 Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
 Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des corsaires ;
 Le négrier va fuir, s'il peut prendre le vent.
 Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
 130 Noyez or et bourreaux du couchant au levant !
 La frégate reprend ses canots et les jette
 En son sein, comme fait la sarigue inquiète¹,
 Et par voile et vapeur vole et roule en avant².

- 124 : R, bouteille
 127 : D, Corsaires.
 128 : D, Négrier
 131 : D, Frégate

1. Buffon, *Histoire naturelle*, article *Sarigue* : « Sous le ventre de la femelle est une fente qui a deux ou trois pouces de longueur : cette fente est formée par deux peaux qui composent une poche velue à l'extérieur et moins garnie de poil à l'intérieur ; cette poche renferme les mamelles : les petits nouveau-nés y entrent pour les sucer, et prennent si bien l'habitude de s'y cacher qu'ils s'y réfugient, quoique déjà grands, lorsqu'ils sont épouvantés... Ils y entrent souvent pour dormir, pour téter et aussi pour se cacher lorsqu'ils sont épouvantés ; la mère fuit alors et les emporte tous. » *En note* : « Ayant ouvert sa bourse, [la mère] les en fait sortir... Au moindre bruit, ou sur le soupçon du moindre danger, elle rappelle aussitôt ses petits par un cri, tic, tic, tic, lesquels, obéissant alors à leur mère, reviennent à elle et se recachent dans la bourse. (Seba, vol. I, p. 56). — Lorsque la mère entend quelque bruit ou quelque mouvement qui lui fait ombrage, elle fait un certain cri, et à ce signal, qui est connu des petits, on les voit aussitôt courir à leur mère et rentrer d'où ils sont sortis. (Mémoires de la Louisiane, p. 83.) »

2. M. Douady rappelle fort justement que les premières frégates à vapeur ont été lancées entre 1840 et 1845. (*Alfred de Vigny, marin. Grande Revue*, 25 avril 1914, p. 706.)

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
 135 Comme un point invisible en un mouvant désert,
 L'aventurière passe errant dans l'étendue,
 Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
 Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
 Elle sent sur son col que depuis une année
 140 L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
 L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
 Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
 Tire dans ses filets le flacon précieux.
 145 Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
 Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
 Quel est cet élixir¹ noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir ! Pêcheur, c'est la science,
 C'est l'élixir divin que boivent les esprits,

148 : D, Quel est cet élixir ?

1. Ce terme d'« élixir » fait partie du vocabulaire symbolique d'Alfred de Vigny. Comparer *Journal d'un poète*, éd. C.-Lévy, 1882, p. 173, sous la date de 1843 : « L'ÉLIXIR. — Il est un élixir qui se nomme *poésie* ; ceux qui ont en eux, dans la vie privée, une seule goutte de cette liqueur divine ont pour leur pays plus de dévouement, pour leur maîtresse plus d'amour, dans leur vie plus de grandeur. Ceux qui ont deux gouttes dans les veines sont les maîtres du monde politique, ou règnent dans l'éloquence et dans les écrits de la grande prose. Mais ceux en qui le flacon entier est répandu avec la liqueur de la vie, ceux-là sont les rois de la pensée dans le roi des langages. »

50 Trésor de la pensée et de l'expérience ;
 Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
 L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
 Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
 Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

155 Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse !
 Une gloire de plus luit sur la nation.
 Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
 Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
 160 [Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
 On va faire aujourd'hui de grandes funérailles ¹.
 Lis ce mot sur les murs : « Commémoration ! »

XXIV

Souvenir éternel, gloire à la découverte
 Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur,
 Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
 165 Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur !
 Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,

164 : R, dans le juste et le bien,

165 : R, dans l'art

1. André Chénier, *Hermès* (ces vers ouvrent le poème dans l'édition de 1819) :

Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
 Ces héros conquérants, meurtrières idoles,
 Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
 De massacres fumant, teints de sang et de pleurs.
 Venez tomber au pied d' plus nobles images :
 Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
 Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants
 Ont éclairé la terre et mérité l'encens.

Glaces et tourbillons de notre traversée ¹ ?
 Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
 170 C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux !
 Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
 Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
 L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine.
 Dites en souriant, comme ce Capitaine :
 175 « Qu'il aborde, si c'est la volonté des Dieux ! »

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort ², est le Dieu des idées.
 Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,

170 : R, penseurs

174 : D, Dites en souriant comme ce Capitaine R, capitaine :

1. André Chénier, *Hermès* :

Et que de fois pourtant leurs frères envieux
 Ont d'affronts insensés, de mépris odieux
 Accueilli les bienfaits de ces illustres guides.

Mais n'importe : un grand homme, au milieu des supplices.
 Goûte de la vertu les augustes délices.
 Il le sait, les humains sont injustes, ingrats,
 N'importe...

Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
 Deviendront son ouvrage et non sa récompense ;
 Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
 De ses soins, de sa vie est un prix assez beau.
 Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
 Les sages opprimés que soutient son exemple...

2. Expression biblique. *Exode*, ch. xx, v. 5 : « Car je suis le Seigneur
 votre Dieu, le Dieu fort et jaloux... »

Répandons le savoir en fécondes ondées ;

Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,

180 Tout empreint du parfum des saintes solitudes ¹,

Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :

— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1853.

1. Vigny, *Stello*, ch. XL, *Ordonnance du Docteur Noir* : « La solitude est sainte. »

WANDA

HISTOIRE RUSSE

Conversation au bal à Paris :

I

UN FRANÇAIS

Qui donc vous a donné ces bagues enchantées
Que vous ne touchez pas sans un air de douleur ?

TITRE : M, premier feuillet : WANDA, HISTOIRE RUSSE, POÈME. (*Ce dernier mot a été biffé*). — Dans l'angle supérieur de droite, à l'encre : 9° Poème ; dans l'angle supérieur de gauche, au crayon bleu : 9° P. (*biffé*) ; au-dessous, au crayon bleu : 10° Poème. — Vers le milieu de la page, à droite : Bon à imprimer. Alfred de Vigny, 20 déc. 1861. — Plus bas, au crayon : 200 vers. — Deuxième feuillet : WANDA, HISTOIRE RUSSE. Dans l'angle supérieur de gauche : 168 vers. — Au-dessous : 5 no — Au-dessous : Conversation au bal — 1847 — à Paris — 5 novembre. — Au-dessous et à droite du titre : Personnages : un Français ; Wanda, dame Polonaise. — Plus bas, au milieu de la page : Un Français. Lettre à Wanda (*tout ceci biffé*). — Au-dessous : Un Français.

1. Il résulte d'un billet d'Alfred de Vigny à la princesse Czartoryska, en date du 4 février 1847, que le poète dut assister ce même jour à un grand bal de bienfaisance donné à l'Hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis, propriété du prince Adam Czartoryski, au profit de la *Société des Dames Polonaises*. C'est là sans doute qu'il rencontra l'interlocutrice (non pas russe, mais polonaise, comme l'indique le prénom de Wanda et comme le confirme le manuscrit du poème), avec laquelle il s'entretint de l'histoire du prince et de la princesse Troubetskoï. Cette histoire était déjà venue, très vraisemblablement, à sa connaissance, une première fois par quelques lignes de son ami Ancelot (*Six mois en Russie, lettres écrites à M. X.-B. Saintine*, Paris, 1827, lettre XLIII), de nouveau et avec plus de détails par un chapitre du marquis de Custine (*La Russie en 1839*, Paris 1843, lettre XXI.) « Tout le monde,

Vos mains, par ces rubis, semblent ensanglantées.
 Ces cachets grecs, ces croix, souvenirs d'un malheur,
 5 Sont-ils chers et cruels ? sont-ils expiatoires ?
 Le pays des Ivans ¹ a seul ces perles noires,
 D'une contrée en deuil symboles sans couleur.

écrivait Michelet en 1854, a lu dans Custine l'histoire attendrissante de la princesse Troubetzkoï, qui a tout quitté pour suivre son époux... » Impliqué dans la conspiration militaire qui, le 26 décembre 1825, essaya de renverser Nicolas I^{er}, à peine monté sur le trône, et de substituer à l'autocratie un régime constitutionnel, le prince Serge Troubetzkoï fut envoyé comme forçat aux mines de l'Oural, pour quatorze ou quinze ans, et déporté pour le reste de sa vie en Sibérie. Sa femme voulut l'y accompagner et y demeura avec lui et les cinq enfants nés pendant l'exil. Vigny, comme on le verra, s'est largement inspiré pour maints détails du récit de Custine et des renseignements de toute sorte que lui fournissait l'ouvrage sur les mœurs et le gouvernement de la Russie. Les citations qu'on en trouvera ci-dessous sont extraites de la « troisième édition, revue, corrigée et augmentée, » Paris, 1846, 4 volumes in-18. Une note de cette édition (dans le *Récit* qui fait suite à la *lettre XXXV*) donne des renseignements intéressants sur la famille de la princesse Troubetzkoï. Elle était fille d'un comte de Laval, émigré de France en Russie sous la Révolution, et fixé dans ce pays par le mariage. Custine ayant, dans la première édition de son livre, parlé un peu cavalièrement de la noblesse du comte de Laval, dont il ignorait les rapports de parenté avec la princesse Troubetzkoï, reçut une lettre rectificative d'une autre fille du même personnage, la comtesse Kosakowska. Serait-ce cette grande dame, russe d'origine et mariée évidemment avec un Polonais, que Vigny aurait rencontrée chez la princesse Czartoryska, et qui lui aurait raconté à nouveau l'histoire de « l'esclave sa sœur » ? — Cette pathétique anecdote, Vigny devait la retrouver encore dans le livre de Nicolas Tourguenneff, *La Russie et les Russes*, 3 volumes in-8°, Paris, 1847, parus quelques semaines après le bal de l'Hôtel Lambert. Mais il n'en tira rien, que les extraits imprimés en 1864, à la fin des *Destinées* (voir ci-dessous, p. 165) et dont il interpréta, grâce à la note de Custine, les initiales trop discrètes. — C'est donc bien, en définitive, le récit de Custine, complété ou rectifié par la conversation au bal (ainsi s'expliquerait, par exemple, que Vigny (vers 63) attribue *quatre* enfants au ménage Troubetzkoï, tandis que Custine lui en donne *cinq*), qui demeure la source principale et à peu près exclusive du poème de *Wanda*.

1. Custine qualifie le Czar de « digne successeur des Ivan et de Pierre I^{er} » (Lettre XXI). — Il consacre tout un chapitre (lettre XXVI), complété par un appendice, aux deux Ivan le Terrible, Ivan IV, tyran monstrueux et féroce, et son aïeul Ivan III, « le véritable fondateur du moderne empire des Russes. »

II

WANDA, grande dame russe.

Celle qui m'a donné ces ornements de fête,
 Ce cachet dont un Czar fut le seul possesseur,
 10 Ces diamants en feu qui tremblent sur ma tête,
 Ces reliques sans prix d'un Saint intercesseur¹,
 Ces rubis, ces saphirs qui chargent ma ceinture,
 Ce bracelet qu'émaille une antique peinture,
 Ces talismans sacrés, c'est l'esclave ma sœur.

III

15 Car elle était Princesse, et maintenant qu'est-elle ?
 Nul ne l'oserait dire et n'ose le savoir.

8 : M, en tête de la strophe : [2. Réponse de Wanda. — Russe] Wanda, [une] grande dame russe.

11 : D, saint

15 : D, princesse,

1. Vigny semble se souvenir ici de la *Lettre XXX*, où Custine raconte l'histoire du couvent de Troïtza, qui abrite le corps de saint Serge. « En 1609, les Polonais assiégèrent pendant seize mois le couvent, devenu à cette époque l'asile des défenseurs de la patrie ; l'ennemi ne put emporter d'assaut la sainte forteresse, il fut obligé d'en lever le siège, à la plus grande gloire de saint Serge... Tous les personnages marquants de l'histoire de Russie ont pris plaisir à enrichir ce couvent, dont le trésor regorge d'or, de diamants, de perles... L'image de saint Serge passe pour miraculeuse. » — Ailleurs (*Lettre XXVII*) Custine s'extasie sur les trésors qu'il lui a été donné d'admirer à Moscou, dans la cathédrale de l'Assomption : « chasses très riches et reliques fameuses », et au Kremlin : « couronnes couvertes des pierres les plus précieuses et les plus énormes du monde. Les entrailles de cette terre de désolation se sont ouvertes pour fournir un aliment à l'orgueil du despotisme dont elle est l'asile. »

On a rayé le nom dont le monde l'appelle ¹.
 Elle n'est qu'une femme et mange le pain noir,
 Le pain qu'à son mari donne la Sibérie,
 Et parmi les mineurs s'assied pâle et flétrie
 Et boit chaque matin les larmes du devoir.

IV

En ce temps-là, ma sœur, sur le seuil de la porte,
 Nous dit : « Vivez en paix, je vais garder ma foi.
 « Gardez ces vanités ; au monde je suis morte,
 « Puisque le seul que j'aime est mort devant la loi.
 « Des splendeurs de mon front conservez les ruines ;
 « Je le suivrai partout, jusques au fond des mines.
 « Vous qui savez aimer, vous feriez comme moi ².

V

« L'Empereur tout-puissant, qui voit d'en haut les choses,
 « Du prince mon Seigneur voulut faire un forçat.

18 : M. [son] le pain

22 : D, sa porte

29 : D, empereur

30 : D, seigneur M, [veut] [vient de] voulut

1. Custine, *Lettre XXI* : « Tandis que tous les époux, tous les fils, toutes les femmes, tous les humains devraient élever un monument en l'honneur de ce modèle des épouses,... on n'ose la nommer devant l'Empereur ! »

2. Custine, *Lettre XXI* : « Le prince avait une femme dont la famille tient à ce qu'il y a de plus considérable dans le pays ; on ne put jamais persuader à la princesse de ne pas suivre son mari dans le tombeau. « C'est mon devoir, disait-elle, je le remplirai ; nulle puissance humaine n'a le droit de séparer une femme de son mari ; je veux partager le sort du mien. » Cette noble épouse obtint la grâce d'être enterrée vivante avec son époux... L'effort vous paraîtra plus héroïque, quand vous saurez que jusqu'à l'époque de la catastrophe les deux époux avaient vécu assez froidement ensemble. Mais un dévouement passionné ne tient-il pas lieu d'amour ? n'est-ce pas l'amour lui-même ? L'amour a plusieurs sources, et le sacrifice est la plus abondante. »

- « Dieu seul peut reviser un jour ces grandes causes
 « Entre le souverain, le sujet et l'état ¹.
 « Pour moi, je porterai mes fils sur mon épaule
 « Tandis que mon mari, sur la route du pôle,
 35 « Marche et traîne un boulet, conduit par un soldat ² :

VI

- « La fatigue a courbé sa poitrine écrasée ;
 « Le froid gonfle ses pieds dans des chemins mauvais ;
 « La neige tombe en flots sur sa tête rasée ;
 « Il brise les glaçons sur le bord des marais ³.
 40 « Lui de qui les aïeux s'élevaient pour l'Empire ⁴

32 : D, l'État.

35 : M, [Traîne un boulet au pied,] Marche et traîne un boulet,

40 : M, [à] pour l'Empire, D, empire,

1. Herberstein, cité par Custine, *Lettre VIII* : « Il [le Czar] dit, et tout est fait : la vie, la fortune des laïques et du clergé, des seigneurs et des citoyens, tout dépend de sa volonté suprême. Il ignore la contradiction, et tout en lui semble juste, comme dans la Divinité ; car les Russes sont persuadés que le grand prince est l'exécuteur des décrets célestes : *Ainsi l'ont voulu Dieu et le Prince, Dieu et le Prince le savent*, telles sont les locutions ordinaires parmi eux. »

2. Custine, *Lettre XXXII* : « Je suivais donc, désenchanté, la grande route de Sibérie, quand j'aperçus de loin un groupe d'hommes d'armes arrêté sous une des contre-allées de la route. « Que font-là ces soldats ? dis-je à mon courrier. — Ce sont, me répondit cet homme, des Cosaques qui conduisent des exilés en Sibérie !!! » Ainsi ce n'est pas un rêve, ce n'est pas de la mythologie de gazettes ; je vois là de vrais malheureux, de véritables déportés qui vont à pied chercher péniblement la terre où ils doivent mourir oubliés du monde, loin de tout ce qui leur fut cher... »

3. Custine, *Lettre XXI* : « Mais comment attendrir des ours, fondre des neiges éternelles, franchir les bruyères spongieuses d'un marais sans bornes, se garantir d'un froid mortel dans une baraque ? »

4. En 1613, le prince Dimitri Troubetzkoï, après avoir défendu sa patrie contre les Polonais, refusa de se laisser élire tzar, s'effaçant devant Michel Romanov. Custine fait allusion à ce fait dans sa *lettre XXVII* : « Sans parler de l'élection du Troubetzkoï annulée par les intrigues de la famille Romanov et de ses amis, les crimes de plusieurs générations de princes ont seuls pu faire arriver au trône les enfants de Catherine II. »

« Répond : Serge, au camp même où tous leur disaient : Sire.
 « Comment puis-je à Moscou dormir dans mon palais ?

VII

« Prenez donc, ô mes Sœurs, ces signes de mollesse.
 « J'irai dans les caveaux, dans l'air empoisonneur,
 5 « Conservant seulement, de toute ma richesse,
 « L'aiguille et le marteau pour luxe et pour honneur ;
 « Et, puisqu'il est écrit que la race des Slaves
 « Doit porter et le joug et le nom des esclaves ¹,
 « Je descendrai vivante au tombeau du mineur ².

VIII

10 « Là, j'aurai soin d'user ma vie avec la sienne :
 « Je soutiendrai ses bras quand il prendra l'épieu ³ ;
 « Je briserai mon corps ⁴, pour que rien ne retienne

42 : M, dans [nos] mon palais ?

43 : D, sœurs,

50 : M, [J'y prendrai] Là j'aurai soin

51 : M, l'[essieu] épieu, D, l'essieu,

1. Custine, *Lettre V* : « Le despotisme complet, tel qu'il règne chez nous [c'est un Russe qui parle], s'est fondé au moment où le servage s'abolissait dans le reste de l'Europe. Depuis l'invasion des Mongols, les Slaves, jusqu'alors l'un des peuples les plus libres du monde, sont devenus esclaves des vainqueurs d'abord, et ensuite de leurs propres princes. Le servage s'établit alors chez eux non seulement comme un fait, mais comme une loi constitutive de la société. »

2. Custine, *Lettre XXI* (passage déjà cité ; voir p. 147, n. 2) : « Cette noble épouse obtint la grâce d'être enterrée vivante avec son époux. »

3. Custine, *Lettre XXI* : « Les deux époux ont vécu pendant quatorze ans à côté, pour ainsi dire, des mines de l'Oural, car les bras d'un ouvrier comme le prince avancent peu le travail matériel de la pioche ; il est là pour y être... voilà tout ; mais il est galérien, cela suffit... »

4. Custine, *Lettre XXI* : « La santé de la princesse Troubetzkoï est altérée par son séjour aux mines ; on a peine à comprendre qu'une

« Mon âme, quand son âme aura monté vers Dieu ;
 « Et bientôt, nous tirant des glaces éternelles,
 55 « L'ange de mort viendra nous prendre sous ses ailes
 « Pour nous porter ensemble aux chaleurs du ciel bleu.

IX

Et ce qu'elle avait dit, ma sœur l'a bien su faire ;
 Elle a tissu le lin, et de ses écheveaux
 Espère en vain former son linceul mortuaire,
 60 Et depuis vingt hivers achève vingt travaux,
 Calculant jour par jour, sur ses mains enchaînées,
 Le grain du chapelet de ses sombres années.
 Quatre enfants ont grandi dans l'ombre des caveaux¹.

X

Leurs yeux craignent le jour quand sa lumière pâle
 65 Trois fois dans une année éclaire leur pâleur.
 Comme pour les agneaux, la brebis et le mâle
 Sont parqués à la fois par le mauvais pasteur.
 La mère eût bien voulu qu'on leur apprît à lire,

57 : M, l'a bien sçu

58 : D, tissé M, [la laine] le lin

63 : M, enfans

femme habituée au luxe du grand monde dans un pays voluptueux ait pu supporter si longtemps les privations de tout genre auxquelles elle s'est soumise par choix. »

1. Custine, *Lettre XXI* : « Elle a voulu vivre, elle a vécu ; elle est devenue grosse, elle est accouchée, elle a élevé ses enfants sous une zone où la longueur et le froid de l'hiver nous paraissent contraires à la vie ». — *Ibidem* : « Ils n'avaient point eu d'enfants à Pétersbourg ; ils en eurent cinq en Sibérie ! » Sur ce chiffre, voir p. 144, n. 1, *in fine*.

70 Puisqu'ils portaient le nom des Princes de l'Empire,
Et n'ont rien fait encor qui blesse l'Empereur ¹.

XI

Un jour de fête, on a demandé cette grâce
Au Czar, toujours affable et clément souverain ²,
Lorsqu'au front des soldats seul il passe et repasse ³.
Après dix ans d'attente, il répondit enfin :
75 « Un esclave a besoin d'un marteau, non d'un livre :
« La lecture est fatale à ceux-là qui, pour vivre,
« Doivent avoir bon bras pour gagner un bon pain ⁴. »

XII

80 Ce mot fut un couteau pour le cœur de la mère ;
Avant qu'il ne fût dit, quand s'asseyait ma sœur,
Ses larmes sillonnaient la neige sur la terre,
Tombant devant ses pieds, non sans quelque douceur.

69 : D, des princes de l'empire,

1. Custine, *Lettre XXI* : « Au bout de sept années d'exil, lorsqu'elle vit ses enfants grandir, elle crut devoir écrire à une personne de sa famille pour tâcher qu'on suppliât humblement l'Empereur de permettre qu'ils fussent envoyés à Pétersbourg ou dans quelque autre grande ville, afin d'y recevoir une éducation convenable. »

2. Custine, *Lettre XI* (portrait de l'empereur Nicolas) : « Pourtant, de loin en loin des éclairs de douceur tempèrent le regard impérieux ou impérial du maître ; alors l'expression de l'affabilité fait tout à coup ressortir la beauté native de cette tête antique. Dans le cœur du père et de l'époux, l'humanité triomphe par instants de la politique du prince. »

3. Custine, *Lettre XI* : « Il [le Czar] passe la plus grande partie de sa vie en plein air pour des revues ou pour de rapides voyages... Pour échapper autant que possible à la contrainte qu'il s'impose, il s'agite comme un lion en cage, comme un malade pendant la fièvre ; il sort à cheval, à pied, il passe une revue, fait une petite guerre, voyage sur l'eau, donne une fête, exerce sa marine, tout cela le même jour. »

4. Custine, *Lettre XXI* : « La supplique fut portée aux pieds du Czar, et le digne successeur des Ivan et de Pierre I^{er} a répondu que des enfants de galérien, galériens eux-mêmes, sont toujours assez savants. Sur cette réponse, la famille,... la mère,... le condamné ont gardé le silence pendant sept autres années. »

Mais aujourd'hui, sans pleurs, elle passe l'année
 A regarder ses fils d'une vue étonnée ;
 Ses yeux secs sont glacés d'épouvante et d'horreur !

XIII

LE FRANÇAIS

- 85 Wanda, j'écoute encore après votre silence ;
 J'ai senti sur mon cœur peser ce doigt d'airain
 Qui porte au bout du monde à toute âme qui pense
 Les épouvantements du fatal souverain.
 — Cet homme enseveli vivant avec sa femme,
 90 Ces esclaves enfants dont on va tuer l'âme²,
 Est-ce de notre siècle ou du temps d'Ugolin ?

85 : M, en tête de la strophe : 13. 2^e lettre à Wanda. Le Français.

88 : M, Les épouvantements

89 : M, avec la femme,

90 : M, enfans

1. Custine, *Lettre XXI* : « Quel cœur ne saignerait à l'idée du supplice volontaire de cette malheureuse mère ?... Se figure-t-on ce que doit éprouver cette femme quand elle jette les yeux sur ses enfants, et, qu'aïdée de son mari, elle tâche de suppléer à l'éducation qui leur manque ? L'éducation !... c'est du poison pour ces brutes numérotées ! » Et plus loin : « Cette torture morale ajoutée à tant de souffrances physiques est pour moi un rêve affreux dont je ne puis me réveiller ; depuis hier matin, à chaque instant du jour ce cauchemar me poursuit ; je me surprends, disant : Que fait maintenant la princesse Troubetzkoï ? Que dit-elle à ses enfants ? De quel œil les regarde-t-elle ? Quelle prière adresse-t-elle à Dieu pour ces créatures damnées avant de naître par la providence des Russes ? »

2. Custine, *Lettre XXI* : « Aujourd'hui, ce père et cette mère dénués de tout secours, sans force physique contre tant d'infortunes, épuisés par les trompeuses espérances du passé, par l'inquiétude de l'avenir, ensevelis dans leur solitude, brisés dans l'orgueil de leur malheur qui n'a plus même de spectateurs, punis dans leurs enfants, dont l'innocence ne sert que d'aggravation au supplice des parents, ces martyrs d'une politique féroce ne savent plus comment vivre eux et leur famille. Ces petits forçats de naissance, ces parias impériaux ont beau porter des numéros en guise de noms, s'ils n'ont plus de patrie, plus de place dans l'Etat, la nature leur a donné des corps qu'il faut nourrir et vêtir. »

3. Custine, *Lettre XXI* : « Ah ! ce supplice qui tombe sur une géné-

XIV

Non, non, il n'est pas vrai que le Peuple en tout âge,
 Lui seul ait travaillé, lui seul ait combattu ;
 Que l'immolation, la force et le courage
 95 N'habitent pas un cœur de velours revêtu.
 Plus belle était la vie et plus grande est sa perte,
 Plus pur est le calice où l'hostie est offerte.
 Sacrifice, ô toi seul peut-être es la vertu !

XV

100 Tandis que vous parliez, je sentais dans mes veines
 Les imprécations bouillonner sourdement ;

92 : D, le peuple

95 : M, de [pourpre] velours revêtu.

ration innocente déshonore toute une nation !... Je finis par l'application trop méritée de ces vers de Dante. Quand je les appris par cœur, j'étais loin de me douter de l'allusion qu'ils me fourniraient ici :

Ahi Pisa ! vituperio delle genti
 Del bel paese là, dove il si suona,
 Poich' i vicini a te punir son lenti,
 Movasi la Capraia e la Gorgona,
 E faccian siepe ad Arno in sulla foce,
 Si ch' egli anneghi in te ogni persona :
 Chè se 'l conte Ugolino aveva voce
 D' aver tradita te delle castella ;
 Non dovei tu i figliuoi porre a tal croce ?
 Innocenti facea l'età novella,
 Novella Tebe ! Uguccione e 'l Brigata
 E gli altri due, ch' el canto suso àppella.

(*L'Enfer*, Chant XXXIII).

Ah ! Pise ! honte des peuples de cette belle contrée où le oui est sonore ; puisque les voisins sont lents à te punir, que la Capraia et la Gorgona s'ébranlent et forment digue à l'Arno près de la mer afin qu'il noie chez toi tous tes citoyens. Que si le comte Ugolin passait pour avoir livré tes forteresses, devais-tu condamner ses enfants à un tel supplice ? Innocents les faisait leur âge encore nouveau, nouvelle Thèbes, Uguccion et le Brigata et les autres que j'ai chantés plus haut. »

Vous ne maudissez pas, ô vous, femmes Romaines !
 Vous traînez votre joug silencieusement.
 Éponines du Nord, vous dormez dans vos tombes,
 Vous soutenez l'esclave au fond des catacombes
 105 D'où vous ne sortirez qu'au dernier jugement.

XVI

Peuple silencieux ! Souverain gigantesque !
 Lutteurs de fer toujours muets et combattants !
 Pierre avait commencé ce duel romanesque :
 Le verrons-nous finir ? — Est-il de notre temps ?
 110 Le dompteur est debout nuit et jour, et surveille
 Le dompté qui se tait jusqu'à ce qu'il s'éveille,
 Se regardant l'un l'autre ainsi que deux Titans ¹.

XVII

En bas, le Peuple voit de son œil de Tartare ²
 Ses Seigneurs révoltés, combattus par ses Czars,

101 : D, romaines !

107 : M, Combattans !

113 : M, *en tête de cette strophe* [16] 17 D, le peuple

114 : D, seigneurs

1. Custine, *Lettre XXI* : « Le pardon serait une leçon dangereuse à donner à un peuple aussi rude encore au fond du cœur que l'est le peuple russe. Le prince se rabaisse au niveau de ses sauvages sujets ; il s'endurcit avec eux, il ne craint pas de les abrutir pour se les attacher ; peuple et souverain luttent entre eux de déceptions, de préjugés et d'inhumanité. »

2. Custine, *Lettre XIV* : « Les Slaves... ont tous les yeux coupés en amande, et le regard fourbe et furtif des peuples de l'Asie. » — *Lettre XXIII* (à propos des paysannes russes) : « Leurs yeux ordinairement bleus sont cependant fendus à l'orientale ; ils sont à fleur de tête, et ils ont cette expression de fourberie et d'inquiétude naturelle au regard des Slaves qui, en général, voient de côté et même derrière eux sans tourner la tête. » — *Lettre XI* : « Les Russes ne sont pas encore civilisés. Ce sont des Tartares enrégimentés : rien de plus. »

- 115 Aiguise sur les pins sa hache et la prépare
 A peser tout son poids dans les futurs hasards.
 En haut, seul, l'Empereur sur la Russie entière
 Promène en galopant l'autre hache dont Pierre
 Abattit de sa main les têtes des Boyards ¹.

XVIII

- 120 Une nuit, on a vu ces deux larges cognées
 Se heurter, se porter des coups profonds et lourds.
 Les hommes sont tombés ; les femmes, résignées,
 Ont marché dans la neige à la voix des tambours ²,
 Et, comme votre sœur, ont d'une main meurtrie
 125 Bercé leurs fils au bord des lacs de Sibérie,
 Et cherché pour dormir la tanière des ours ³.

116 : M, hazards.

117 : M, En haut [l'Empereur seul] seul l'Empereur

118 : M, en [tournoyant] galopant

119 : M, les têtes de Boyards.

120 : M, en tête de cette strophe : [17] 18. [On a vu dans la nuit] Une nuit on a vu

1. Général comte de Ségur, *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, cité par Custine, *Lettre X* (il s'agit de la part personnelle prise par le Czar Pierre dans l'exécution des streltsi révoltés) : « Ivre de sang et de vin, le verre d'une main, la hache de l'autre, en une seule heure vingt libations successives marquent la chute de vingt têtes de Strélitz, qu'il abat à ses pieds, en s'enorgueillissant de son horrible adresse. L'année d'après, ... d'autres révoltes éclatent. Quatre-vingts Strélitz, chargés de chaînes, sont trainés d'Azof à Moscou ; et leurs têtes, qu'un boyard tient successivement par les cheveux, tombent encore sous la hache du Czar » Est-il besoin de faire remarquer que Vigny a confondu streltsi et boyards ?

2. Custine, *Lettre XXXI* : « La princesse Troubetzkoï n'est pas la seule femme qui ait suivi son mari en Sibérie : beaucoup d'hommes exilés ont reçu de leurs épouses cette sublime preuve de dévouement, qui ne perd rien de son prix pour être moins rare que je ne le croyais ; malheureusement leur nom m'est inconnu. Qui leur trouvera un historien et un poète ? »

3. Custine, *Lettre XXI*, passage déjà cité (voir ci-dessus p. 148, n. 3.)

XIX

Et ces femmes sans peur, ces reines détrônées,
 Dédaignent de se plaindre et s'en vont au désert
 Sans détourner les yeux, sans même être étonnées
 130 En passant sous la porte où tout espoir se perd ¹.
 A voir leur front si calme, on croirait qu'elles savent
 Que leurs ans, jour par jour, par avance se gravent
 Sur un livre éternel devant le Czar ouvert.

XX

Quel signe formidable a-t-il au front, cet homme ?
 135 Qui donc ferma son cœur des trois cercles de fer ²
 Dont s'étaient cuirassés les empereurs de Rome
 Contre les cris de l'âme et les cris de la chair ?
 Croit-on parmi vos serfs qu'à la fin il se lasse
 De semer les martyrs sur la neige et la glace,
 140 D'entasser les damnés dans un terrestre enfer ³ ?

127 : M, *en tête de cette strophe* : [18] 19

128 : M, [Dédaignant] Dédaignent

132 : M, [fatalement] par avance se gravent

134 : M, *en tête de cette strophe* : [19] 20

136 : D, les empereurs

139 : M, De semer [des] les martyrs

1. Allusion à la porte de l'Enfer et à l'inscription dont elle est surmontée, d'après Dante : «... O vous qui entrez, laissez toute espérance ! Telles sont les paroles que je vis tracées en caractères noirs au-dessus d'une porte. » (*L'Enfer*, Chant III).

2. Réminiscence d'Horace s'étonnant de la hardiesse du premier navigateur (*Odes* I, 3, v. 9-10) :

*Illi robur et aes triplex
 Circa pectus erat...*

3. Custine, *Lettre XV* : « A chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière des vivants ; monde des douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes, colonie sans laquelle cet Empire serait incomplet comme un palais sans caves. »

XXI

S'il était vrai qu'il eût au fond de sa poitrine
 Un cœur de père ému des pâleurs d'un enfant ¹,
 Qu'assis près de sa fille à la beauté divine,
 145 Il eût les yeux en pleurs, l'air doux et triomphant ²,
 Qu'il eût pour rêve unique et désir de son âme
 Quelques jours de repos pour emporter sa femme
 Sous les soleils du sud qui réchauffent le sang ³ ;

141 : M, en tête de cette strophe : [20] 21

147 : D, du Sud

1. Custine, *Lettre X* : « J'entends vanter les joies domestiques que goûte l'empereur Nicolas... » — *Lettre XI* : « Dans le cœur du père et de l'époux l'humanité triomphe par instants de la politique du prince. »

2. Custine, *Lettre XI*, décrit la cérémonie du mariage de la grande duchesse Marie, fille de l'Empereur, avec le duc de Leuchtenberg : « La jeune mariée est pleine de grâce, de pureté ; elle est blonde, elle a les yeux bleus ; son teint délicat et fin brille de tout l'éclat de la première jeunesse ; l'expression de son visage est la candeur spirituelle. Cette princesse et sa sœur, la grande duchesse Olga, m'ont paru les deux plus belles personnes de la cour... Quand l'évêque officiant présenta les mariés à leurs augustes parents, ceux-ci les embrassèrent avec une cordialité touchante. L'instant d'après, l'Impératrice se jeta dans les bras de son mari... »

3. Custine, *Lettre XI* : « En entrant dans la chapelle, elle [l'Impératrice] était fort émue ; elle m'a paru mourante : une convulsion nerveuse agite les traits de son visage elle lui fait même quelquefois branler la tête ; ses yeux creux, bleus et doux trahissent des souffrances profondes, supportées avec un calme angélique... Elle est si faible qu'on dirait qu'elle n'a pas ce qu'il faut pour vivre : elle tombe dans le marasme, elle va s'éteindre, elle n'appartient plus à la terre ; c'est une ombre. Elle n'a jamais pu se remettre des angoisses qu'elle ressentit le jour de son avènement au trône : le devoir conjugal a consumé le reste de sa vie. Elle a donné trop d'idoles à la Russie, trop d'enfants à l'Empereur... Tout le monde voit l'état de l'Impératrice ; personne n'en parle ; l'Empereur l'aime ; a-t-elle la fièvre ? est-elle au lit ? il la soigne lui-même, il veille près d'elle, prépare ses boissons, les lui fait avaler comme une garde-malade ; mais dès qu'elle est sur pied, il la tue de nouveau, à force d'agitation, de fêtes, de voyages, d'amour... En voyant le tremblement nerveux, la faiblesse et la maigreur de l'Impératrice, de cette femme si gracieuse, je me rappelais

XXII

S'il était vrai qu'il eût conduit hors du servage
 Un peuple tout entier de sa main racheté,
 150 Créant le pasteur libre et créant le village
 Où l'esclave Tartare avait seul existé ¹,
 Pareil au voyageur dont la richesse est fière
 D'acheter mille oiseaux et d'ouvrir la volière
 Pour leur rendre à la fois l'air et la liberté ² ;

148 : M, en tête de cette strophe : [21] 22. Hors [d'es] du servage

151 : M, où [le Romain] [le Hongrois] [captif] l'esclave Tartare
 D, tartare

ce qu'elle avait dû souffrir pendant la révolte de l'avènement au trône, et je me dis tout bas : « l'héroïsme se paie !!! ... » C'est de la force, mais une force qui épuise la vie. »

1. Custine, *Lettre XXXVI* : « Il n'y a pas encore de peuple russe... Il y a des Empereurs qui ont des serfs, et des courtisans qui ont aussi des serfs : tout cela ne fait pas un peuple... L'Empereur s'efforce aujourd'hui de créer une nation russe : mais la tâche est rude pour un homme. »

2. Cette comparaison n'aurait-elle pas été suggérée à Vigny par le souvenir d'un tableau qui avait été très remarqué au Salon de 1836. « Le premier tableau qui s'offre aux regards, et devant lequel la foule se porte, est celui de M. Hesse. Il représente le Vinci venant d'acheter des oiseaux et leur rendant la liberté. Il respire sur cette toile un air de fraîcheur qui charme d'abord et qui invite à s'arrêter. L'aspect en est gai et aimable ; la scène se passe sur un quai, et, si je ne me trompe, à Florence. Un groupe de femmes regarde le peintre tandis que les marchands, assis à terre, comptent leur argent ; un précepteur passe, l'enfant qui l'accompagne à regret se retourne d'un air boudeur ; il voudrait bien tenir ces oiseaux. Un autre enfant les suit des yeux dans l'air ; le ciel est pur, les figures délicates, les maisons blanches (trop blanches peut-être pour Florence, où tout est bâti avec une pierre brune ; mais peu importe !), il n'est pas jusqu'aux quatre lignes qui expliquent ce tableau dans le livret, où l'on ne trouve une naïveté gracieuse : « Souvent, en passant par les lieux où l'on vendait des oiseaux, de sa main il les tirait de la cage, après en avoir payé le prix demandé, et leur restituait la liberté perdue. » (Alfred de Musset, *Mélanges de littérature et de critique*, Salon de 1836).

XXIII

165 Il aurait déjà dit : « J'ai pitié, je fais grâce ;
 « L'ancien crime est lavé par les martyrs nouveaux ; »
 Sa voix aurait trois fois répété dans l'espace,
 Comme la voix de l'ange ouvrant les derniers sceaux,
 Devant les nations surprises, attentives,
 160 Devant la race libre et les races captives :
 « La brebis m'a vaincu par le sang des agneaux ¹. »

XXIV

Mais il n'a point parlé, mais cette année encore
 Heure par heure en vain lentement tombera,
 Et la neige sans bruit, sur la terre incolore,
 165 Aux pieds des exilés nuit et jour gèlera.
 Silencieux devant son armée en silence,

155 : M, en tête de cette strophe : 23 M, Pitié!

162 : M, en tête de cette strophe : 24. — En marge, au crayon : Strophe sombre et désolée, cruelle, comme le pouvoir absolu. — Au-dessous, également au crayon : Strophe sombre et cruelle comme l'autorité dure et morne du maître.

1. *Apocalypse de saint Jean*, ch. VIII, v. 1 : « Lorsque l'Agneau eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le ciel d'environ une demi-heure. » — Ch. XII, v. 10-11 : « Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui dit : C'est maintenant qu'est établi le salut et la force, et le règne de notre Dieu et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité ; et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau, et par la parole à laquelle ils ont rendu témoignage, et ils ont renoncé à l'amour de la vie jusqu'à vouloir bien souffrir la mort. »

Le Czar, en mesurant la cuirasse et la lance,
 Passera sa revue ¹ et toujours se taira ².

5 novembre 1847.

167 : M, [L'Empereur] Le Czar, en mesurant

168 : M, *au-dessous du dernier vers* : Fin. 5 novembre 1847. Jeudi, à 1 h. après minuit. — *Plus bas* : Lu à Wanda, le 21 octobre 1857, mercredi, à Paris, à 3 h. 1/2 — *A la même hauteur, à droite* : [154 vers] 168 vers. — *La date* : 5 novembre 1847, jeudi, est répétée au haut de la page, dans l'angle supérieur de gauche.

1. Voir ci-dessus, p. 151, n. 3.

2. En réalité, la supplique présentée une première fois à l'Empereur, au bout de sept années d'exil, par la princesse Troubetzkoï, en faveur de ses enfants, l'avait été de nouveau au bout de sept autres années. L'Empereur avait répondu, cette fois encore, par un refus. Custine, *Lettre XXI* : « Donc, après quatorze ans, cette femme ennoblie par tant d'héroïques misères, obtient de l'empereur Nicolas, pour toute réponse, les paroles que vous allez lire et que j'ai recueillies de la bouche même d'une personne à qui le courageux parent de la victime [celui qui avait osé remettre la supplique au Czar] venait de les répéter : « Je suis étonné qu'on ose encore me parler... (deux fois en quinze ans !...) d'une famille dont le chef a conspiré contre moi. » Doutez de cette réponse, j'en voudrais douter moi-même, mais j'ai la preuve qu'elle est la vraie. La personne qui me l'a redite mérite toute confiance ; d'ailleurs les faits parlent : la lettre n'a rien changé au sort des exilés. » Custine (*ibidem*) faisait prévoir que l'Empereur ne se relâcherait jamais de sa rigueur à l'égard de la famille Troubetzkoï : « Il croit devoir à son peuple et se devoir à lui-même une sévérité implacable... Il y a longtemps qu'il aurait pardonné s'il était aussi grand qu'il le paraît ; mais dans l'obligation où il est de jouer un rôle, la clémence, outre qu'elle répugne à son naturel, lui semble une faiblesse par laquelle le Roi manquerait à la royauté ; habitué à mesurer sa force à la peur qu'il inspire, il regarderait la pitié comme une infidélité à son code de morale politique. »

DIX ANS APRÈS¹

UN BILLET DE WANDA

AU MÊME FRANÇAIS, A PARIS

De Tobolsk en Sibérie, le 21 octobre 1855,
jour de la bataille de l'Alma.

Vous disiez vrai. Le Czar s'est tu. — Ma sœur est morte.

170 Les serfs de Sibérie ont porté le cercueil,

169-175 : *Le manuscrit fournit de cette strophe deux rédactions : l'une est une mise au net, conforme, à quelques majuscules près, au texte de l'édition de 1864 (nous la désignons par M²) ; l'autre est une mise au net, elle aussi, mais antérieure (nous la désignons par M¹).*

TITRE : M¹, DIX ANS APRÈS, et, au-dessous : [L'A] UN BILLET DE WANDA.

DATE : M¹, De (un blanc) en Sibérie, 21 octobre 1855 (le dernier 5 surchargeant un 7), jour de l'Alma. — En note à la date : L'année du siège de Sébastopol et le jour de l'Alma.

170 : M¹, [Le Peuple des martyrs a] Les serfs de Sibérie ont porté M², Serfs D, serfs

1. Il faut entendre que cette mention correspond non pas aux événements historiques dont il est question dans les deux « billets » suivants, mais à une nouvelle conversation entre Vigny et la dame polonaise qu'il désigne sous le nom ou sous le pseudonyme de Wanda, le 21 octobre 1857. Ce jour-là, comme nous l'apprend le manuscrit (voir notes critiques, au vers 168), Vigny lut son poème à son interlocutrice du 4 février 1847. Dans l'intervalle, la guerre de Crimée avait donné à l'histoire de la princesse Troubetzkoï comme un épilogue providentiel. Il est à présumer qu'ils s'accordèrent l'un et l'autre à voir dans les défaites de l'armée russe et dans la mort du czar Nicolas un châtiment de Dieu. Vigny résuma sous forme lapidaire leurs réflexions dans les deux billets de Wanda au Français. Il les rapporta aux deux grands événements de la guerre, la bataille de l'Alma et la prise du fort Mala-

Et les fils de la sainte et de la Femme forte ¹
 Comme esclaves suivaient, sans nom ², sans rang, sans de
 La cloche seule émeut la ville inanimée.
 Mais, au sud, le canon s'entend vers la Crimée.
¹⁷⁵ Et c'est au cœur de l'Ours ³ que Dieu frappe l'orgueil.

¹⁷¹ : M¹ D, femme

¹⁷⁴ : M¹, sud *surcharge un mot illisible* [loin ?].

¹⁷⁵ : D, l'ours

koff, qui entraîna la prise de Sébastopol. Mais, sans égard à la chronologie, il se borna, pour dater la première, à changer en un 5 le 7 qui marquait l'année de sa seconde rencontre avec Wanda, oubliant que la bataille avait eu lieu non pas le 21 octobre 1855, mais le 20 septembre 1854 ; et il donna comme postérieure à la chute du fort Malakoff et de Sébastopol (8 septembre 1855) la mort du czar Nicolas, survenue six mois avant elle, le 2 mars.

1. Ces expressions sont un lointain écho du récit de Custine, *Lettre XXI* « La sainte femme a bien d'autres soucis... » — et plus loin : « La femme forte est vaincue par la mère au désespoir. »

2. Voir ci-dessus, p. 152, n. 1 et 2. — Et noter encore ce passage de Custine, *Lettre XXXVI, Résumé du voyage* : « L'Empereur laisse subsister des lois qui, par exemple, permettent à l'Empereur de déclarer que les enfants légitimes d'un homme légitimement marié n'ont point de père, point de nom, enfin qu'ils sont des chiffres et ne sont point des hommes. »

3. Michelet, *Légendes Démocratiques du Nord* (1854), *Les Martyrs de la Russie*, ch. VIII « L'ours blanc grinça des dents. — Et quand je dis l'ours, je dis la Russie. »

SECOND BILLET DE WANDA

AU MÊME FRANÇAIS

De Tobolsk en Sibérie, après la prise
du fort Malakoff.

SÉBASTOPOL détruit n'est plus. — L'aigle de France
L'a rasé de la terre, et le Czar étonné
Est mort de rage ¹. — On dit que la balance immense
Du Seigneur a paru quand la foudre a tonné ².

176-182 : Le manuscrit fournit du SECOND BILLET DE WANDA trois rédactions : l'une mise au net conforme, sauf une variante, au texte de l'édition de 1864 (nous la désignons par M³) ; les deux autres antérieures (nous désignons par M¹ celle qui nous paraît la plus ancienne, et par M² celle qui nous paraît la plus récente).

TITRE : M¹, SECOND BILLET DE WANDA M², SECOND BILLET DE WANDA AU MÊME FRANÇAIS.

DATE : M¹, Le (un blanc) jour de la prise du fort Malakoff. M², De (le reste de la ligne en blanc). — A la ligne au-dessous : Le (un blanc) jour de la prise de Malakoff. M³, De Tobolsk (Tobolsk au crayon bleu repassé à l'encre) en Sibérie après la prise [de Sébastopol] du fort Malakoff.

178 : M¹, Meurt de rage. — On se dit que la balance immense M², [Meurt] Est mort de rage. On [se] dit que la balance immense

1. Voir ci-dessus, p, 161, n. 1, *in fine*.

2. Job, ch. xxxi, v. 5-6 : « Si j'ai marché dans la vanité et le mensonge, et si mes pieds se sont hâtés pour tendre des pièges, que Dieu pèse mes actions dans une juste balance, et qu'il connaisse la simplicité de mon cœur. » — Ch. xxxvii, v. 2, 4 et 5 : « Écoutez avec une profonde attention sa voix terrible et les sons qui sortent de sa bouche... Un grand bruit s'élèvera après lui, il tonnera par la voix de sa grandeur, et après même qu'on aura entendu sa voix, on ne pourra la comprendre. Dieu se rendra admirable par la voix de son tonnerre... » — Milton, *Paradis Perdu*, iv, v. 997 et suiv. Il est question dans ce passage des balances d'or de l'Éternel, « que l'on voit encore entre Astrée et le signe

180 — La sainte la tenait flottante dans l'espace.
 L'épouse, la martyre a peut-être fait grâce,
 Dieu du ciel ! — Mais la mère a-t-elle pardonné ?

181 : M¹, L'Épouse, la Martyre.

182 : M¹, la Mère M¹, M², *au-dessous du vers 182* : Fin.

du Scorpion. Dans ces balances il pesa d'abord toutes les choses créées, la terre ronde suspendue dans l'espace avec l'air en contrepoids qui lui fait équilibre ; maintenant il y pèse tous les événements, les batailles et les royaumes. »

NOTE

POUR LE POÈME DE WANDA

LA RUSSIE ET LES RUSSES

PAR N. TOURGUENEFF

(Tome I^{er}, page 204)

... Ce sont les femmes surtout qui, dans cette circonstance comme toujours, ont agi le plus éloquemment.

Une d'entre elles, belle et accomplie, appartenant à une 5 famille illustre, et nouvellement mariée à un des condamnés, N. M. (je crois Nicolas Mouravief¹), n'hésita pas un moment à le suivre en Sibérie, où son propre frère fut aussi envoyé. Là, elle donna le jour à un enfant.

La rigueur du climat, dans l'endroit où elle se trouvait, était 10 très défavorable à cette pauvre créature et à la mère elle-même.

Pendant longtemps on sollicita pour cette famille la faveur d'être envoyée ailleurs, même dans cette affreuse Sibérie ; ce fut toujours en vain. — La mort vint mettre un terme aux souffrances de cette femme héroïque.

1 : D, page 104.

6 : La parenthèse est de Vigny.

1. Vigny, dans une lettre au général de Clérembault, du 28 juillet 1856, mentionne, parmi ses camarades de la pension Hix, « deux jeunes Russes, les petits princes Mathieu et Serge Mourawieff (*sic*) ; ils étaient fort de mes amis, ces camarades de billes et de balles, et leur destinée a été moins douce que celle des autres. Tous deux, colonels de la Garde impériale russe, ont conspiré à l'avènement au trône du czar Nicolas. L'un a été pendu sur place et l'autre envoyé à pied, avec un boulet à la jambe, en Sibérie, où il est encore. »

15 Une autre, la jeune et riche épouse du prince Tr... (je pense Troubetzkoï), au moment où l'arrêt qui condamnait son mari lui fut connu, déclara qu'elle le suivrait, et accomplit sa résolution, malgré l'opposition de ses parents, qui n'étaient que des courtisans.

20 Un jeune Français, qui se trouvait attaché comme secrétaire particulier au comte L... (peut-être Laval), père de Madame T..., pensant aux difficultés qu'aurait pour elle un pareil voyage, l'accompagna également.

Il revint bientôt en France et put donner quelques renseignements sur la position des exilés. Lorsqu'elle fut arrivée à destination, on dit à la princesse Tr... que, son mari devant rester prisonnier, elle pourrait se loger dans une maison particulière et qu'elle aurait la permission de le voir une ou deux fois par semaine.

30 Elle persista à vouloir entrer elle-même en prison pour être toujours auprès de lui.

On lui représenta vainement que, dans ce cas, elle ne pourrait conserver auprès d'elle personne pour la servir. — Elle accepta toutes ces conditions, et continua longtemps à remplir elle-même les pénibles devoirs d'un ménage de prison.

(Tome III, p. 16)

... Que la Russie, poussée nécessairement vers la civilisation européenne, n'y a choisi avec ardeur que les formes et les usages superficiels.

40

(Même tome, p. 38)

L'esclavage et la Pologne, obstacles à la civilisation en Russie.

15-16 : La parenthèse est de Vigny.

21 : Même observation.

L'ESPRIT PUR ¹

A ÉVA ²

I

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
5 J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté ³.

1. Ce titre paraît emprunté par Vigny à Malebranche. Le livre III de *la Recherche de la vérité* est intitulé : *De l'entendement, ou esprit pur*. Voir dans *la Maison du Berger* les vers 223-224 et 327, ainsi que les notes à ces vers.

2. Sur l'identité de la mystérieuse Éva, voir *la Maison du Berger*, p. 13, n. 1, et *les Oracles*, p. 50, n. 1.

3. Vigny, *Journal inédit*, sous la date du 8 mars 1856 : « *Sur moi et mon nom*. Je suis le premier célèbre et le dernier de mon nom. Mon nom, comme le cygne, chante en expirant. » — Peut-être se souvenait-il du mot de Voltaire au chevalier de Rohan : « Mon nom, je le commence, et vous finissez le vôtre. » — Byron, *Heures de Loisir, Fragment* : « Quand la voix de mes pères appellera à leur séjour aérien mon esprit, joyeux de leur choix ; quand mon fantôme chevauchera sur les vents, ou, enveloppé de brouillard, descendra le flanc de la montagne, oh ! puisse mon ombre ne pas voir d'urne sculptée marquer le lieu où la terre retournera à la terre ! Pas d'inscription interminable, point de pierre surchargée de louanges ; mon épitaphe, ce sera mon nom, tout seul. S'il ne suffit pas à couronner glorieusement ma cendre, qu'aucune autre renommée ne récompense ma vie. Lui, et lui seul, doit désigner le lieu de ma sépulture, par lui mémorable, ou malgré lui oublié. » — Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, I^{re} partie, livre I^{er} : « Quant à moi, je ne me glorifie ni ne me plains de l'ancienne ou de la nouvelle société. Si dans la première j'étais le chevalier ou le vicomte de Chateaubriand, dans la seconde je suis François de Chateaubriand. Je préfère mon nom à mon titre. »

II

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
 J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
 10 J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
 Empreintes sur le flanc des sceaux de chaque roi ¹.
 A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
 C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre :
 Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

III

15 Ils furent opulents, seigneurs de vastes terres ² ;
 Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod ³ ; jaloux

15 : D, terres,

16 : D, Nemrod,

1. Vigny, *Journal d'un poète*, éd. C.-Lévy, 1882, p. 225 (*Fragments de Mémoires*, sous la date de 1847) : « Comme, dès que je sus lire, on me montra ma généalogie et mes parchemins, que j'ai encore en portefeuille, j'appris que mes pères avaient, longtemps avant Charles IX, un rang très élevé dans l'État ; car le plus ancien de ces parchemins est un titre donné par Charles IX à : *Notre cher et bien-aimé François de Vigny, pour les honorables et recommandables services faits à nos prédécesseurs Roys et à Nous,...* etc., 1570. »

2. *Journal d'un poète*, *ibidem*, p. 224 : « Mon père était le cadet de douze enfants, et mon grand-père (M. Guy-Victor de Vigny) un des meilleurs gentilshommes et des plus riches propriétaires de la Beauce. Ses terres, dont je n'ai en ma possession que les noms, écrits sur ma généalogie, y sont inscrites ainsi après son nom : *Seigneur du Tronchet, de Moncharville, des deux Émerville, Isy, Frêne, Jonville, Folleville, Gravelle et autres lieux*. J'ai habité le Tronchet et visité Gravelle (en Beauce). Cette dernière terre, achetée d'abord, dans la Révolution de 1789, par un homme d'affaires qui, je crois, la paya en assignats, a été, depuis, rachetée un million par M. Laffitte (le banquier). »

3. *Journal d'un poète*, p. 58 (*Mémoires et Journal*, 1832) : « Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Émerville, Saint-Mars, Sermaise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. Il ne m'en restait que les noms sur une généalogie. Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisait tout. » — *Genèse*, ch. x, v. 9 : « Et il [Nemrod] était un grand chasseur devant le Seigneur (*robustus venator coram Domino*). »

Des beaux cerfs qu'ils lançaient des bois héréditaires
 Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups ;
 Suivant leur forte meute à travers deux provinces,
 20 Coupant les chiens du Roi, déroutant ceux des princes,
 Forçant les sangliers et détruisant les loups ;

IV

Galants guerriers sur terre et sur mer ; se montrèrent
 Gens d'honneur en tout temps comme en tous lieux, cherchant
 De la Chine au Pérou les Anglais, qu'ils brûlèrent
 25 Sur l'eau qu'ils écumaient du levant au couchant ;
 Puis, sur leur talon rouge, en quittant les batailles,
 Parfumés et blessés, revenaient à Versailles
 Jaser à l'Œil-de-bœuf avant de voir leur champ ¹.

V

Mais les champs de la Beauce avaient leurs cœurs, leurs âmes,
 30 Leurs soins ; ils les peuplaient d'innombrables garçons,
 De filles, qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes,

22 : D, sur mer,

27 : D, Parfumés et blessés revenaient

30-31 : D, Leurs soins. Ils les peuplaient d'innombrables garçons,
 | De filles qu'ils donnaient

31-33 : M. G. Michaut suggère de rapporter Dignes non pas à filles, comme y invite la ponctuation de D, mais à ils, représentant les aïeux de Vigny, et de lire : De filles qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes ; | Dignes d'offrir en tout l'exemple et les leçons, | Simples, et satisfaits, etc. Cette correction me paraîtrait plausible, s'il n'était difficile, au point de vue graphique, d'admettre une confusion entre offrir et suivre. J'aimerais mieux, par exemple, la leçon suivante : De filles, qu'ils donnaient aux chevaliers pour femmes ; | Dignes d'estime en tout, l'exemple et les leçons, | Simples, et satisfaits, etc. Mais j'avoue que je ne vois pas un motif suffisamment pressant de renoncer au texte de D, qui peut n'être qu'une de ces gaucheries d'expression comme on en trouve dans le style de Vigny. Toutefois il m'a paru désirable de mettre une virgule après filles, de manière à faire rapporter Dignes, etc. à la fois à filles et à garçons.

1. Journal d'un poète, p. 228 (Fragments de Mémoires, 1847) : « Le père de ma mère, M. de Baraudin, vieux et vénérable chef d'escadre

Dignes de suivre en tout l'exemple et les leçons ;
 Simples, et satisfaits si chacun de leur race
 Apposait saint Louis en croix sur sa cuirasse,
 35 Comme leurs vieux portraits qu'aux murs noirs nous plaçoi

VI

Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
 Ne sut se recueillir, quitter le destrier,
 Dételer pour un jour ses palefrois d'Espagne,
 Ni des coursiers de chasse enlever l'étrier
 40 Pour graver quelque page et dire en quelque livre
 Comme son temps vivait et comment il sut vivre,
 Dès qu'ils n'agissaient plus, se hâtant d'oublier.

VII

Tous sont morts en laissant leur nom sans auréole ;
 Mais sur le disque d'or voilà qu'il est écrit,
 45 Disant : « Ici passaient deux races de la Gaule,

33 : D, Simples et satisfaits

44 : M. G. Ascoli propose de lire : Mais sur le livre d'or voilà qu'il est écrit, — Je maintiens disque d'or, qui s'explique par sans auréole du vers précédent et me paraît être, sans aucun doute, la bonne leçon.

45 : D, de la Gaule

du temps de cette grande marine de Louis XVI, qui rivalisait avec celle de l'Angleterre et partageait l'Océan avec elle... C'était un homme grave, savant et spirituel. C'est le ton de l'homme de cour, uni à l'énergie de l'homme de mer. »

1. *Journal d'un poète*, p. 226 (*ibidem*) : « ... Depuis 1570, où vivait ce François de Vigny mon trisaïeul, son fils Étienne de Vigny, puis Jean de Vigny, puis après Guy de Vigny, puis enfin Léon de Vigny, mon père, avaient vécu paisiblement et sans ambition dans leurs terres d'Émerville, Moncharville et autres lieux, chassant le loup, se mariant et créant des enfants après avoir poussé leurs services justement au grade de capitaine, où ils s'arrêtaient pour se retirer chez eux avec la croix de Saint-Louis, selon la vieille coutume de la noblesse de province. »

« Dont le dernier vivant ¹ monte au Temple et s'inscrit,
 « Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles
 « Des orgueilleux méchants et des riches futiles,
 « Mais sur le pur tableau des titres de l'ESPRIT. »

VIII

50 { Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !
 Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
 Déesse de nos cœurs, la guerre vagabonde
 Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
 L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
 55 Que tu graves au marbre ou traces sur le sable,
 Colombe au bec d'airain ! VISIBLE SAINT-ESPRIT ² !

46 : D, temple

47-49 : D, Non sur l'obscur amas des vieux noms inutiles, | Des méchants orgueilleux et des riches futiles, | Mais sur le pur tableau des livres de l'ESPRIT. » — *Je supprime, avec M. G. Michaut, la virgule après inutiles, et je lis, au vers 49, avec M. Baldensperger : des titres de l'ESPRIT. — M. G. Ascoli propose : des héros de l'ESPRIT, par analogie avec le vers 159 de la Bouteille à la mer : Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles | On va faire aujourd'hui de grandes funérailles.*

52 : D, Déesse de nos mœurs, — *Je lis, sans aucune hésitation : Déesse de nos cœurs, par analogie avec le vers 43 des Oracles : O de tous les grands cœurs Déesse souveraines, | Qu'avez-vous dit alors ? ô Justice, ô Raison !*

55 : D, ou traînes sur le sable, — *J'adopte la correction de M. Dalmeyda : ou traces sur le sable, — qui s'impose.*

1. Vigny, *Mémoires inédits*, cités par Ernest Dupuy, dans *la Jeunesse des Romantiques*, p. 146 : « Quelquefois, il m'a semblé sentir en moi l'ardeur et les forces différentes des deux races dont je suis sorti. Homme du Nord par mon père et du Midi par ma mère, les nerfs vigoureux de l'un et le sang brûlant de l'autre se sont combinés de manière à me donner une nature impressionnable et forte, persévérante et souple, que j'ai ployée à tout ce que j'ai voulu et qui a embrassé tous les travaux, ressenti et supporté toutes les peines que mon imagination lui imposait. Ces deux sangs nobles, l'un de ma famille paternelle et toute française de la Beauce et du centre même de nos vieilles Gaules, l'autre d'origine romaine et sarde, ces deux sangs se sont réunis dans mes veines pour y mourir... »

2. Dans cette strophe, pour exalter l'esprit humain, dont il célèbre, qu'elles soient éphémères ou immortelles, les manifestations écrites

ou imprimées, le livre et le journal, Vigny amalgame des emprunts à trois terminologies différentes : 1^o celle de Malebranche (*Pur Esprit*) ; voir ci-dessus, p. 167, n. 1 ; — 2^o celle des mystiques du Moyen-Age, annonciateurs du *règne de l'Esprit*. Il est probable qu'il avait lu dans l'*Histoire de France au XVI^e siècle*, de Michelet, *Renaissance*, Paris, 1855, ce que l'historien dit d'Abailard et de Joachim de Flore : « [Le Moyen-Age] finit au treizième siècle, quand un hardi mysticisme, dépassant la critique même, déclare qu'à l'Évangile historique succède l'Évangile éternel et le Saint-Esprit à Jésus. » (*Introduction*, p. v). — « Lorsqu'Abailard, proscrit de l'école de la montagne, proscrit de son asile même, l'abbaye de Saint-Denis, alla se cacher au désert, il y dressa l'autel nouveau du Paraclet, du Saint-Esprit, de l'Esprit de science et d'amour... Son abbaye du Paraclet, fondée de l'aumône du peuple, fut la première et la dernière église qu'on éleva au Saint-Esprit. L'Esprit-Saint, misérablement oublié ou pauvrement représenté sous une figure bestiale, Abailard l'avait rétabli dans son droit par cette statue célèbre où les trois personnes de la Trinité parurent dans leur égalité, toutes trois sous visages d'hommes... Et il enseigna que l'Esprit était identique à l'amour, que le Fils était non l'amour, comme le disait le Moyen-Age, mais l'intelligence et la parole » (*Ibidem*, p. LIX). — Et à propos de Joachim de Flore : « Chose étonnante ! le christianisme naissant semblait s'être compris lui-même comme un simple âge du monde, une de ses formes historiques. Tertullien dit au second siècle : « Tout mûrit, et la Justice aussi. En son berceau, elle ne fut que *nature* et crainte de Dieu. La *loi* et les prophètes ont été son enfance, l'*Évangile*, sa jeunesse, le Saint-Esprit lui donna sa maturité. » L'homme de l'an 1200 en sait plus. Il sait que le Saint-Esprit, c'est le libre esprit, l'âge de la science : « Il y a eu trois âges, trois ordres de personnes parmi les croyants. Les premiers ont été appelés au travail de l'accomplissement de la Loi ; les seconds, au travail de la Passion ; les derniers, qui procèdent des uns et des autres, ont été élus pour la Liberté de la contemplation. C'est ce qu'atteste l'Écriture, lorsqu'elle dit : « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la Liberté. » Le Père a imposé le travail de la Loi, qui est la crainte et la servitude ; le Fils, le travail de la discipline, qui est la sagesse ; le Saint-Esprit offre la Liberté, qui est l'amour. Le second âge sous l'Évangile, a été, est libre, en comparaison de celui qui précéda, mais non relativement à l'âge à venir. Au peuple juif a été commise la lettre de l'Ancien Testament ; au peuple romain la lettre du Nouveau ; aux hommes spirituels a été réservée l'intelligence spirituelle qui procède de l'un et de l'autre. » ([Joachim de Flore], *Concordia*.)... « Règne du libre esprit, âge de science et d'enfance à la fois ! Doctrine attendrissante qui embarque le genre humain dans ce vaisseau d'amis où Dante aurait désiré de voguer toujours, où nous-mêmes demandons à Dieu de naviguer de monde en monde ! » (*Ibidem*, p. LXII-LXIV) ; — 3^o celle du dogme et de la liturgie catholiques, comme le prouve cette note mise dans son *Journal inédit*, sous la date de 1863 : « L'Esprit Saint ; voir ses litanies dans un missel complet. » Voici un extrait de ces *Litanies du Saint-Esprit*, telles que Vigny aurait pu les lire dans un recueil de prières en usage de son temps (*L'Ange Conducteur*, par Goret, Tours, Mame et C^o, 1859) : « Esprit de Dieu qui êtes en

IX

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
 Je reste ¹, et je soutiens encor dans les hauteurs,
 Parmi les maîtres purs de nos savants musées,
 60 L'IDÉAL du poète et des graves penseurs.
 J'éprouve sa durée en vingt ans de silence,
 Et toujours, d'âge en âge encor, je vois la France
 Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

X

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime !
 65 Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés ;
 Je peux en ce miroir *me connaître moi-même.*

58 : D, Je reste. Et je soutiens encor dans les hauteurs,

66-67 : D, Je peux en ce miroir *me connaître moi-même*, Juge toujours nouveau de nos travaux passés ! — *J'adopte la ponctuation proposée par M. G. Michaut, qui seule donne un sens satisfaisant. Mais je ne crois pas nécessaire de lire, avec M. Baldensperger : Juge toujours nouveau de mes travaux passés ! Nos me paraît justifié par les vers 58-59.*

nous..., Esprit de sagesse et d'intelligence..., Esprit de conseil et de force..., Esprit de science et de piété..., Esprit de crainte du Seigneur..., Esprit de grâce et de miséricorde..., Esprit de force, de dilection et de sobriété..., Esprit de foi, d'espérance, d'amour et de paix..., Esprit d'humilité et de chasteté..., Esprit de bonté et de douceur..., Esprit de toutes sortes de grâces..., Esprit qui sondez même les décrets de Dieu..., Esprit qui priez avec des gémissements ineffables..., Esprit qui êtes descendu sur Jésus-Christ sous la forme d'une colombe, ayez pitié de nous, etc. »

1. *Journal d'un poète*, éd. C.-Lévy, 1882 (sous la date de 1832, *Mémoires et Journal*) : « Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. »

— Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
70 Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

10 Mars 1863.

TABLE DES MATIÈRES

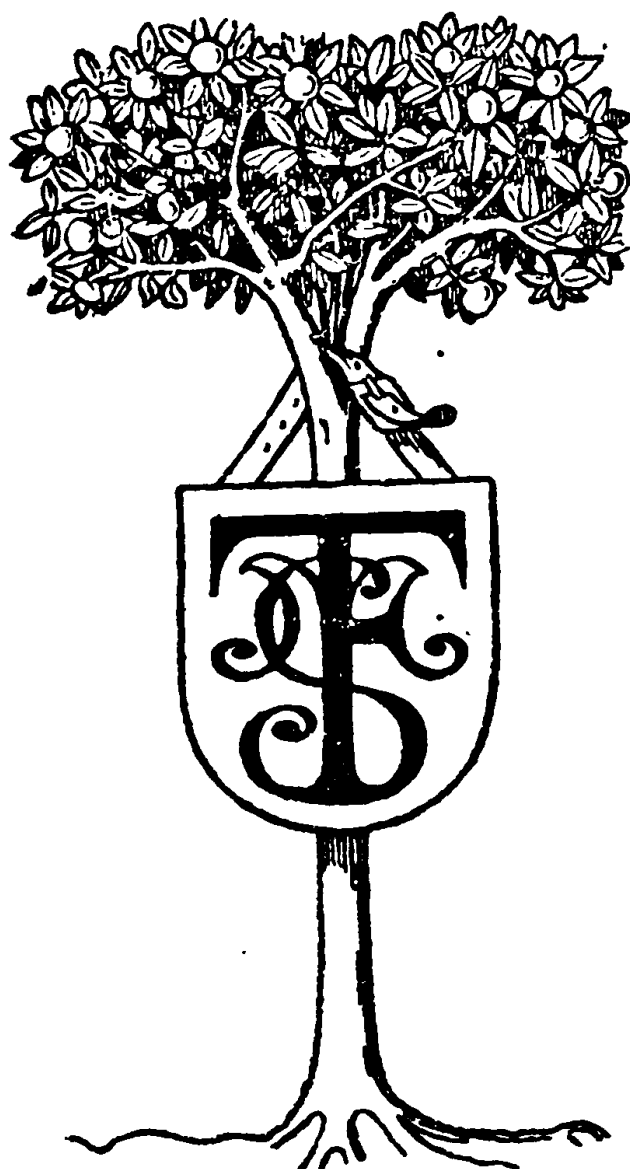
INTRODUCTION	v
------------------------	---

LES DESTINÉES

POÈMES PHILOSOPHIQUES

LES DESTINÉES.	2
LA MAISON DU BERGER	13
LES ORACLES	50
LA SAUVAGE	64
LA COLÈRE DE SAMSON.	84
LA MORT DU LOUP	96
LA FLUTE	102
LE MONT DES OLIVIERS.	113
LA BOUTEILLE A LA MER	126
WANDA	144
NOTE POUR LE POÈME DE WANDA	165
L'ESPRIT PUR	167





SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *vingt francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *trois cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quarante francs*, ou un versement de *six cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 % sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie HACHETTE, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

PREMIER EXERCICE (1905) :

AMYOT. <i>Pericles et Fabius Maximus</i> (L. Clément).....	épuisé
DES MASURES. <i>Tragédies saintes</i> (Ch. Comte).....	12 fr.
MAIRET. <i>La Sylvie</i> (J. Marsan).....	épuisé

DEUXIÈME EXERCICE (1906) :

<i>Maistre Pierre Pathelin</i> , fac-similé de l'édition de Guillaume Le Roy (E. Picot).....	épuisé
<i>Le Festin de Pierre avant Molière</i> (G. de Bévotte).....	16 »
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. <i>La Vie et ses Ouvrages de J.-J. Rousseau</i> (M. Souriau).....	épuisé
<i>La Muse Française</i> , t. I (J. Marsan).....	10 »

TROISIÈME EXERCICE (1907) :

DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. I (H. Chamard).....	épuisé*
J. DE SCHELANDRE. <i>Tyr et Sidon</i> (1608) (J. Haraszi).....	10 »
FONTENELLE. <i>Histoire des Oracles</i> (L. Maigron).....	12 »

QUATRIÈME EXERCICE (1908) :

VOLTAIRE. <i>Lettres Philosophiques</i> (G. Lanson), 3 ^e édition, 2 vol. ...	20 »
<i>La Muse Française</i> , t. II (J. Marsan).....	10 »

CINQUIÈME EXERCICE (1909) :

HÉROËT. <i>Œuvres Poétiques</i> (F. Gohin).....	épuisé
DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. II (H. Chamard).....	épuisé*
TRISTAN. <i>Les Plaintes d'Acante</i> (J. Madeleine).....	épuisé

SIXIÈME EXERCICE (1910) :

SERILLET. <i>L'art Poétique François</i> (F. Gaiffe).....	épuisé
<i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> , t. I (P. Bonnefon) ..	12 »
SENANCOUR. <i>Réveries</i> , t. I (J. Merlant).....	épuisé

SEPTIÈME EXERCICE (1911) :

DU VAIR. <i>Actions et Traictez Oratoires</i> (R. Radouant).....	épuisé
BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> , t. I (A. Prat).....	épuisé
<i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> , t. II (P. Bonnefon) ..	12 »

HUITIÈME EXERCICE (1912) :

DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. III (H. Chamard).....	8 »
BRÉBEUF. <i>Entretiens Solitaires</i> (R. Harmand).....	épuisé
BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> , t. II (A. Prat).....	12 »
SENANCOUR. <i>Obermann</i> , t. I (G. Michaut).....	épuisé

NEUVIÈME EXERCICE (1913) :

MONTESQUIEU. <i>Lettres Persanes</i> (H. Barckhausen), 2 vol.	16 »
VOLTAIRE. <i>Candide</i> (A. Morize).....	16 »
SENANCOUR. <i>Obermann</i> , t. II (G. Michaut).....	épuisé

DIXIÈME EXERCICE (1914 et 1915) :

RONCARD. <i>Œuvres complètes</i> , t. I et II (P. Laumonier).....	épuisé*
JEAN de LINGENDES. <i>Œuvres Poétiques</i> (E.-T. Griffiths).....	10 »
ALFRED DE VIGNY. <i>Poèmes Antiques et Modernes</i> (E. Estève).....	épuisé*

* Les volumes épuisés de Du Bellay, Ronsard et Vigny seront réimprimés.

ONZIÈME EXERCICE (1916 et 1917) :

MAURICE SCÈVE. <i>Délie</i> (E. Parturier).....	20 »
TRISTAN. <i>La Mariane</i> (J. Madeleine).....	10 »

DOUZIÈME EXERCICE (1918) :

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d' <i>Amadis de Gaule</i> , livre I (H. Vaganay), 2 vol.....	24 »
LAMARTINE. <i>Saül</i> (J. des Cognets).....	5 »

TREIZIÈME EXERCICE (1919 et 1920) :

DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. IV (H. Chamard).....	12 »
TRISTAN. <i>La Mort de Sénèque</i> (J. Madeleine).....	10 »

QUATORZIÈME EXERCICE (1921) :

RONsARD. <i>Œuvres complètes</i> , t. III (P. Laumonier).....	15 »
BOIS-ROBERT. <i>Épîtres en vers</i> , t. I (M. Cauchie).....	16 »

QUINZIÈME EXERCICE (1922) :

DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. V (H. Chamard).....	20 »
<i>Le Conservateur Littéraire</i> , t. I, 1 ^{re} partie (J. Marsan).....	15 »

SEIZIÈME EXERCICE (1923) :

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. <i>Les Exercices de ce temps</i> (Fr. Lachèvre)..	20 »
ALFRED DE VIGNY. <i>Les Destinées</i> (E. Estève).....	10 »

EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule*, livres II-IV (H. Vaganay).
 DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*, t. VI et suiv. (H. Chamard).
 RONSARD. *Œuvres complètes*, t. IV et suiv. (P. Laumonier).
 AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres complètes*, à l'exception de l'*Histoire Univer-*
selle (A. Garnier).
 E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut) ; livre VIII
 (F. Gohin).
 CH. SOREL. *Histoire comique de Francion* (E. Roy).
 — *Polyandre* (E. Roy).
 BOIS-ROBERT. *Épîtres en vers*, t. II (M. Cauchie).
 TRISTAN. *Le Parasite* (J. Madeleine).
 SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).
 BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).
 Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* de Voltaire (G. Lanson).
Le Conservateur littéraire, suite (J. Marsan).
 BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

CLASSEMENT PAR ÉPOQUES

XV^e SIÈCLE

Maistre Pierre Patbelin (E. Picot).

XVI^e SIÈCLE

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livres I-IV (H. Vaganay), t. I et II.

HÉROËT. *Œuvres Poétiques* (F. Gohin).

MAURICE SCÈVE. *Délie* (E. Parturier).

SEBILLET. *L'art Poétique François* (F. Gaiffe).

DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard), t. I-V.

RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. I-III.

AMYOT. *Pericles et Fabius Maximus* (L. Clément).

DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte).

DU VAIR. *Actions et Traictex Oratoires* (R. Radouant).

XVII^e SIÈCLE

J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti).

J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths).

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre).

MAIRET. *La Sylvie* (J. Marsan).

TRISTAN. *Les Plaintes d'Acante* (J. Madeleine).

— *La Mariane* (J. Madeleine).

— *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine).

BOIS-ROBERT. *Epîtres en vers*, t. I (M. Cauchie).

Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte).

BRÉBEUF. *Entretiens Solitaires* (R. Harmant).

FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron).

BAYLE. *Pensées sur la Comète* (A. Prat).

XVIII^e SIÈCLE

Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon).

MONTESQUIEU. *Lettres Persanes* (H. Barckhausen).

VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3^e édition.

— *Candide* (A. Morize).

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau* (M. Souriau).

XIX^e SIÈCLE

SENANCOUR. *Réveries* (J. Merlant), t. I.

— *Obermann* (G. Michaut).

LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets).

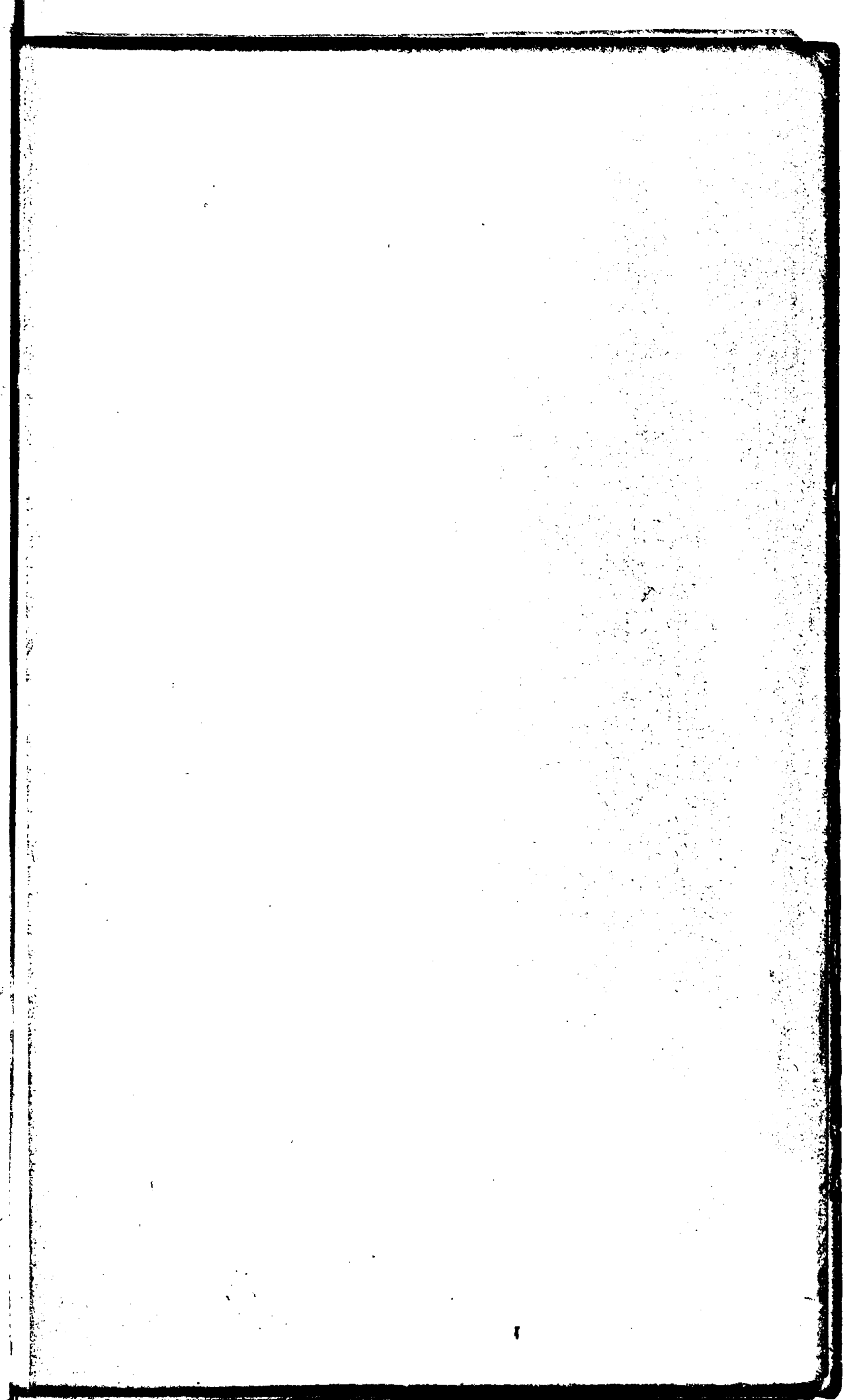
Le Conservateur littéraire, t. I, 1^{re} partie (J. Marsan).

La Muse Française (J. Marsan).

ALFRED DE VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève).

— *Les Destinées* (E. Estève).





SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

Maistre Pierre Pathelin (E. Picot).....	épuisé
HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d' <i>Amadis de Gaule</i> , livre I (H. Vaganay), 2 vol.....	24 fr.
HÉROËT. <i>Œuvres Poétiques</i> (F. Gohin).....	épuisé
MAURICE SCÈVE. <i>Délie</i> (E. Parturier).....	20 »
SEBILLET. <i>L'Art Poétique François</i> (F. Gaiffe).....	épuisé
DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> (H. Chamard), t. I et II, T. III, 8 fr. ; t. IV, 12 fr. ; t. V.....	épuisés 20 »
RONSARD. <i>Œuvres complètes</i> (P. Laumonier), t. I et II... T. III.....	épuisés 15 »
AMYOT. <i>Périclès et Fabius Maximus</i> (L. Clément).....	épuisé
DES MASURES. <i>Tragédies saintes</i> (Ch. Comte).....	12 »
DU VAIR. <i>Actions et Traictez Oratoires</i> (R. Radouant)....	épuisé
J. DE SCHELANDRE. <i>Tyr et Sidon</i> (J. Haraszti).....	10 »
J. DE LINGENDES. <i>Œuvres Poétiques</i> (E.-T. Griffiths)....	10 »
ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. <i>Les Exercices de ce temps</i> (Fr. La- chèvre).....	20 »
MAIRET. <i>La Sylvie</i> (J. Marsan).....	épuisé
TRISTAN. <i>Les Plaintes d'Acante</i> (J. Madeleine).....	épuisé
— <i>La Mariane</i> (J. Madeleine).....	10 »
— <i>La Mort de Sénèque</i> (J. Madeleine).....	10 »
BOIS-ROBERT. <i>Epistres en vers</i> , t. I (M. Cauchie).....	16 »
<i>Le Festin de Pierre avant Molière</i> (G. de Bévotte).....	16 »
BRÉBEUF. <i>Entretiens Solitaires</i> (R. Harmant).....	épuisé
FONTENELLE. <i>Histoire des Oracles</i> (L. Maigron).....	12 »
BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> (A. Prat), 2 vol.....	épuisés
<i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> (P. Bonne- fon), 2 vol.....	24 »
MONTESQUIEU. <i>Lettres Persanes</i> (H. Barckhausen), 2 vol.	16 »
VOLTAIRE. <i>Lettres Philosophiques</i> (G. Lanson), 3 ^e édit., 2 vol.	20 »
— <i>Candide</i> (A. Morize).....	16 »
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. <i>La Vie et les Ouvrages de J.-J.</i> <i>Rousseau</i> (M. Souriau).....	épuisé
SENAŒCOUR. <i>Réveries</i> (J. Merlant), t. I.....	épuisé
— <i>Obermann</i> (G. Michaut), 2 vol.....	épuisés
LAMARTINE. <i>Saül</i> (J. des Cognets).....	5 »
<i>Le Conservateur littéraire</i> (J. Marsan), t. I.....	15 »
<i>La Muse Française</i> (J. Marsan), 2 vol.....	20 »
ALFRED DE VIGNY. <i>Poèmes Antiques et Modernes</i> (E. Estève).	épuisé
— <i>Les Destinées</i> (E. Estève).....	10 »